



J. M. ...

HISTOIRE
DU
PÉCHÉ ORIGINEL
ET DES
ORIGINES DE L'ÉGLISE

DU MÊME AUTEUR

- 1865-1867. LES TROIS FILLES DE LA BIBLE. 3 beaux
vol. in-8°.
1867. LES ORIGINES DU SERMON DE LA MON-
TAGNE. 1 beau vol. in-8°.
1868. LA JUSTICE DE DIEU. 1 beau vol. in-8°.
HISTOIRE DES PREMIERS CHRÉTIENS :
1869. LE ROI DES JUIFS. 1 beau vol. in-8°.
1871. SAINT PIERRE. 1 beau vol. in-8°.
- 1873-1877. DAVID RIZZIO. Grand opéra, paroles et musique.
1 vol. in-8°.
HISTOIRE DES SECONDS CHRÉTIENS :
1875. SAINT PAUL. 1 beau vol. in-8°.
- 1879-1883. APOLOGUES DU TALMUD. 1 beau vol. in-8°.
1881. THÉÂTRE DE CAMPEADOR. 1 beau vol. in-8°.
1885. CONTES PARISIENS ET PHILOSOPHIQUES.
1 beau vol. in-8°.
1885. HISTORIETTES. Paroles et musique. 1 vol. in-8°.
1886. APOLOGUES. Paroles et musique. 1 vol. in-8°.
1887. MARIE TOUCHET, L'INSOMNIE. 1 vol. in-8°.
1889. CHARLES IX. 1 beau vol. in-8°.
1889. ROMANCES SANS PAROLES. Pour piano.
1 vol. in-folio.
1889. THÉÂTRE IMAGINAIRE. 1 vol. in-8°.
1890. PHILIPPE II. 1 vol. in-8°.
1890. MÉLODIES POUR PIANO. 1 vol. in-folio.
1891. LÉGENDES POUR PIANO. 1 vol. in-folio.
1892. LE MONDE QUI S'AVANCE. 1 vol. in-8°.
1893. SUZON OU LES ÉCOLES DES FEMMES.
1 vol. in-8°.
1893. LE FLIRTAGE. 1 vol. in-8°.
1893. PAPIERS DE FAMILLE, 1 vol. in-8°.
1894. CONFÉRENCE SUR LE MARIAGE, in-8°.
1895. LE FAUNE, in-8°.
-

HIPPOLYTE RODRIGUES

HISTOIRE
DU
PÉCHÉ ORIGINEL

ET DES
ORIGINES DE L'ÉGLISE



BIBLIOTECA MUNICIPAL
"ORIGENES LESSA"
Tombo No. _____
MUSEU LITERARIO

BIBLIOTECA MUNICIPAL
"ORIGENES LESSA"
Tombo N.º 66148

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1896

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

PHYSICS DEPARTMENT

5720 S. UNIVERSITY AVE.

CHICAGO, ILL. 60637

UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

5720 S. UNIVERSITY AVE.

CHICAGO, ILL. 60637

HISTOIRE
DU
PÉCHÉ ORIGINEL

INTRODUCTION

Ce livre est l'histoire d'une idée à travers les âges, depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours.

L'idée est absolument fausse et ne résiste pas au moindre examen libre — et cependant ses triomphes et ses chutes produisirent des événements considérables dans l'entière humanité.

Cette idée est celle du péché originel. Son histoire est la plus curieuse et la plus invraisemblable que l'on puisse imaginer.

Chaque fois que l'idée était renversée, on la croyait détruite à tout jamais, puis les événements nécessitaient son retour et elle ressuscitait plus triomphante que jamais — *Fluctuat nec mergitur*.

Ainsi que le *Pentateuque*, cette légende fut

conservée oralement jusqu'au retour de Babylone.

Toutefois, il est à croire qu'elle fit partie de la première fixation des documents qui a eu lieu sous Osias et sous Ézéchiass par le pontife Helkia, fixation attestée par les *Proverbes* (chap. XXV, 1), et il est au moins permis de supposer qu'Ezra et la grande Synagogue l'introduisirent au commencement de la *Genèse* afin de témoigner du point de départ du spiritualisme hébreu — car jamais sa croyance ne fut enseignée comme un dogme en Israël, et jamais Moïse, jamais les prophètes, jamais Hillel et Jésus n'en prononcèrent le moindre mot.

Cette légende de l'époque élohiste (Élohiste vient d'*Élohim*, mot hébreu qui signifie Dieux au pluriel), paraît remonter aux premiers âges historiques des contrées asiatiques, peut-être même jusqu'à 5,655 années; mais, tout ce qu'on peut affirmer de sa date, pour être sûr de ne pas se tromper, c'est qu'elle est antérieure à 4,000 années, puisque Abraham naquit il y a environ 4,000 années.

Et puisque Abraham, ayant trouvé l'unité du Créateur dans l'harmonie de la création, fut le révélateur et l'apôtre de l'idée monothéiste, idée de l'unité de Dieu.

Laquelle idée lutta courageusement contre le polythéisme élohiste et finit, avec l'aide de Moïse, par

trionpher dans la Judée et par constituer solidement le Jéhovisme de la Bible.

Les croyances de la légende du péché originel furent celles de presque tous les peuples de l'antiquité :

- Le culte des idoles, l'idolâtrie;
- Le polythéisme, la pluralité des Dieux;
- Leur ressemblance physique et morale avec l'homme, ce qui est dire leur anthropomorphisme;

- La croyance aux oracles, la croyance aux prédictions de l'avenir, basées sur les reflets des pierres précieuses placées sur les poitrines de leurs prêtres, et la croyance aux communications verbales de Dieu à l'homme.

Ces Dieux n'étaient reconnus ni comme créateurs ni comme organisateurs des mondes, l'idée n'était pas encore définie, seulement ils étaient des maîtres, des chefs. Chaque peuplade avait son Dieu, ennemi du Dieu du voisin.

Et il ne s'agissait que de savoir quel était le plus fort afin de se convertir à lui et de se placer sous son égide.

Les hommes s'étaient créés des Dieux tellement à leur image que les sacrifices humains ont été établis afin de satisfaire leurs appétits physiques.

La grande préoccupation de l'homme à l'état barbare étant de manger à sa faim.

L'idée de se rendre les Dieux favorables en leur offrant des chairs fraîches pour satisfaire leur appétit fut générale dans l'antiquité.

Ce ne fut que plus tard que l'idée de la réconciliation de Dieu avec l'homme et l'idée du pardon du péché furent associées au sacrifice sanglant.

Certes, ces idées de sacrifices humains en l'honneur des Dieux, idées qui passionnèrent tous les peuples primitifs et qui révoltèrent ensuite les populations qui suivirent; certes, ces idées, aussi insensées que méchantes, parurent pendant longtemps abandonnées à tout jamais. Et cependant, ne soyons fiers, ni les uns ni les autres, presque de nos jours, les sacrifices humains furent remis en honneur, et cela avec une augmentation de fureur et d'insenséisme.

Sous Isabelle la Catholique, en 1483, le pape établit un fou furieux, Torquemada, inquisiteur général.

Et plus de huit mille victimes périrent par le feu pendant les seize années que dura son ministère.

Et ces bourreaux, plus barbares encore que les barbares, torturaient leurs victimes avant de les assassiner.

Et les rois tenaient à honneur d'allumer de leurs mains les bûchers qui allaient dévorer le corps de ces victimes innocentes.

Innocentes, puisqu'elles n'étaient accusées que de ne pas croire tout ce que croyaient leurs bourreaux.

Et les rois apposaient ensuite leurs signatures sur les procès-verbaux de ces meurtres, afin que personne n'ignore de leur complicité.

Et cela s'appelait alors des actes de foi, des autodafés.

D'après Llorente, secrétaire général de l'inquisition (*Histoire critique de l'inquisition d'Espagne*), Ferdinand VII rétablit l'inquisition le 21 juillet 1814. Un sacrifice humain fut encore célébré en 1815 à Mexico.

Et Charles X avait préparé en 1825 le rétablissement de l'inquisition dans le midi de la France.

En se creusant la tête pour arriver à découvrir la raison ou le prétexte de ces fureurs sacrilèges, on se rappelle un verset de l'évangile de Saint Luc tellement en opposition avec l'esprit de miséricorde et d'humilité qui caractérise Jésus, que l'on est obligé de se rappeler son entrée à Jérusalem à la tête des Galiléens, en face des Romains, et au cri de : Vive le roi des Juifs, pour croire à son authenticité.

Voici ce verset (traduction de la *Bible de Vence*, latin et français, Bruxelles, 1829) :

« Quant à mes ennemis qui n'ont pas voulu m'avoir pour roi, qu'on les amène et qu'on les tue en ma présence. » (Saint Luc, chap. XIX, v. 4.)

Et le latin de la Vulgate plus expressif encore, dit :

« Verumtamen inimicos meos, illos qui noluerunt me regnare super se, adducite hoc, et interficite ante me. »

Il peut paraître intéressant de citer, même Évangile, un verset animé d'un esprit tout opposé :

« Et s'il pêche contre vous sept fois le jour, et que sept fois le jour il revienne à vous et vous dise : je me repens, pardonnez-lui. » (SAINT LUC, XVIII — 4.)

Quoi qu'il en soit, nous allons mettre sous vos yeux le texte du passage de la Genèse qui contient la légende du péché originel, d'après la traduction Cahen, avec les notes de Munck.

Traduction qui semble la plus littérale, et autant que possible le plus mot à mot.

Et nous placerons en regard de chaque verset notre examen critique le plus scientifique et le plus humoristique qu'il nous sera permis de le faire.

Ce n'est qu'après cette étude attentive que nous pourrons vous présenter l'histoire complète et

absolument inédite de cette idée jusqu'à nos jours.

De son renversement par Abraham (Abram) ;

De son retour avec Saint Paul ;

De sa défaite par Saint Pierre ;

Et de son triomphe, l'an 140, par un acte de génie de l'Église judéo-chrétienne de Rome, sous le commandement de l'évêque circoncis Telesphore.

Nous donnerons ensuite, d'après Eusèbe (V, XII), la date du premier évêque incirconcis, Marc, en l'an 142.



SOURCES I

I. Ceux-là sont aussi des *Proverbes* de Salomon recueillis par les contemporains d'Ézéchias, roi de Juda (*Proverbes* XXV, 1).

Première fixation de la tradition orale du *Pentateuque* sous Ézéchias.

Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, on discutait sérieusement la question de savoir si la rédaction du *Pentateuque* devait être attribuée au pontife Helkia (sous Osias) ou à Esdras.

Saint Jérôme, pour trancher la question sans la résoudre, dit qu'il est indifférent qu'on attribue la rédaction du *Pentateuque* à Moïse ou à Ezra (Hipp. Rodrigues, *Justice de Dieu*, p. 34).

SOURCES II

Plusieurs gentils convertis à la foi ayant depuis composé l'Église de cette ville, Marc en fut le premier évêque après ceux qui étaient juifs d'origine et qui avaient été circoncis : Eusèbe, livre IV, chapitre vi, l'an 135 (l'an 135, année de la répression de la révolte d'Akibn et de Barcokeben par Adrien).

SOURCES III

EUSÈBE, LIVRE IV CHAPITRE X

Adrien étant mort après avoir régné vingt et un ans, Antonin surnommé le Pieux lui succéda.

En la première année de son règne, Telesphore, évêque de Rome, mourut après avoir gouverné cette Église près de onze ans et eut Hygin pour successeur.

Irénée rapporte sa mort et son martyre, et témoigne que Valentin, chef d'une secte de son nom, et Cerdon, auteur de l'hérésie des Marcionites, parurent à Rome sous le pontificat d'Hygin, voici ces paroles :

Hygin étant mort après avoir gouverné quatre ans, Pie lui succède (ch. XI, p. 156).

SOURCES IV

Eusèbe. — *Histoire de l'Église*, traduite par Cousin, président de la Cour des monnoyes en 1675, livre V, chap. xii, page 221. — (Paris, boutique de Pierre Rocolet, 1675.)

Narcisse, dont la mémoire est encore aujourd'hui en grande vénération parmi nous, gouverne alors l'Église de Jérusalem.

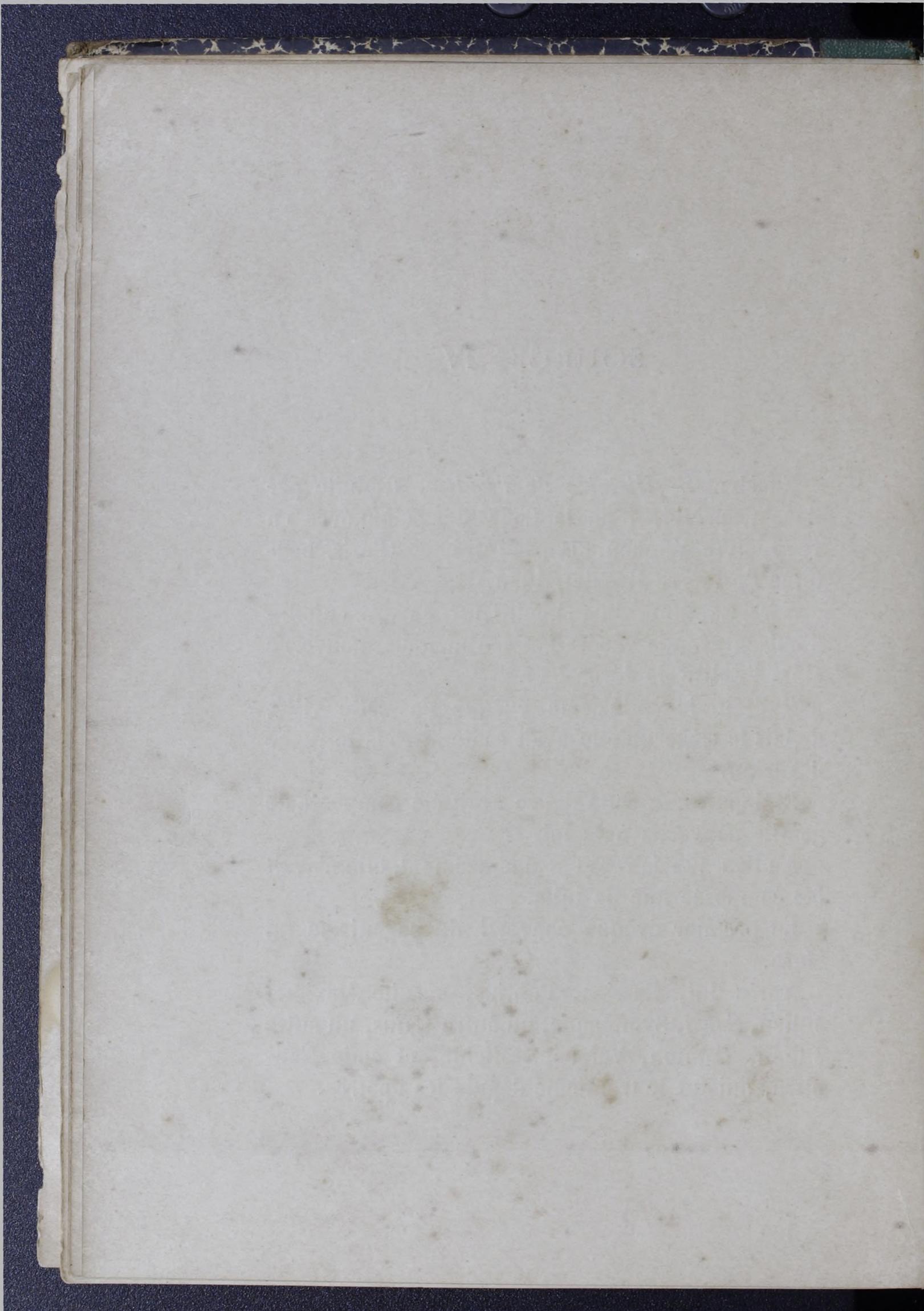
Il était le quinzième évêque de cette ville, depuis le siège qu'elle avait soutenu sous le règne d'Adrien.

Et depuis que cette église avait été composée de gentils convertis à la foi.

Au lieu que dans son commencement, elle n'avait été composée que de juifs.

Le premier évêque converti du paganisme fut Marc.

Après lui, Cassien, Publius, ensuite Maxime, Julien, Caius, Symmaque, un autre Caius, un autre Julien, Capiton, Valens, Dolichin, et enfin Narcisse, qui fut le trentième depuis les apôtres.

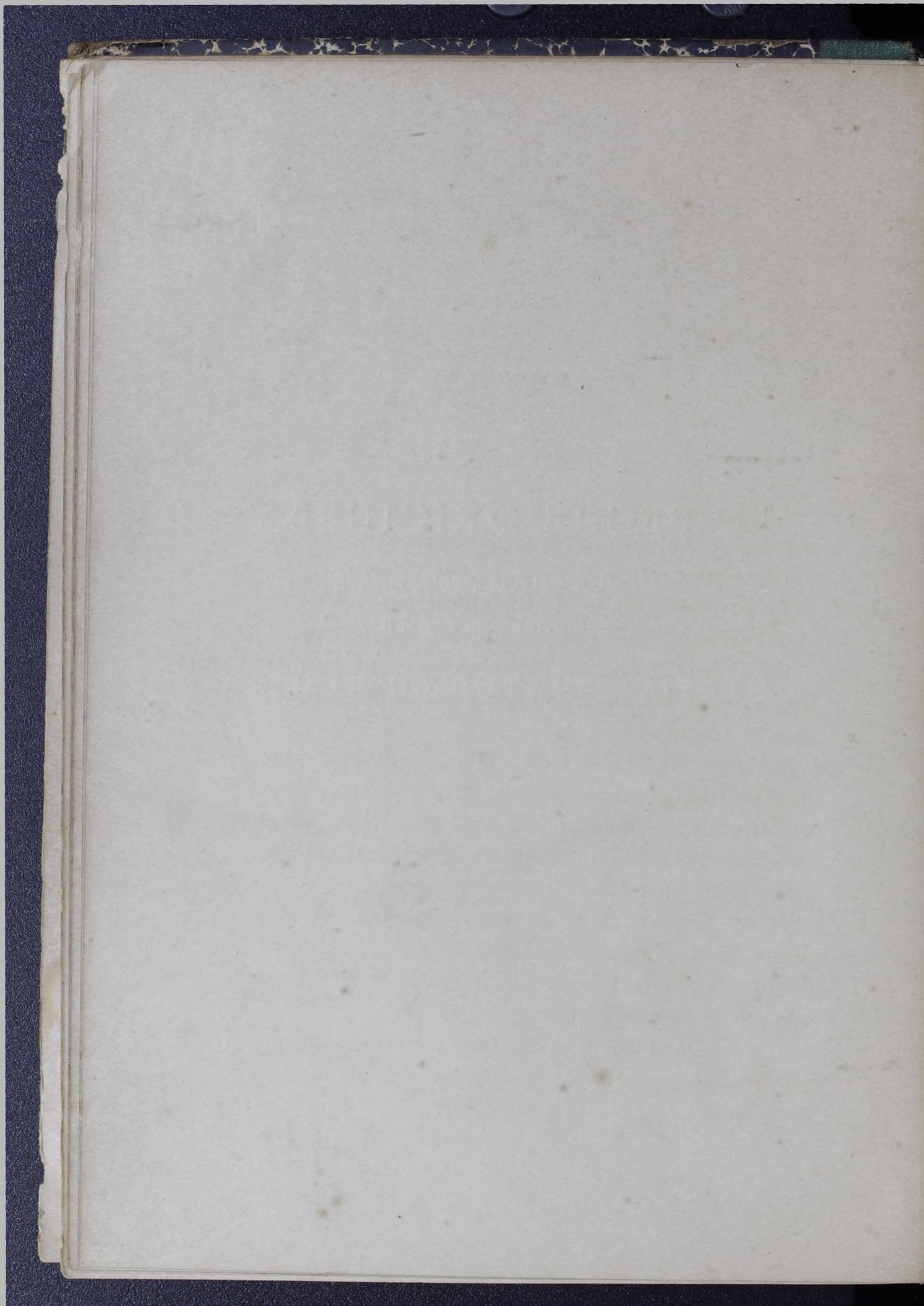


LE PÉCHÉ ORIGINEL

AVEC L'EXAMEN CRITIQUE, SCIENTIFIQUE

ET HUMORISTIQUE EN REGARD

TEXTE DE LA GENÈSE, TRADUCTION CAHEN



PRÉAMBULE

L'Éden est un mot hébreu qui signifie le parc royal; en chaldéen, jardin, d'où le mot paradis; en persan, parc royal.

Le pays allégorique de l'Éden est sensé situé en Asie, probablement entre le Caucase et le Taurus.

C'est dans la région du Caucase que la race humaine atteint encore aujourd'hui sa plus grande beauté physique.

Le texte de l'hébreu dit : Jéhovah Elohim, que tous les traducteurs traduisent avec raison : l'Éternel Dieu, mais Jéhovah ne date que de Moïse, et ces deux idées différentes de Dieu jurent de se voir accouplées ensemble.

Donc Elohim étant le seul représentant des dieux de l'époque élohiste, nous croyons pouvoir et devoir effacer le nom de Jéhovah et ne placer ici que le nom d'Elohim.

C'est le seul changement que nous nous soyons permis d'apporter à la traduction de Cahen.

Cet anachronisme qui date d'Ezra n'ayant aucune raison d'être continué, je restitue ainsi à la traduction Cahen le nom des dieux de l'époque élohiste.

Cette fable n'offre qu'un sens allégorique acceptable.

Elle constitue une façon de dire à un jeune enfant :

Prends garde, si tu désobéis à ton père, tu seras puni personnellement, tu perdras ta santé et tu perdras tout ce que tu possèdes.

Et tu seras puni aussi dans ta postérité, — car tes enfants naîtront rachitiques, et le travail de leurs ancêtres aura été perdu pour eux.

Et ils te le reprocheront, même quand tu ne seras plus là.

C'est dans ce sens que Moïse a dit : Tu seras puni jusqu'à ta troisième et quatrième génération.

(*Exode*, XXV, 5.)

Et que le Prophète a dit : Que quand le père aura mangé du raisin vert, les dents des enfants n'en seront pas agacées.

(*Jérémie*, XXX, 29; *Ézéchiel*, XX, 6.)

Ce qui était introduire le principe qui a presque triomphé de nos jours : la faute est personnelle, —

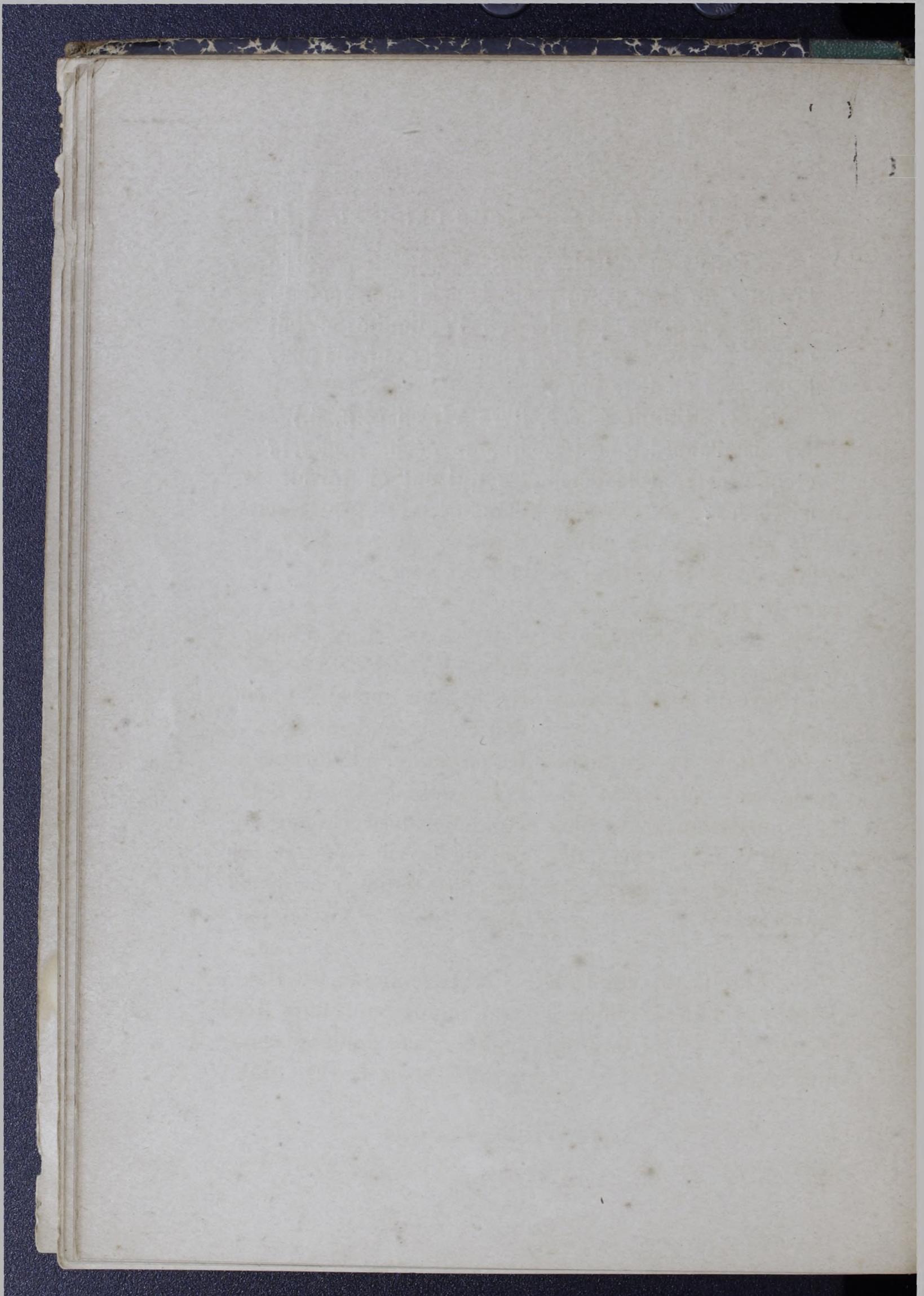
les enfants peuvent être punis matériellement de la faute de leur père, mais jamais moralement.

Chez plusieurs peuples de l'antiquité, c'était cependant l'usage de faire mourir les enfants pour les crimes de leur père.

(Voyez Quinte-Curce, livre VI, chap. II, 6.)

Mais d'abord qu'est-ce que le péché originel ? et quelles sont les critiques qui ont pu lui être adressées ?





PREMIÈRE ÉPOQUE

ÉPOQUE ÉLOHISTE

GENÈSE, CHAPITRE II

EXAMEN CRITIQUE

15. L'Éternel Dieu Jéhovah Elohim prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Éden pour le cultiver et pour le garder.

16. Élohim ordonne à l'homme, savoir : de chaque arbre du jardin tu peux manger.

17. Mais tu ne mangeras pas de celui de la connaissance du bien et du mal ; car, dès que tu en mangeras, tu mourras.

18. Élohim dit aussi : Il n'est pas bon à l'homme d'être seul, je lui ferai un aide à son encontre.

15. Donc le travail de l'homme n'est pas la conséquence de sa chute, si chute il y a.

16 et 17. Ainsi Élohim défend à l'homme d'acquiescer le sens moral — qui doit être le guide de la vie, lequel guide, conduisant à l'élévation de l'âme, peut être considéré comme le but de la vie — et il va jusqu'à commettre un mensonge pour l'en empêcher.

18. La femme en est, il est vrai, l'aide pour faire des enfants, mais l'aide est contestable pour le reste. Les

Arabes disent que la femme est la joie des yeux et le tourment des cœurs, mais ils oublient qu'elle est aussi l'inspiratrice de l'idéal de l'homme — que, sans elle, les conversations dégènerent et s'abaissent, et qu'elle est le mobile des grandes pensées et des grandes actions.

19. Élohim forma de terre tous les animaux des champs, tous les oiseaux du ciel et les fit venir vers l'homme, pour qu'il vît à les nommer et comme l'homme nommerait une créature animée, tel devait être son nom.

19. Cette présentation des animaux par Élohim à Adam rappelle, le pacha de *L'Ours et le Pacha* de Scribe quand il est en train de regarder tourner des poissons rouges dans un bocal, et qu'il en a bien pour deux bonnes petites heures.

Qu'est-ce que cela pouvait faire à Élohim le nom que donnerait Adam à chaque animal?

20. L'homme donna des

20. Alors l'homme, ainsi

noms à tous les animaux domestiques, à tous les oiseaux du ciel et à tous les animaux des champs; mais, pour l'homme, il ne trouva pas d'aide à son encontre.

21. Élohim fit tomber l'homme dans un grand assoupissement et il s'endormit.

Il prit ensuite une de ses côtes dont il remplit la place par d'autres chairs.

22. Élohim forma une femme de la côte qu'il avait prise à l'homme et l'amena à l'homme.

23. L'homme alors dit : Cette fois c'est les os de mes os — que celle-ci soit appelée femme, parce qu'elle a été prise de l'homme.

24. C'est pourquoi l'hom-

que les Romains dans le ballet des *Sabines*, exprimait par des gestes qu'il manquait de femmes.

21. Les anatomistes ne peuvent expliquer où était placée cette côte.

Et ils ajoutent que les côtes sont par couples.

Puis Dieu avait déjà créé l'homme mâle et femelle.

(*Genèse*, I, 17.)

22. Mais pourquoi cette économie de poussière et de souffle, c'est bien humiliant pour la femme.

23. Pourquoi *cette fois*? il en avait donc déjà essayé d'autres.

En hébreu, *ischa*, femme, est un dérivé de *hisch*, homme.

24. *Une seule chair* ?

me quitte son père et sa mère, s'attache à sa femme et ils deviennent une seule chair.

25. Tous les deux, l'homme et la femme, étaient nus et ils n'avaient pas de honte.

Quelquefois, mais bien rarement.

25. De quoi pouvaient-ils avoir honte puisqu'ils étaient seuls sur la terre, — et que la pudeur n'a que faire entre une femme et son mari.

GENÈSE, CHAPITRE III

EXAMEN CRITIQUE

1. Le serpent était plus rusé que tous les animaux de la terre que Dieu avait faits ; il dit à la femme : Élohim a-t-il effectivement dit : Ne mangez d'aucun arbre de ce jardin ?

2. La femme répondit au serpent : Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin.

3. Quant aux fruits de l'arbre qui est au milieu du jardin, Élohim a dit : N'en mangez pas, vous pourriez en mourir.

4. Le serpent dit à la femme : Vous n'en mourrez pas.

5. Mais Élohim sait qu'aussitôt que vous en aurez mangé vous serez comme des dieux, connais-

1. Mais il a fait plutôt, dans cette fable, preuve de finesse et de bon sens que de ruse.

2 et 3. La réponse d'Ève modifie grandement le sens de cet apologue : « N'y touchez pas, vous pourriez en mourir » n'est pas un ordre, c'est une recommandation paternelle.

Donc, d'après Ève, il n'y a plus de désobéissance, Adam n'a pas écouté la voix de son père, voilà tout, et Élohim n'a plus menti.

4. Voilà un serpent bien savant pour son âge.

5. Les Septante disent aussi « comme des Dieux » ; Onkelos dit : comme des hommes puissants.

sant le bien et le mal.

6. La femme vit que l'arbre était bon à manger, qu'il était agréable aux yeux et propre à rendre intelligent, elle prit du fruit et en mangea et en donna aussi à son mari, qui en mangea également.

7. Les yeux de tous les deux s'ouvrirent, ils remarquèrent qu'ils étaient nus, alors ils tressèrent des feuilles de figuier et s'en firent des ceintures.

8. Ils entendirent la voix d'Élohim parcourir le jardin du côté de l'est. Adam et sa femme cherchèrent à se cacher devant Élohim, au milieu des arbres du jardin.

9. Élohim appela Adam et lui dit : Où es-tu ?

10. Il répondit : J'ai en-

6. Mais à quoi reconnut-elle qu'il était bon à manger ? elle en avait donc déjà goûté ?

Et à quoi reconnut-elle qu'il était propre à rendre intelligent ?

Quelle perspicacité ?

7. Le premier effet du sens moral leur apprit la pudeur ; mais, je le répète, ils étaient seuls sur la terre, et la pudeur ne peut exister entre un mari et sa femme.

8. Élohim parcourt le jardin ; il évite le vent d'ouest, — il est peut-être enrhumé.

Que d'anthropomorphismes dans ce verset !

9. Élohim ne sait où est Adam, il est obligé de le lui demander.

10. Ce n'est pas parce

tendu ta voix dans le jardin, j'ai eu peur, car je suis nu, et je me suis caché.

11. Élohim lui dit : Qui t'a dit que tu es nu ? de l'arbre que je t'ai défendu de manger, as-tu mangé ?

12. Adam répondit : La femme que tu as mise près de moi m'a donné de cet arbre et j'en ai mangé.

13. Élohim dit à la femme : Qu'as-tu fait ? La femme répondit : Le serpent m'a

qu'il a mangé du fruit de l'arbre qu'il a eu peur, c'est parce qu'il est nu.

11. Ainsi Élohim ne sait pas si Adam en a mangé ou non. Alors Élohim ne possède pas la prescience universelle, qui, depuis, a été si généreusement accordée à tous les saints.

12. *Que tu as mise près de moi* est un reproche indirect qui signifie sous une forme respectueuse : C'est ta faute : comment ! je suis ignorant comme l'enfant qui vient de naître, tu me donnes l'appétit, la curiosité, la gourmandise, tu places des tentateurs près de moi et tu t'étonnes que j'aie succombé ? C'est ta faute.

13. Même reproche indirect et respectueux de la femme.

séduite et j'en ai mangé.

14. Élohim dit au serpent : Puisque tu as fait cela, tu es maudit entre toutes les bêtes et tous les animaux des champs, tu ramperas sur le ventre, tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie.

15. J'établirai une inimitié entre toi et la femme, entre ta progéniture et la sienne, celle-ci t'écrasera la tête et tu lui blesseras le talon.

16. Il dit à la femme : Je multiplierai les dou- leurs et les souffrances de

14. Le serpent aurait pu répondre : Ramper sur la terre est une condition de ma forme et je ne mangerai pas de poussière, puisque je suis carnivore ; tu ne sais donc pas ce que tu dis, Élohim ! La sangsue, le ver de terre aussi rampent comme moi et ils n'ont pas séduit Ève.

15. Le serpent aurait aussi pu répondre : Alors c'est toi, Élohim, qui vas exciter nos méchancetés ? tu fais un joli métier.

Mais cette inimitié existe de même avec le tigre, la hyène, le crocodile et tant d'autres animaux qui n'ont pas séduit Ève.

16. Ève aurait certainement pu lui répondre : D'abord toutes les femel-

ta grossesse. — Tu enfanteras avec douleur. — Vers ton mari sera ton désir. — Et lui te dominera.

les enfantent avec douleur, c'est une loi générale, ensuite, pour ce qui est de désirer mon mari, lui ou un autre, ça m'est bien égal.

Ensuite, quant à ce qui est de me laisser dominer par mon mari, faudra voir.

Et enfin je suis toujours certaine de porter sur moi le moyen de me venger de celui qui m'aura ennuyée — et, pour qu'il ne soit jamais impuni, j'aurai toujours soin de me venger.... avant.

17. Il dit à Adam : Puisque tu as écouté la voix de femme et que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais défendu de manger, que la terre soit maudite à cause de toi. — Tu t'en nourriras péniblement pendant toute ta vie.

17. Quoi! toute la terre a été punie jusqu'à la consommation de siècles parce qu'Adam a écouté la voix de sa femme et qu'il a mangé une pomme. Quand les fils des pachas sont méchants, on fouette à tour de bras les camarades de ces

petits pachas en herbe, ce qui doit bien les corriger.

Quant à la terre, elle n'a jamais été maudite, c'est une calomnie de l'idée de Dieu. La terre est une bénédiction; elle fournit, sans travail, des légumes, des fruits, des poissons, des gibiers.

En outre, elle fait jaillir de son sein des arbres en bouquets afin de préserver l'homme des ardeurs du soleil, de lui offrir un abri et de purifier l'air qu'il respire par l'oxygène des feuilles pendant le jour, et, quant à l'azote que ces mêmes feuilles déversent pendant la nuit, pour l'obliger au repos nécessaire à la réparation de ses forces, c'est encore une bénédiction des plus touchantes.

Puis enfin le bois de ses branches l'aide à se garantir des rigueurs du froid et à se bâtir des habitations; et, en outre, la sève que la terre fait circuler dans la nature entière renouvelle toutes ses forces et éternise la création.

18. Elle produira des épines et des ronces, tu mangeras l'herbe des champs.

18. Le Talmud remarque que ces plantes peuvent être mangées au moyen de certaines préparations.

Le mot herbe, en hébreu, signifie toutes sortes de plantes, de légumes.

19. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front jusqu'à ce que tu retournes à la terre d'où tu as été pris, car tu es poussière et tu retourneras en poussière.

19. Il aurait pu ajouter : Et je te mettrai le nez au milieu du visage, car cette condamnation ne fait que continuer la loi naturelle. — En outre, la loi du travail est un bienfait, et n'est pas une punition.

Ensuite, nous ne tom-

bons pas entièrement en poussière, notre partie osseuse étant indestructible.

Ensuite, nous ne sortons pas de la poussière, la poussière n'est rien — et rien ne peut sortir de rien.

Quant à l'âme, Élohim n'en dit pas un mot. Il est vrai que l'*Ecclésiaste* ne l'avait pas encore inventée.

20. Mais elle ne l'avait pas encore été.

20. Adam nomma sa femme Ève, parce qu'elle a été la mère de tous les vivants.

21. Élohim fit à Adam et à sa femme des tuniques de peau et les en revêtit.

21. C'est bien aimable de sa part, il est à croire que sa colère n'était pas profonde, puisqu'il travaille de ses mains pour les vêtir plus convenablement qu'avec leurs ceintures de feuilles de figuier.

22. Élohim dit : Maintenant, l'homme est comme

22. L'existence d'êtres inférieurs à Dieu, supé-

l'un de nous pour connaître le bien et le mal ; maintenant il pourrait étendre sa main — prendre même de l'arbre de vie, en manger et vivre éternellement.

23. Élohim renvoya Adam du jardin d'Éden pour cultiver le sol dont il avait été pris.

24. Il chassa Adam, plaça vers l'orient du jardin d'Éden les chérubins et la lame flamboyante du glaive qui tourne pour garder le chemin de l'arbre de vie.

rieurs à l'homme, est admise dans toutes les parties de la Bible. — Ainsi c'est la jalousie d'Élohim qui serait la véritable cause de la condamnation d'Adam.

24. Les chérubins : dès la plus haute antiquité, on a transporté au gouvernement du ciel les formes monarchiques des gouvernements d'Asie. C'est ainsi qu'on a assigné à Dieu une couronne, un trône environné de serviteurs placés sur divers gradins, selon l'ordre hiérarchique de leurs fonctions.

Ces serviteurs étaient placés par cohortes de di-

verses configurations et dénominations.

Les chérubins formaient une de ces cohortes.

(Voir Philon, qui en donne deux explications ; l'une est astronomique et l'autre théosophique.)

Ces chérubins, armés de glaives à la lame flamboyante et tournante, prouvent qu'Élohim avait une fière peur d'Adam.

Peut-être pensait-il qu'un homme capable de manger une pomme était un homme capable de tout.

RÉSUMÉ

En résumé, et quoiqu'il m'en coûte de traiter sérieusement cette fable enfantine : en résumé, le péché originel ne constitue que le plus mince des péchés.

C'est un péché de nature, un péché naturel, son nom est la gourmandise; tous les enfants le commettent dans leur extrême jeunesse.

Les parents font la grosse voix, leur disent qu'ils périront sur l'échafaud, les privent de dessert, ont soin de renfermer les confitures, — et le lendemain, il n'en est plus question.

Ce n'est qu'une peccadille sans importance.

En ce qui concerne la désobéissance, elle n'est pas formelle, la déclaration d'Ève au serpent prouve tout au moins qu'elle n'a été comprise que comme une simple recommandation paternelle.

Donc Élohim, s'il a voulu ordonner, n'a pas même su se faire comprendre, il a été dans son tort.

Et, en admettant la paternité d'Élohim, — on peut aussi lui dire, qu'il ne suffit pas de mettre au monde un enfant — et qu'il faut encore savoir l'élever.

Or, Adam vient de naître, Élohim l'a doué d'un appétit et d'une gourmandise naturelle et il le place à côté d'un fruit qui doit le tenter.

Et enfin il le réunit à deux tentateurs qui doivent essayer de le séduire, et il s'étonne ensuite qu'il ait succombé, et il se fâche.

Mais s'il s'agissait d'un procès ordinaire dont les acteurs au lieu d'être des mythes seraient des personnages réels, l'homme serait la victime, et le coupable par imprudence serait Élohim.

Admettons maintenant que ces circonstances décisives ne soient même pas atténuantes, et que le péché de désobéissance soit formel, et jugeons le jugement rendu.

Jugeons la proportionnalité de la peine et du délit.

Jugeons le degré de pénalité qui en ressort.

L'arrêt reconnaît trois coupables : le serpent, la femme, l'homme.

Le serpent est d'abord maudit entre tous les animaux, puis il est condamné à se traîner sur le ventre, ce qui est une condition de sa forme, condition partagée par d'autres animaux, innocents du délit reproché au serpent.

Puis il est condamné à se nourrir de poussière, ce qui est inexécutable, puisque le serpent est carnivore, et que la poussière n'est pas nutritive.

Puis enfin il est condamné à vivre, ainsi que sa

progéniture en état d'hostilité avec la progéniture de la femme : hostilité habituelle à tous les animaux sauvages sans que rien dans la cause puisse leur être appliqué.

Donc, la punition du serpent est nulle et ne constitue que l'application ou la non-application des lois naturelles.

La punition de la femme consiste :

1° A multiplier les douleurs et les souffrances de la grossesse.

Douleurs éprouvées par toutes les femelles.

Douleurs considérées comme constituant une des sources du sentiment maternel.

2° A être attirée par la passion vers son mari.

Ce qui est un sentiment agréable mais de courte durée, puisqu'il ne dépasse guère la lune de miel.

Après la lune de miel une lutte sourde s'engage entre l'homme et la femme.

Mais l'homme n'a pour lui que la force, dont il est odieux de se servir, et la raison, que la femme n'admet jamais, tandis que la femme possède la beauté, la grâce, la ténacité, l'intuition et la ruse.

Et si vous pouviez pénétrer au fond de chaque ménage, vous trouveriez presque toujours l'influence de la femme prépondérante sur celle de l'homme.

3° A être dominée par son mari.

Arrêt qui n'a certainement pas été exécuté.

Donc le jugement de la femme est aussi inconsistant que celui du serpent.

L'arrêt rendu contre l'homme conclut à ce que la terre soit maudite.

Ce qui est une abomination ainsi que nous l'avons prouvé précédemment.

Et à ce qu'il se nourrisse de poussière pendant toute sa vie — ce qui est absolument impossible puisque la poussière n'est pas nutritive.

Puis à manger son pain à la sueur de son front, loi bienfaisante du travail, loi sans laquelle nous tomberions dans la fainéantise et deviendrions ensuite ineptes ou méchants.

Donc, la condamnation de l'homme est aussi inconsistante, aussi négative que celle du serpent et que celle de la femme.

Des hommes considérables, dans un but politique, ont cependant inféré de ce jugement que Dieu punissait toutes les générations de l'homme jusqu'à la consommation des siècles et que nous étions considérés comme coupables du crime commis par Adam.

Mais ces grands personnages ont oublié dans cette induction que le déluge avait exterminé toute la génération d'Adam, et que nous descendions tous de Noé, homme reconnu juste par Dieu.

(Voir *Genèse*, chapitre VI, VII, VIII et IX.)

Ainsi même en admettant que le péché originel

ressorte du chapitre III de la *Genèse* et en admettant l'induction de l'arrêt rendu par Élohim, l'abolition des conséquences de cet arrêt ressort du déluge et ne supporte plus la moindre application aux époques qui ont suivi.

En tous cas la punition de tous par la faute d'un seul serait tellement injuste et tellement odieuse, que si elle était admise, personne ne pourrait plus parler du Dieu juste et du bon Dieu.

Admettons maintenant que l'auteur de l'apologue, au lieu de prendre pour sujet la désobéissance plus ou moins formelle d'Adam, se soit emparé du crime de Kaïn et jugez de la différence qui en serait ressortie pour la moralisation de l'entière humanité.

APOLOGUE DE KAÏN

1. Kaïn, fils d'Adam et d'Ève, était laboureur.
2. Son frère Abel (Hebel) était gardien de troupeaux.
3. Au bout de quelque temps Kaïn apporta un présent à Élohim, des fruits de la terre.
4. Et Abel apporta un présent des premiers nés et des plus gras morceaux de son menu bétail.
5. Et Élohim fit attention à Abel et à son oblation.

6. Mais il ne fit point attention à Kaïn et à son oblation.

7. Kaïn en fut très irrité et son visage en fut abattu.

8. Élohim dit à Kaïn : pourquoi es-tu si irrité et ton visage si abattu?

9. Certes, si tu te conduis bien tu seras considéré, mais si tu ne te conduis pas bien le péché assiégera ta porte, car il veut t'atteindre, mais tu peux le maîtriser.

10. Et Kaïn alla parler à son frère, et comme ils se trouvaient aux champs, Kaïn s'éleva sur son frère et le tua.

11. Puis il recula épouvanté en voyant sa victime expirante devant lui.

12. Et il entendit aussitôt s'élever dans les airs la voix puissante du Seigneur qui lui dit lentement et implacablement : Tu as détruit par la violence une partie de la création.

Je t'avais donné un frère, un ami, un aide, un soutien naturel, tu l'as égorgé, il est à tes pieds, le voilà!

Et de même que tu as été l'ennemi de l'ami que je t'avais donné, tu as été l'ennemi de ma création.

Donc, afin d'épouvanter tous ceux qui seraient tentés de t'imiter, je te condamne à vivre éternellement dans ta forme actuelle.

Je te condamne à la vie éternelle afin que tu sois puni éternellement.

Aucun innocent ne sera puni pour ton crime ; c'est toi, toi seul, qui l'expieras de toute éternité.

Chaque jour et chaque nuit tu es condamné à assassiner de nouveau ton frère et à le voir expirer à tes pieds.

Puis ensuite tu seras torturé jusqu'à ce que tu perdes la raison et le sentiment, que je ne te laisserai que pour que tu les reperdes de la même façon.

Puis tu seras précipité dans une chaudière bouillante, au milieu de serpents et de crocodiles, furieux de se voir accouplés avec un monstre tel que toi.

Et si l'enfer est fable au centre de la terre ; — il sera vérité dans le fond de ton cœur.

13. Et Kaïn tomba comme foudroyé par le Seigneur.

Et les furies vengeresses des crimes s'élançèrent de tous côtés, se précipitèrent sur lui et l'emportèrent.

Et il subit aussitôt le supplice auquel il avait été condamné.

Et il le subit aujourd'hui, et il le subira éternellement, et il ne sera jamais pardonné.

L'assassinat étant le seul crime qui ne puisse jamais être pardonné.

Voilà certainement une punition de nature à arrêter le bras du coupable levé sur la tête de l'innocent.

Que de crimes auraient été épargnés à l'humanité, si l'apologue de Kaïn, conçu à peu près dans les termes qui précèdent, avait remplacé dans la Bible, l'apologue du péché originel.

Mais comment les prêtres qui détenaient, en réalité, le droit de vie et de mort de l'idée du sacrifice, et comment les peuples, auxquels on enseignait que l'assassinat d'un homme était le moyen le plus sûr de plaire à leurs effroyables Dieux, comment ces prêtres et comment ces peuples auraient-ils pu admettre un apologue qui condamnait le meurtre commis par Caïn.

SOURCES

8. Tu ne te feras point d'images taillées ni aucune ressemblance des choses qui sont là-haut, aux cieux, ni ici-bas sur la terre, ni dans les eaux qui sont sous la terre.

9. Tu ne te prosterner point devant elles, et tu ne les serviras point, car je suis ton Dieu, le Dieu fort, qui est jaloux, et qui punit l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération de ceux qui me haïssent.

(*Deutéronome*, V, 8 et 9.)

20. En ces jours-là, on ne dira plus : les pères ont mangé le verjus et les dents des enfants en sont agacées.

(*Jérémie*, XXXI, 29.)

V. Et leur dit : Ainsi a dit le Seigneur, l'Éternel, le jour où j'ai élu Israël, et que je levai ma main à la prospérité de la maison de Jacob et que je me donnai à eux au pays d'Égypte, et que je leur

levai une main en disant : Je suis l'Éternel, votre Dieu.

Punissant l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération de ceux qui me haïssent.

(*Exode, XX, 5.*)

Punissant l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération.

(*Nombres, XIV, 18.*)



SECONDE ÉPOQUE

ABRAME

(ABRAHAME)

« Mais sous mon nom l'Éternel, je n'ai pas été connu d'Abraham, d'Itsac et de Jacob. » (*Exode*, VI-3.)

Les noms par lesquels Dieu a été désigné dans la Bible sont des idées.

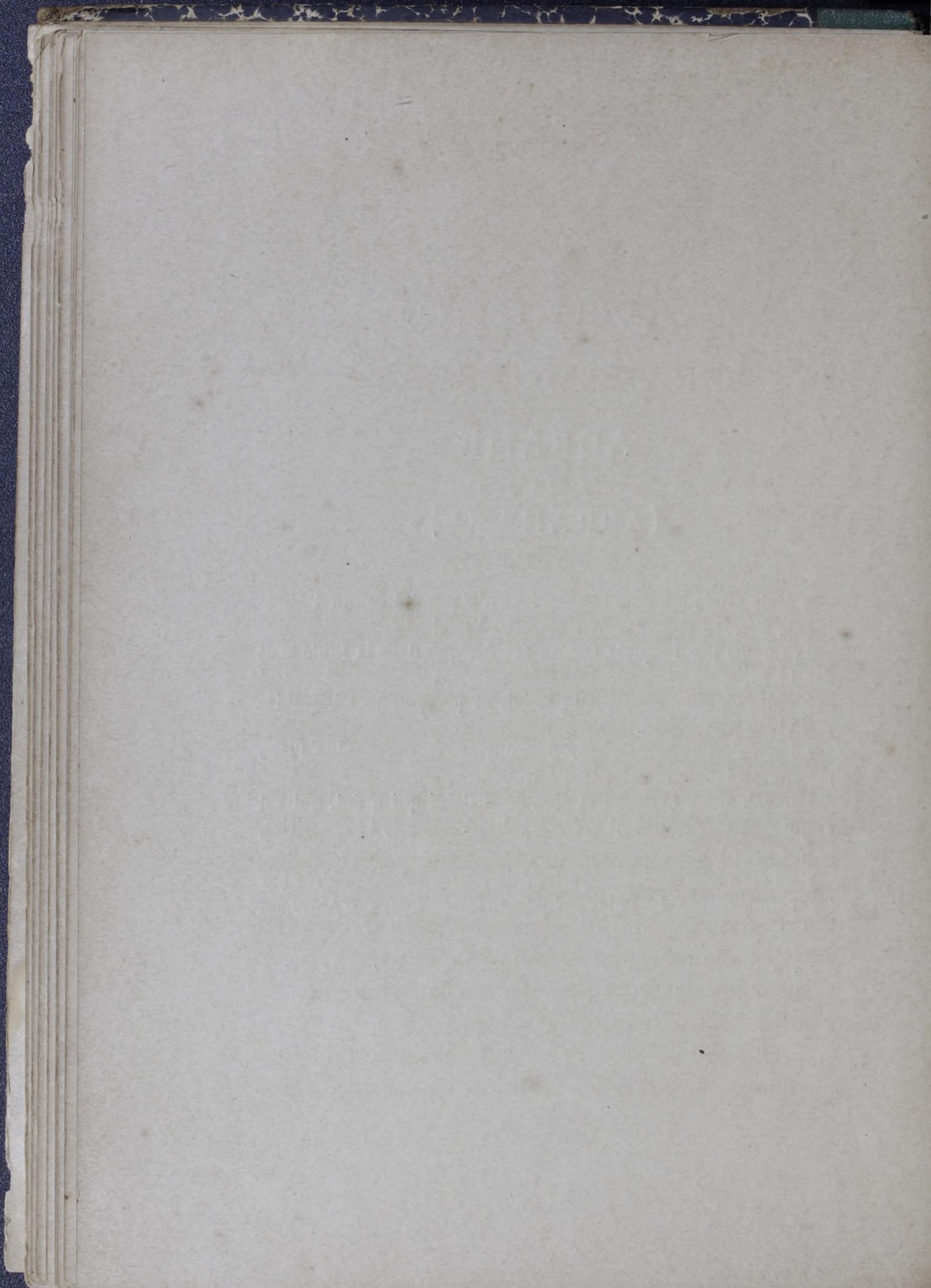
Élohim signifie Dieux, au pluriel, et personnifie admirablement l'ère polythéiste.

Adonäi signifie le Seigneur de l'univers et personnifie l'idée monothéiste mais matérielle d'Abraham.

Jéhovah vient de Moïse et signifie « Celui qui a été, qui est et qui sera éternellement », c'est-à-dire l'Éternel, l'Immatériel, le pur Esprit.

Baal était le maître, le supérieur de tous les dieux adorés par les peuplades de la Palestine païenne, au temps d'Abraham (voir la *Notice*, page 65).

Après Baal : Moloch, puis Adonis, puis Anubis, etc., etc.



SECONDE ÉPOQUE

ABRAHAM (ABRAM)

I

INTRODUCTION

De nos jours, lorsqu'un esprit libre essaye de déterminer un progrès religieux quelconque, il est aussitôt injurié, calomnié et persécuté sans relâche.

Eh bien! du temps d'Abraham, c'était déjà comme ça.

Il doit être entendu, ici, que ce travail ne constitue pas l'histoire complète d'Abraham, mais seulement l'histoire de la lutte soutenue par Abraham contre le fanatisme païen.

Autrement, pour la science religieuse, la lutte entre le monothéisme et la polythéisme.

Abraham avait trouvé dans l'harmonie de la création l'unité du Créateur.

La fable du péché originel qui formait la Bible de son temps, le culte des idoles et les sacrifices hu-

mains révoltaient sa conscience ainsi que sa raison : il entreprit la réforme religieuse.

Sa parole enflammée, son énergie, sa prescience, sa constance, son génie, sont au-dessus de tout éloge.

Il fut le précurseur de Moïse et l'étoile du matin des prophètes.

Et c'est pourquoi il fut, toute sa vie, en butte aux outrages et aux violences des fanatiques de Baal qui le poursuivirent, sans relâche, jusqu'à la fin de ses jours.

Il ne faudrait cependant pas s'imaginer que les Élohims furent les seuls Dieux qui surent exciter le zèle de leurs adorateurs jusqu'au fanatisme le plus honteux.

Depuis que les hommes ont eu l'air de se réunir en société, ils se sont créé une foule de créateurs invraisemblables et se sont épris de leurs divinités avec une frénésie que peut seule expliquer l'intensité de la sottise humaine, caractérisée par l'absence complète de jugement, accompagnée du contentement exagéré de soi-même.

Les idoles en bois des sauvages, la pierre noire des Arabes, le bœuf Apis des Égyptiens, et tant d'autres, fanatisèrent l'espèce humaine sans relâche dans la lugubre histoire de l'humanité jusqu'à nos jours.

Cependant, depuis une centaine d'années que Lavoisier a prouvé, par l'analyse des prétendus éléments, l'organisation entièrement chimique de la création, on peut, *peut-être*, se croire *certain* qu'il existe un être suprême dont la toute-puissance s'est exercée sur les milliards de lieues qui composent l'univers.

Puisqu'il combine, il existe !

Donc, ainsi que la montre prouve l'horloger, la création prouve le créateur, mais elle ne le définit point.

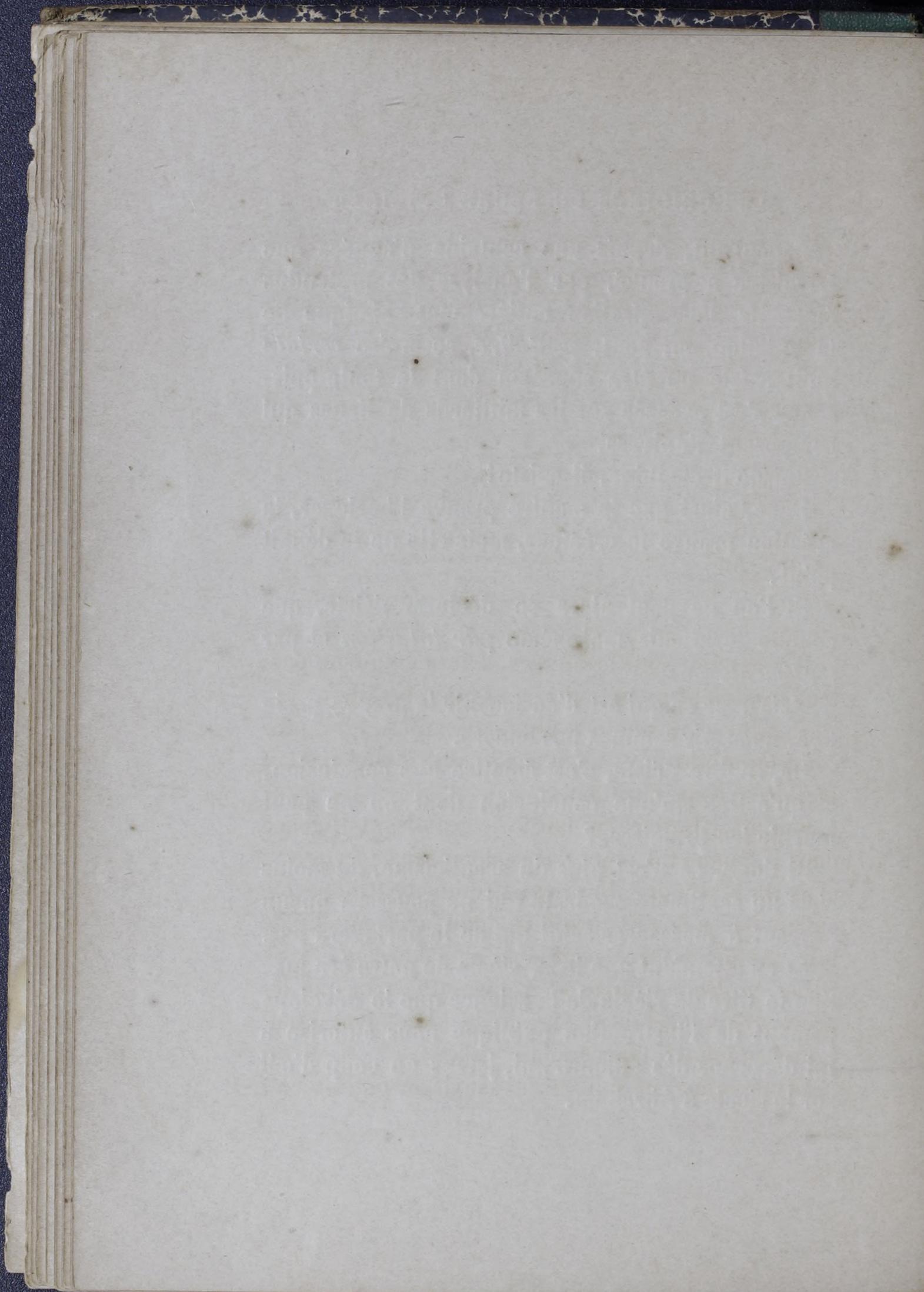
Et l'on ne peut alors se déclarer déiste, que comme je le suis moi-même *par intuition* et *par sentiment*.

Mais pour ce qui est d'en fournir la preuve positive, nous n'y sommes pas encore.

Or, se dire déiste, c'est émettre une conclusion, et qu'est-ce qu'une conclusion dont on ne peut fournir les prémisses ?

Si donc, ce n'est plus du scepticisme, du moins c'est un sentiment modeste qui ne poussera aucun croyant à massacrer celui qui ne le partagera pas.

Et en attendant que le xx^e siècle de notre ère justifie le titre de siècle de la science que le développement de l'instruction publique nous autorise à lui décerner dès aujourd'hui, jetons un coup d'œil sur le siècle d'Abraham.



ABRAME

II

LE FOUR ARDENT

« Je suis Adonaï qui t'ai fait sortir d'Our Casdime. » (*Genèse*, XV-7.)

« Or, lorsque Dieu me fit errer loin de la maison paternelle. » (*Genèse*, XX-13.)

Il y a quatre mille années, Therah était un pasteur très riche en or, en argent et en bétail.

Sa tribu était une des plus puissantes et des plus considérées du pays chaldéen, dans lequel il était installé à Our Casdime.

Son fils, Abrame, l'aidait avec grande intelligence dans le commandement de ses nombreux serviteurs, mais il s'était épris du progrès religieux et sa parole enflammée exerçait de telles influences autour de lui, que les prêtres chaldéens se fâchèrent.

Les traditions juives et arabes affirment que les prêtres s'emparèrent d'Abrame et le condamnèrent à être précipité dans un four ardent.

Et elles ajoutent qu'il en fut sauvé par un miracle.

Miracle facile à expliquer.

Abrame, étant très riche, soudoya ceux qui allaient exécuter l'arrêt; Sara donna l'argent, et Abrame s'évada.

La *Genèse* (XII, 1) assure que ce fut par suite d'une vocation divine qu'il se sépara de son père, mais il est probable que le four ardent ne fut pas tout à fait étranger à la vocation.

D'ailleurs, les traditions affirment aussi que ce fut à cause des dangers qu'il avait courus dans le pays chaldéen.

Et la *Genèse* dit : « Je suis Adonaï qui t'ai fait sortir d'Our Casdime » (XV-7), ce qui certifie bien que ce fut en Chaldée, à Our Casdime, que se passa la condamnation au four ardent.

L'*Exode* dira aussi plus tard : « Je suis l'Éternel qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte. »

Therah jugea ensuite prudent de changer de résidence et se dirigea vers le Kanaan, puis s'étant arrêté dans le nord de la Mésopotamie, à Haran, il trouva le pays agréable et favorable à son commerce, et il s'y installa, et il y prospéra grandement.

Puis Abrame l'ayant rejoint, et ayant continué ses prédications, et ayant réuni de nombreux prosélytes autour de lui, la colère des prêtres et des fanatiques le poursuivit de nouveau.

Tout cela est clair comme l'eau d'une roche

pour peu que l'on connaisse les idées du temps, que l'on sache lire entre les lignes, et que l'on soit habitué à approfondir les textes mot par mot.

Puis les prêtres d'Haran ayant voulu renouveler le four ardent, Abrame se rendit immédiatement dans le Kanaan avec sa femme Sara, avec son neveu Loth et avec une partie des serviteurs et du bétail de son père.

Abrame avait soixante-quinze ans lorsqu'il se sauva dans le Kanaan : il y résida pendant dix années (*Genèse XII-4*).

Loth ayant été obligé de se séparer de lui, pour cause de dissentiments survenus entre leurs serviteurs; se fixa dans les environs de Sodome.

Afin d'enflammer le zèle de ses prosélytes, et d'après la coutume du temps, Abrame prétendait obéir aux ordres du Seigneur et à ses communications verbales.

Le Dieu d'Abraham n'était plus un Dieu local ennemi du Dieu du voisin, il s'appelait Adonaï, mot hébreu qui signifie le père de la multitude, ce qui est dire : le Seigneur de l'univers.

C'est ainsi que, voulant transformer les sacrifices humains, il ordonna au nom d'Adonaï la circoncision du prépuce.

Cette opération, pratiquée alors par mesure hygiénique dans presque tous les pays chauds, devint

alors le signe d'une alliance entre le Seigneur et le peuple d'Abrame.

Dans ces pays, où les hommes sont très peu vêtus, le sable du désert introduisait et confinait dans le prépuce des petits animaux qui lui occasionnaient des maladies inflammatoires.

Philon dit que la circoncision préserve le prépuce d'une maladie inflammatoire qu'il appelle le charbon.

Hérodote nous apprend que les Égyptiens, les habitants de la Colchide, les Ethiopiens et les Syriens de la Palestine se soumettaient à cette opération par principe de propreté.

Les Phéniciens l'avaient pratiquée, puis ensuite l'avaient négligée.

La *Genèse* (Chap. XVII) affirme qu'Adonaï apparut à Abrame âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, et lui ordonna de s'appeler désormais Abrahame (père de la multitude), qu'il lui promit son alliance éternelle, qu'il lui assura le Kanaan en héritage, et lui ordonna la circoncision de tous les enfants mâles.

XVII-5. On ne t'appellera plus Abrame; ton nom sera Abrahame. (Abrame, nom chaldéen changé en Abrahame, nom kanaanéen). — « C'était une coutume orientale de donner les noms d'après les circonstances de la naissance, ou d'en changer d'après les événements fortuits. »

III

LE SACRIFICE D'ABRAHAME

Le sacrifice d'Abrahame, exige une étude spéciale.

La première question qui se présente est celle du pays dans lequel il s'est accompli, dans le pays du Kanaan ou dans le pays des Philistins.

La dépossession théorique de tout le pays du Kanaan est mentionnée au chapitre XVII — verset 8 de la *Genèse* — puis le silence se fait sur les conséquences inévitables de cette déclaration considérable — et il est question de tout autre chose (de Loth, de Sodome, de Sara, etc.), aux chapitres XVIII-XIX et XX.

Et enfin le chapitre XXI dit : « Abrahame partit de là pour le pays du Midi et s'établit entre Cadeche et Chour et séjourna à Guérrar. »

Mais, quant au motif du changement de résidence, nous sommes obligés de le tirer des entrailles des événements accomplis.

Si donc la *Genèse* nous avait habitué à la suite chronologique de ses discours, le sacrifice faisant partie du XXI^e chapitre se serait passé à Guérrar.

Mais alors Abrahame, chef d'une tribu puissante

et victorieuse à laquelle le roi Abimélech allait demander alliance, n'avait plus rien à craindre des prêtres d'Élohim, et n'avait aucune raison pour démentir les convictions de toute sa vie et se faire ordonner par Adonaï un sacrifice humain — le sacrifice de son fils bien-aimé Isaac.

D'autant que nul ne doit douter aujourd'hui, qu'ainsi que tous les fondateurs de religion, Abrahame, afin de répandre une idée plus juste de Dieu et de constituer des formes de culte moins barbares, donnait à sa voix la valeur de celle de Dieu.

Donc Abrahame n'a pas voulu éprouver Abrahame.

Donc Abrahame n'était point à Guérar lorsqu'il s'est fait ordonner le sacrifice de son fils par Adonaï — il était à Hébronne.

Mais si le sacrifice s'est passé à Hébronne, dans le pays de Kanaan, après la dépossession des éloystes au profit des monothéistes, la lumière de l'événement accompli se laisse entrevoir.

Il est évident que la lutte prit alors un caractère de violence et de ruse qui autorise toutes les suppositions.

Il est évident que les prêtres auront voulu mettre Abrahame au pied du mur en lui ordonnant au nom de Baal le sacrifice de son fils bien-aimé.

Ils se croyaient bien sûrs qu'Abrahame n'obéirait pas et ils avaient pris leurs mesures pour le faire saisir par ruse quand la défense ne lui serait pas possible — afin d'en finir avec lui.

La *Genèse* suppose ici qu'Adonaï lui demanda le sacrifice de son fils afin de l'éprouver.

Mais la *Genèse* atteste suffisamment qu'Abrahame n'avait nul besoin d'être éprouvé, que les sacrifices humains lui faisaient horreur, et qu'il n'avait cessé de protester contre eux.

Dans ces conditions, il est à croire qu'une troupe d'envoyés des prêtres se présenta inopinément devant Abrahame et lui intima l'ordre de Baal de lui sacrifier son fils Isaac.

Abrahame aperçut le piège, et afin de gagner du temps, il lui répondit aussitôt qu'il avait déjà reçu le même ordre d'Adonaï et qu'il prenait ses mesures pour l'exécuter dans les trois jours.

Et les prévisions des prêtres ne s'étant pas réalisées, les envoyés déconcertés se retirèrent.

Sans doute, les prêtres furent très surpris de ne pas trouver la résistance à laquelle ils s'attendaient, mais ils pensèrent d'abord qu'Abrahame ne survivrait pas à la perte de son fils, et qu'ils en seraient débarrassés.

Seulement dès que la troupe fut partie, Abrahame se mit en défense et il entoura les milliers de ser-

viteurs qui composaient sa tribu par les milliers de prosélytes qu'il avait enrôlés, puis il déclara publiquement que s'étant rendu dans les hauts lieux désignés aux sacrifices il avait trouvé un bélier attaché aux arbres et que la voix d'Adonaï lui avait ordonné de remplacer son fils par le bélier et de remplacer désormais le sacrifice de l'homme par le sacrifice de l'animal.

Mais les prêtres qui savaient très bien qu'Adonaï ne parlait pas plus à Abrahame que Baal ne leur parlait, s'aperçurent qu'ils avaient été joués, se fâchèrent et excitèrent les fanatiques à attaquer la tribu.

Abrahame, qui avait organisé militairement ses forces, repoussa victorieusement les fanatiques.

Seulement les attaques se renouvelant chaque jour, Abrahame comprit que la vie ne lui était plus possible à Hebron, et, finalement, il se rendit en bon ordre à Beer Scheba, avec sa nombreuse et vaillante tribu, près du roi Abimélech, qui lui demanda de vouloir bien réunir ses forces aux siennes et de devenir son allié « puisque, Dieu était avec lui dans tout ce qu'il faisait » (XXI-22).

Quelques personnes dont la discrétion est le moindre défaut me demanderont peut-être où j'ai trouvé cela, je leur répondrai que je l'ai trouvé dans la *Genèse* puisque je l'ai trouvé dans la logique des événements racontés par la *Genèse*.

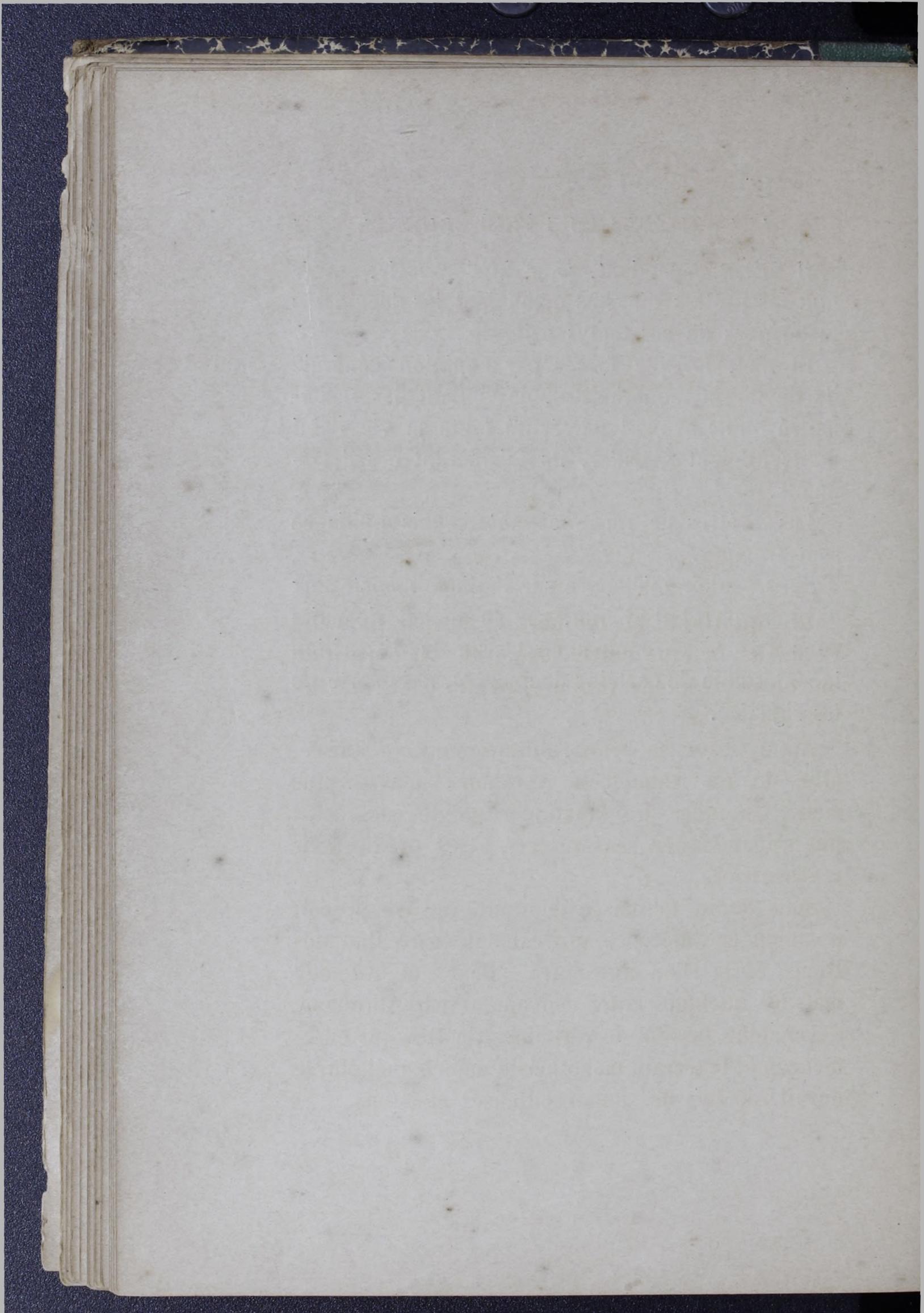
Il fallait cependant, pour le découvrir, savoir que les prêtres éloystes détenaient les documents historiques de ces temps primitifs.

Et que, lorsque forcés par l'opinion générale ils devinrent monothéistes, ne voulant pas reconnaître qu'ils avaient persécuté toute sa vie Celui qu'ils allaient glorifier, ils falsifièrent ces documents.

Les prêtres ne reconnaissant jamais qu'ils se sont trompés.

Sans vouloir m'étendre sur l'alliage monstrueux de Jéhovah et d'Élohim, sur le défaut de suite dans l'ordre chronologique et sur la disparition incontestable de certains documents, il importe de les signaler.





IV

L'ALLIANCE DU ROI ABIMÉLECH

« Vers ce temps, Abimélech, accompagné de Picol son général, parla ainsi à Abraham : « Dieu est avec toi dans tout ce que tu fais. » (*Genèse*, XXI-22.)

« C'est pourquoi l'on nomme cet endroit Beer Scheba, car c'est là qu'ils jurèrent tous deux. » (*Genèse*, XXI-31.)

Dès qu'Abrahame fut installé dans le pays des Philistins, la lutte entre Adonäi et Baal prit un autre caractère; de furieuse qu'elle était, elle devint théorique.

Appuyé sur sa tribu militairement organisée, allié du roi Abimélech, Abrahame n'avait plus rien à craindre des fanatiques polythéistes, et il put s'abandonner sans réserve à ses prédications réformatrices.

Sans doute la masse ignorante ne comprenait pas bien la différence qui existait entre l'un des Dieux et le Dieu un, entre Baal et Adonäi; mais les quelques élites convaincus par Abrahame devenaient aussitôt de véritables apôtres qui enseignaient le terrain monothéiste dans lequel Moïse devait récolter de si merveilleuses moissons.

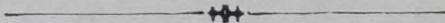
Abrahame mourut à l'âge de cent soixante-quinze ans. (*Genèse, XXV-7.*)

Son fils Itsaack et son petit-fils Jacob continuèrent son œuvre et ensemencèrent la terre d'où sortit l'éternel, l'immatériel et le pur esprit Jéhovah, par la bouche de Moïse.

Les critiques du péché originel, si acerbes jusque-là, s'éteignirent ensuite peu à peu, si bien que sous Itsaack il en était à peine question, et que, sous ~~Jacob~~, il n'en était plus question du tout.

La fable s'était endormie; elle ne laissait plus la moindre trace dans les croyances, et lorsque Ezra la plaça dans le canon, au retour de Babylone, personne ne prenait au sérieux l'idée enfantine qui avait personnifié pendant vingt siècles cette autre idée enfantine de la belle au bois dormant.

Le tam-tam désespéré de la première aux Corinthiens la réveilla en sursaut l'an 57 de l'ère actuelle.



NOTICE SUR BAAL

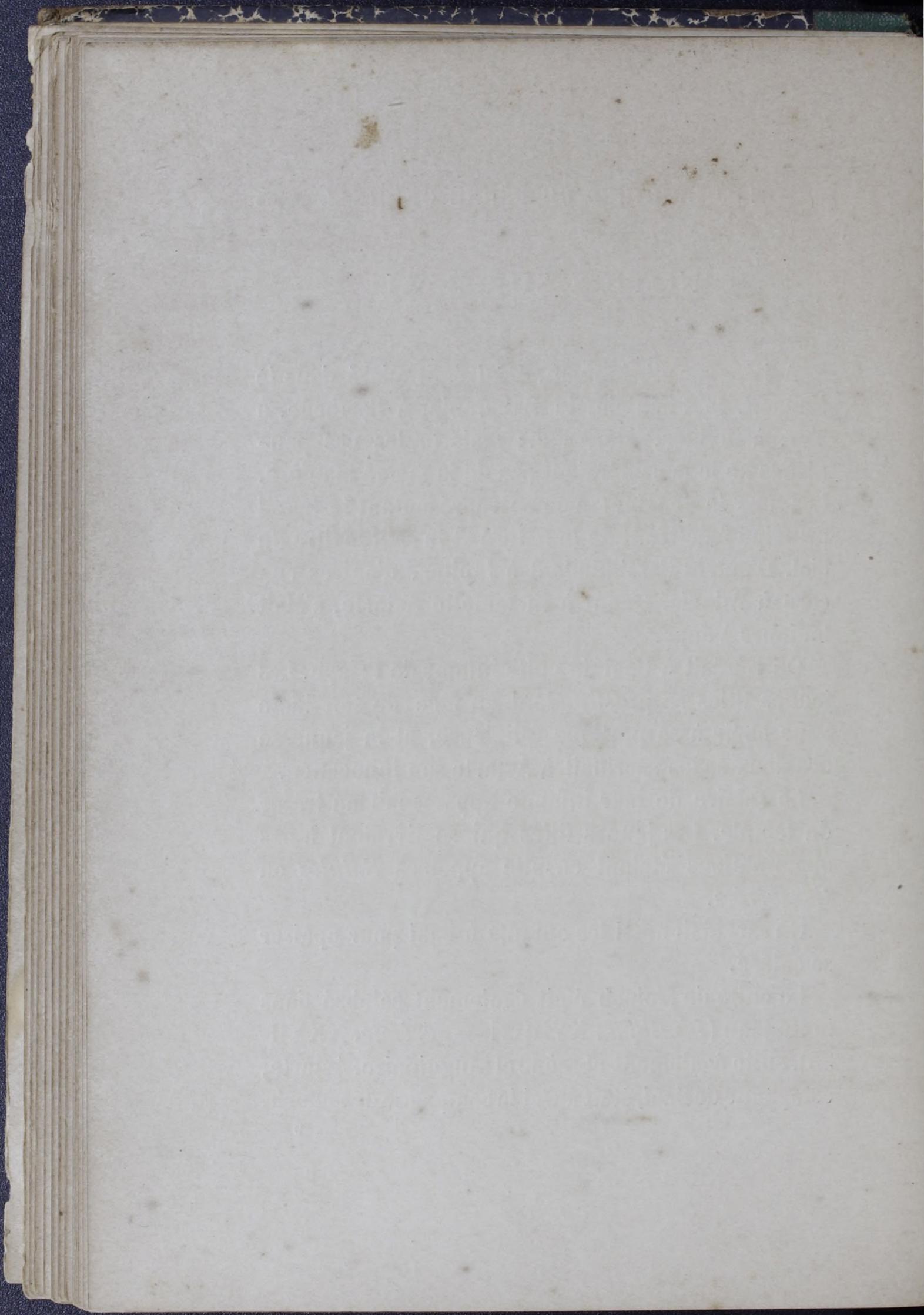
A l'époque d'Abraham, Baal était adoré dans le Kanaan, la Phénicie, la Babylonie, à Carthage, à Tyr, à Byblos, etc., etc.; mais toutes ces peuplades ne le considéraient pas de la même manière. Les uns le tenaient comme représentant le Soleil principe fructifiant de la nature et le seul maître du ciel. D'autres l'assimilaient à Jupiter, d'autres encore à Adonis. Quant à sa femelle Astarte, c'était toujours Vénus.

On rendait à Baal le culte infâme de Priape. Les jeunes filles se prostituaient en face de son idole pour obéir à sa pratique religieuse, et la jeunesse des deux sexes sacrifiait à Astarte son innocence.

Le salaire de leur infamie appartenait au trésor du temple. Les jeunes filles qui se livraient à ces abominations étaient ensuite appelées *Saintes* ou *Consacrées*.

On sacrifiait aussi les enfants à Baal pour apaiser sa colère.

Le culte de Moloch était également célébré dans le Kanaan (*Lévitique*, XVIII-21 — *Jérémie*, XXXII-35), culte également obscène et sanguinaire. Astarte, compagne de Baal, était aussi la compagne de Moloch.



TROISIÈME ÉPOQUE

PIERRE ET PAUL

EN L'AN 57

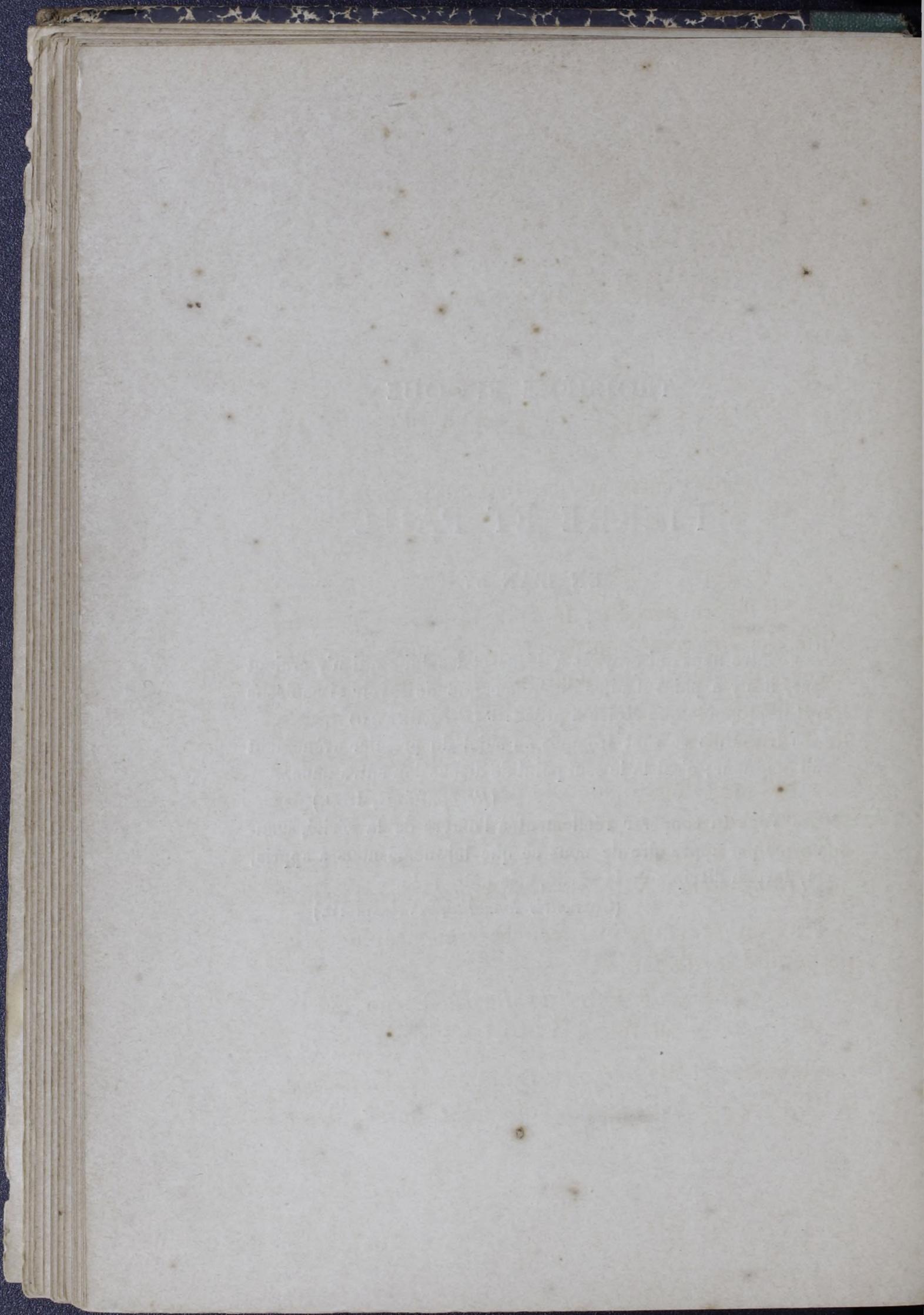
« Entre nous qui croyons à Jésus et les Juifs qui n'y croient pas, il n'y a point d'autre différence que de savoir si ce Jésus est le prophète que Moïse a prédit. » (*Recognitions.*)

« Les Juifs se sont trompés au sujet du premier avènement du Seigneur; c'est là le seul point de discussion entre nous. »

(*Recognitions*, I-50.)

« Veux-tu coopérer réellement à l'œuvre de la vérité, commence par apprendre de nous ce que lui-même nous a appris, et, devenu disciple de la vérité, sois notre aide. »

(*Clementis homeliæ*, XVII-XIII-19.)



TROISIÈME ÉPOQUE

PIERRE ET PAUL

LA PREMIÈRE AUX CORINTHIENS

« Si Pierre parcourt le monde, c'est à la poursuite de son rival représenté par Simon le magicien, s'il prêche la doctrine de Jésus, c'est en combattant dans tous ses discours le faux évangile de l'imposteur. » (*Homélies clémentines*, 11-17.)

« S'il appelle les païens à prendre part au règne messianique, c'est en leur imposant les observances auxquelles le judaïsme soumettait ses prosélytes. »
(*Hom. clem.*, VII-48. — *Recognitiones*, IV-36.)

« Et en proclamant, avec le vrai prophète, la perpétuité de la loi. »

(*Epistola Petri ad Jacobum*, cap. XI.
— Mathieu, V-18.)

« Origène, t. III — *ex plures in genes apud Eusebe*
t. III, c. II) — nous apprend que saint Pierre, après

avoir prêché l'Évangile dans le Pont, la Galatie, la Bythinie, la Cappadoce et l'Asie, alla enfin à Rome où il fut crucifié. »

(*Bible de Vence*, t. XXIII, p. 103.)

LA PREMIÈRE AUX CORINTHIENS

Deux mille années plus tard, l'an 57 de notre ère, Pierre, au milieu d'un magnifique jardin, est entouré de ses fidèles Corinthiens, et il tient à la main l'épître de Paul que Timothée vient d'apporter et qu'il vient de lire.

Puis, après quelques instants de recueillement, il dit d'une voix accentuée, timbrée, basse et enflammée à la fois : « Paul est toujours Paul. »

Il médit à plusieurs reprises de la sagesse des sages et de la science des savants (1-19).

Il confond dans le même mépris la sagesse humaine, la sagesse des hommes, la sagesse de ce monde et la folie.

Et dans le dépit qu'il ressent des défaites qu'il a subies, et dans le désir de changer le terrain de nos discussions, il émet de nouveaux enseignements dont il est impossible de trouver la moindre indication dans la loi.

« Tenez, dit Pierre alors en interpellant Timothée, voici la loi, voici les prophètes, voici l'Évangile

selon les Hébreux, essayez d'y trouver quoi que ce soit qui justifie les assertions de cette épître. »

Timothée répond modestement : « Je ne suis pas assez savant pour discuter de la loi avec l'apôtre Pierre qui est la loi vivante, la loi en chair et en os.

« Je sais seulement, à n'en pas douter, que les intentions de mon maître sont nobles, et qu'il veut, à tout prix, arracher les Gentils à l'idolâtrie, et qu'il soutient que l'essentiel est de les en tirer, et que le détail est la façon de les en tirer. »

Pierre reprend aussitôt : « Mais encore faudrait-il que ce moyen, au lieu de les conduire au Dieu moral ne les amène pas à quelque Dieu pacha ou à quelque Dieu gnostique. Rien de pareil n'est à craindre avec la loi; la loi a fait ses preuves, la loi nous a conduits de Moïse, aux prophètes, et des prophètes à Hillel et à Jésus.

« Et nous sommes ainsi arrivés par elle à une hauteur morale qui nous a constitués l'élite de l'humanité. »

« Soit, dit Timothée, mais mon maître assure que le Kascher et la circoncision sont des obstacles insurmontables à la conversion des païens.

— Mais Paul, répliqua Pierre, sait bien que la seule crainte de diviser la nation en face de la domination romaine a empêché de les rendre facul-

tatives toutes deux, et Paul ne peut avoir la prétention d'avoir l'esprit plus large que Hillel qui a dit : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit. » C'est là toute la loi; le reste n'en est que le complément et le commentaire (1).

Plus large que Jésus qui a dit : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, c'est ce qui en sort. » (Mathieu, XV-11.)

Paul, s'écria-t-il aussitôt devant les fidèles, se dit à deux reprises l'imitateur de Jésus-Christ (IV-16) (XI-1).

Et non seulement il ne prêche pas la morale de Jésus mais encore il prêche la morale opposée.

Disant, aux versets 21 et 22 de son chapitre XV :

« 21. Car puisque la mort est par un seul homme, la résurrection des morts est aussi par un seul homme. »

« 22. Car comme tous meurent par Adam, de même aussi tous seront vivifiés par Christ. »

Paul sait cependant très bien que le péché originel est une fable artificieusement composée (voir Pierre, II-16) qui date de l'époque éloyste.

Que depuis deux mille années personne ne l'a prise au sérieux.

Il sait très bien que Jésus n'en a jamais dit le

(1) Mathieu a copié cette maxime cent ans plus tard dans son Évangile (VII-12).

moindre mot, que Moïse, que les prophètes, que Hillel n'en ont pas dit le moindre mot et que la théodicée de la loi et des prophètes a fait triompher le principe de la personnalité de la faute.

Soit : « Qu'il fallait que chacun fit attention aux actes qu'il allait commettre — que toute faute était personnelle et que l'Éternel rendrait à chacun selon ses œuvres. »

Il sait aussi très bien que l'*Exode* a dit en son chapitre XXII :

« 33. Et Dieu dit : celui-là seul qui a péché sera effacé de mon livre. »

Que le *Deutéronome* a dit en son chapitre XXIV :

« 16. Les pères ne seront pas mis à mort pour les enfants — et les enfants ne seront pas mis à mort pour les pères. »

Que *Jérémie* a dit en son chapitre XXXI :

« 29. En ce temps-là on ne dira plus les pères ont mangé du raisin et les dents des enfants en ont été agacées. »

« 30. Mais chacun mourra pour son propre crime. — Quiconque mangera du raisin vert aura les dents agacées. »

Que les *Proverbes* ont dit :

« Celui qui innocente l'impie, et celui qui condamne le juste, sont un égal objet d'abomination pour l'Éternel. » (*Proverbes*, XVII — 18.)

Et qu'Ézéchiél a dit : « Maison de Dieu je jugerai chacun selon sa voie. » (XXXIII — 20.)

Et que d'ailleurs, en admettant qu'il y ait eu péché.

Et en admettant même que la justice de Dieu fasse périr un innocent pour une faute commise par un autre.

Nous ne descendons pas d'Adam, toute la génération d'Adam ayant péri par le déluge.

Nous descendons de Noé, homme reconnu juste par l'Éternel.

Ainsi donc, non seulement Paul ne prêche point la loi, mais Paul prêche le contraire de la loi.

Et Jésus ayant déclaré que le ciel et la terre ne passeraient point que tout ce qui est dans la loi ne soit accompli parfaitement jusqu'à un seul iota (Mathieu, V-18), « Paul prêchant contre la loi a prêché aussi contre Jésus ». —

Mais si cette fausse notion de la justice de Dieu venait à triompher, l'humanité se persuaderait que les bonnes œuvres pourraient être remplacées par un cérémonial quelconque,

Et que les mauvaises œuvres pourraient être effacées par un cérémonial quelconque,

Et alors l'hypocrisie tiendrait la place de la vertu.

Rien de pareil n'est à craindre avec la loi.

Ce sont les bonnes œuvres qui en forment l'essentiel — le cérémonial n'en forme que le détail. Écoutez Isaïe :

« — Qui vous demande de venir dans nos parvis, vos momeries, vos sabbats, vos jours de fête me sont indifférents, et vous avez beau multiplier vos prières, je ne veux point les écouter. Ce n'est pas cela que je désire; ce que je demande, c'est que vous soyez purs et vertueux, que vous vous éloigniez du mal, que vous vous attachiez au bien, que vous pratiquiez la justice, que vous secouriez l'opprimé, que vous preniez la défense de la veuve et de l'orphelin. »

(Isaïe — Chap. I^{er}, verset 2 et suiv.)

« — Ils viennent à toi, dit encore le Seigneur au prophète Ezéchiël, l'affluence est grande, il s'assied devant toi, mon peuple, ils écoutent tes paroles, mais ne les mettent pas en pratique.

« C'est délice que ce qu'ils exécutent de leur bouche, mais leur cœur est après le gain, et voilà.

« Tu es pour eux une chanson charmante. — Belle voix, savante musique; ils écoutent tes paroles, mais eux, les pratiquer, ils n'y songent pas. »

(Ezéchiël. Chap. XXXIII, 31 et suiv.)

Écoutez aussi Mathieu :

« Est-ce cela ce que vous appelez un jeûne et un jour agréable au Seigneur, non.

Le jeûne que je demande le voici : Délivrer les liens du vice ;

S'affranchir des nœuds de la méchanceté ;

Délivrer les opprimés, partager son pain avec ceux qui ont faim, donner asile aux indigents et vêtir ceux qui sont nus ;

Rassurer les âmes affligées et briser le joug de l'esprit du mal. » (Mathieu. VI-16.)

Les prophètes ont vécu soumis à la loi.

Jésus a vécu soumis à la loi. »

(Origène.-Livre II.-vi.)

Les apôtres et Jacques, le frère aîné de Jésus, vivent soumis à la loi.

Et certainement les prophètes, Jésus, les apôtres et Jacques considèrent les œuvres comme l'essentiel, et le cérémonial comme le détail.

Oui, je reconnais que Paul est pavé de bonnes intentions.

Oui, je reconnais que Paul est instruit, que Paul est éloquent, mais il n'en est que plus coupable et que plus dangereux dans ses apostasies — et dans ses redites de vieilles fables des temps éloystes.

Donc, mes chers frères, gloire à la loi, gloire aux prophètes, gloire à Jésus.

Et l'auditoire entier s'écria : Gloire à Pierre ! à bas l'imposteur !

Et lorsque Timothée rendit compte à l'indomptable Paul de ce nouveau succès de Pierre, Paul dit tranquillement :

« C'est bien, j'écrirai une seconde épître, Pierre n'aura pas le dernier mot. »

Dans les discussions comme dans les batailles, c'est le dernier retour offensif qui donne la victoire.

Et le péché originel ne supporta pas à ce moment le contact de la lumière et retomba aussitôt dans son oubli séculaire.



SOURCES

Clementis homiliae, éd. Schwegler grec-latin (Stuttgard, 1847. 1 vol. in-8° de 480 pages).

Patrum apostolicorum opera, éd. Rischendorf (Tubingue, 1855. 1 vol. in-8°).

S. Clementis romani recognitiones, éd. Gersdorf (Leipzig, 1838. 1 vol. in-8°).

Stapp. *Origines du christianisme* (1866. 1 vol. in-12).

Justini philosophi et martyris apologia duæ et dialogus cum Tryphone judeo (Londini, 1722. 1 vol. in-folio).

Hipp. Rodrigues. *Justice de Dieu* (1869. 1 vol. in-8°).

Hipp. Rodrigues. *Saint Paul* (1876. 1 vol. in-8°).

S. Justin, trad. Genoude (1837. 2 vol. in-8°).

S. Epiphani, grec et latin, éd. Franciscus Oehler (1859).

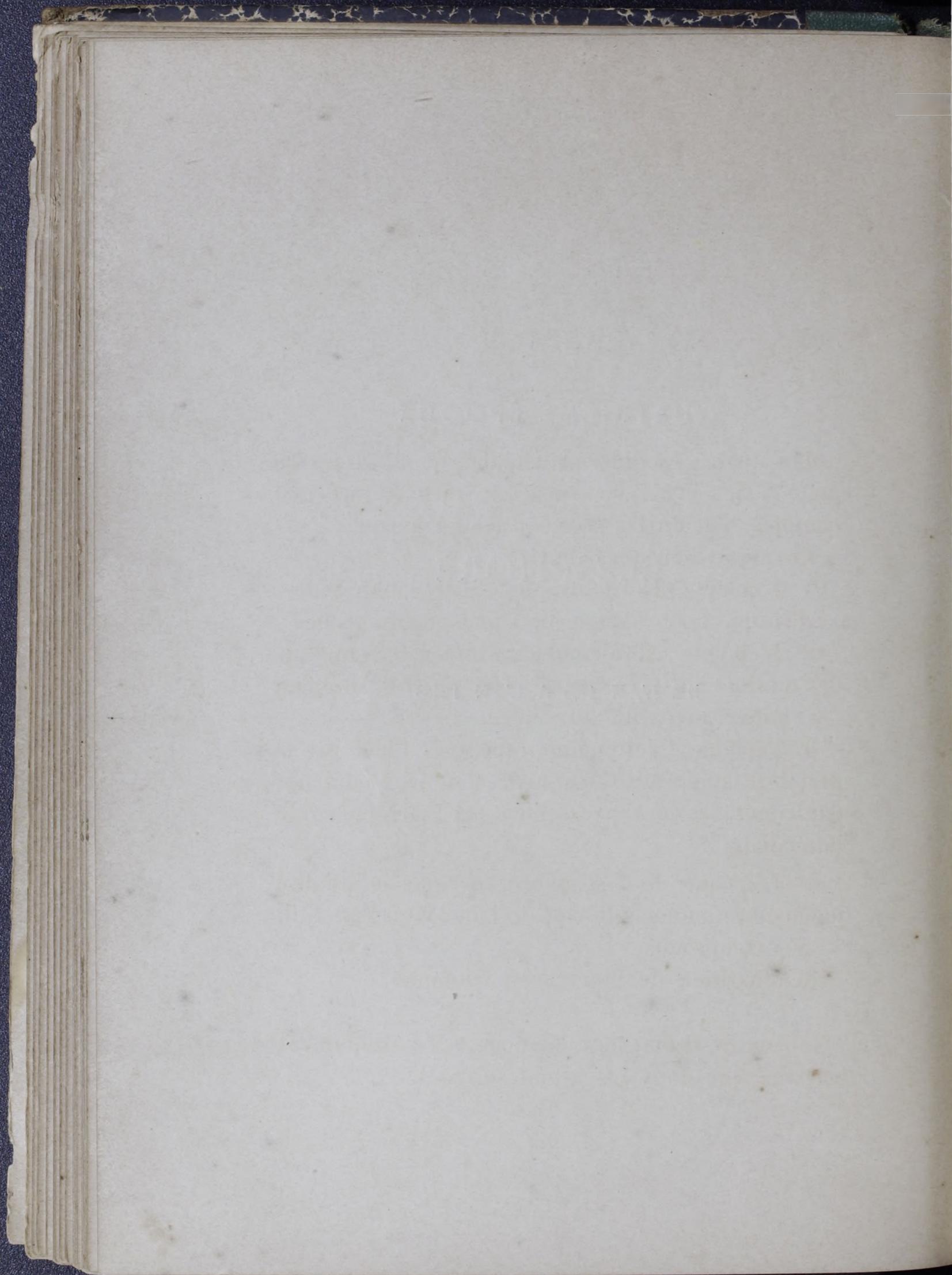
Corporis hæreseologici Philastri de heresibus (Berolini, 1846. 3 vol. in-8°).

Artaud. *Histoire des souverains pontifes* (1847, 8 volumes).

QUATRIÈME ÉPOQUE

TÉLESPHORE

DE L'AN 135 A L'AN 1896



PRÉFACE

Les quatre époques principales de l'histoire de cette idée, étant fort peu, et surtout fort mal connues, j'ai dû les reconstituer en partie.

Ces quatre époques sont :

1° L'époque Élohiste, origine et berceau de l'idée.
— Critique humoristique de l'apologue du péché.

2° L'époque Abrahamite, examen scientifique des mutilations de la *Genèse* — au sujet d'Abraham
— chute et disparition de l'idée.

3° L'époque Paulinienne, reprise de l'idée par la première épître aux Corinthiens l'an 57, sa défense par Timothée, son renversement par Pierre, sa chute immédiate.

4° L'époque de Télesphore, évêque de l'Église judéo-chrétienne de Rome, de l'an 129 à l'an 140.
— Ses compromis.

Réapparition de l'idée, son triomphe.

L'histoire, il faut bien l'avouer, n'est absolument certaine que dans ses grandes lignes.

Ainsi la venue de Luther, la dispersion de l'Invincible Armada de Philippe II, la Saint-Barthélemy, la déroute de Moscou, etc., etc., sont incontestables.

Et les conséquences naturelles, inévitables de ces grandes lignes, s'imposent également de façon indiscutable.

C'est pourquoi la justesse de l'esprit, le bon sens, constituent la première qualité de l'historien.

Le bon sens qui le conduit sûrement du fait à la conséquence du fait.

Et qui le conduit également, quand le fait a disparu, de la conséquence qui n'a pu être enlevée, à la reconstitution du fait (voir page 55 et suiv.).

En quatre mots, du connu à l'inconnu.

Une phrase célèbre et authentique de Justin m'a suffi pour reconstituer Téléphore et son œuvre.

Cette phrase de Justin atteste l'alliance de l'Église de Rome avec les Romains contre les Juifs révoltés leurs frères.

Révolte qui eut lieu l'an 132 sous la conduite de leur chef Barcokebas, et dont la répression impitoyable par l'empereur Adrien eut lieu l'an 135.

Voici la phrase de Justin :

« Durant la guerre judaïque qui a eu lieu récemment, Barcokebas, auteur et chef de la révolte,

ordonne de sévir cruellement contre les chrétiens seuls, à moins qu'ils ne consentent à renier le Christ. »

Cette phrase jette une vive lumière sur les questions historiques de cette époque.

Barcokebas et Akiba, ne pouvant supporter que le temple de Jérusalem soit consacré à Jupiter et qu'il renferme désormais la statue de l'empereur Adrien, ont entrepris de délivrer la Palestine du joug des Romains.

Deux siècles de lutte leur ont appris non seulement l'infériorité numérique des Juifs, mais aussi l'infériorité de leur organisation militaire.

Ils savent à n'en pas douter que, s'ils succombent, leur nationalité périra avec eux, et cependant, en essayant cette entreprise désespérée, ils ordonnent de ne sévir cruellement que contre les seuls chrétiens.

Cette importante phrase de Justin nous fournit en même temps le nom de la secte chrétienne dont il s'agit.

« A moins qu'ils ne consentent à renier le Christ, dit Justin. »

Or, le Christ et le Messie étant synonymes, la question de la messinité était la seule qui divisait les Juifs et les judéo-chrétiens pendant le siècle de concorde qui précéda cette époque.

Si donc, c'est à la messinité de Jésus qu'ils doivent renoncer, c'est parce qu'il ne s'agissait ici que de la secte judéo-chrétienne.

Or, le chef de l'Église judéo-chrétienne de Rome, de l'an 129 à 140, d'après Eusèbe, c'est Télesphore.

Et cette même phrase établit suffisamment que si Barcokebas au moment d'engager cette lutte suprême ne commandait de sévir cruellement que contre les seuls chrétiens, c'est parce que ces chrétiens, leurs frères, venaient de les abandonner, de les vendre à leurs ennemis, c'est parce qu'ils en étaient devenus les alliés et les espions.

Il nous reste à fournir les motifs de cette trahison.

L'Église de Rome étant située à Rome, Télesphore, son chef, savait de façon certaine que Jérusalem allait subir le sort de Carthage, que l'extermination des Juifs était résolue, que les forces réunies à cet effet ne permettaient pas de douter de la destruction inévitable de la nationalité juive.

Le paganisme triomphant interdirait sans nul doute toute cérémonie de la religion juive, la proscription de la Bible s'en suivrait, et alors la gnose, c'est-à-dire l'imagination dérégulée de l'homme, se répandrait comme une lave dévorante sur les terrains fertilisés par la loi, et tout serait détruit, et tout serait à recommencer.

Ce souci de la conservation de la vie spirituelle

du judaïsme, survivant à la destruction de sa vie matérielle, était général chez tous les esprits élevés de cette époque.

La réunion des ébionites, à Pella, de l'autre côté du Jourdain (voir Épiphane), la réunion des rédacteurs de la *Mischna*, à Tibériade, et la réunion des rédacteurs du *Talmud*, à Yabhné, l'attestent suffisamment.

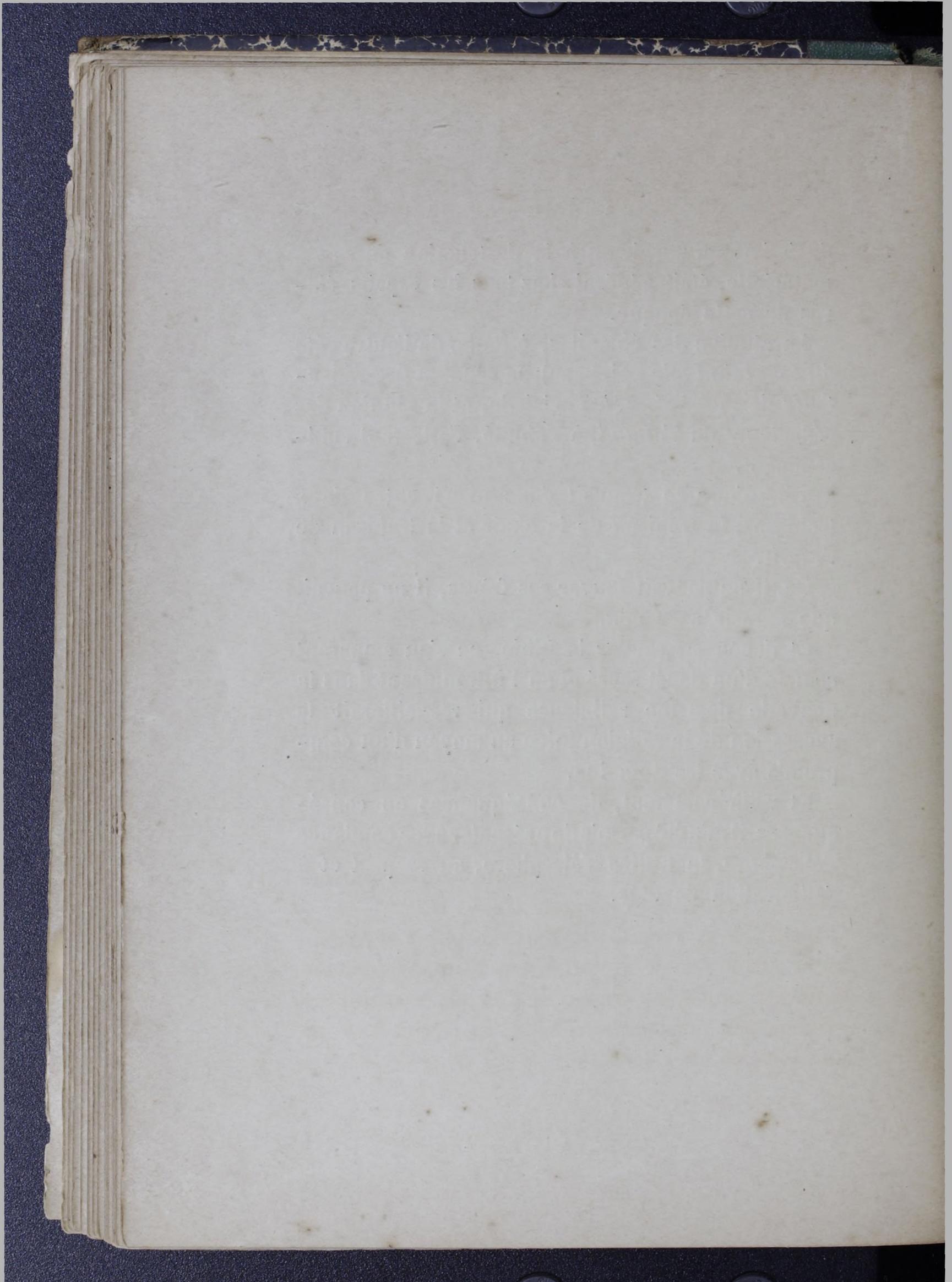
Télesphore se trouvait donc placé entre deux trahisons, la trahison de la chair et la trahison de l'esprit.

Or, il ne pouvait sauver ses frères, il ne pouvait que mourir avec eux.

Et il pouvait sauver la Bible, en s'en emparant comme d'un dépôt sacré et en l'introduisant dans la nouvelle doctrine religieuse qui recueillerait la succession de la religion juive au moyen d'un compromis avec les Romains.

Et voilà comment, de conséquences en conséquences, il m'a été permis de présenter avec confiance Télesphore, le traître Télesphore, au respect et à l'admiration de tous.





QUATRIÈME ÉPOQUE

TÉLESPHORE

135 — 1896

I

LE FLAMINE DE JUPITER

Cette exégèse, qui trouvera d'abord bien des incrédules, et qui ensuite fera son chemin, cette exégèse repose sur l'étude approfondie d'un événement historique considérable, incontestable, et il repose aussi sur la loi des conséquences.

Loi qui doit être appliquée à toute lecture historique, l'histoire ayant été presque toujours dénaturée au profit des vainqueurs.

L'an 135 la révolte de Barcokebas et d'Akiba, après avoir résisté victorieusement, pendant trois années, à toutes les armées de l'empire romain, fut vaincue par l'empereur Adrien, et réprimée avec une férocité sans pareille.

Tous les hommes valides de la Palestine furent égorgés impitoyablement, les femmes réduites en esclavage, les enfants et les vieillards déportés sur la terre étrangère avec défense de reparaître dans l'empire romain.

Adrien ne pardonna jamais aux Juifs d'avoir mis un instant son empire en danger, et il donna leur punition en exemple aux peuples conquis qui tenteraient de s'affranchir de la domination romaine.

Trois jours après cette répression sanglante et cet abominable triomphe, Téléphore, évêque de l'Église judéo-chrétienne de Rome, fut invité par le flamine de Jupiter à se rendre à la *domus flaminia* où il résidait.

Les flamines étaient des prêtres romains d'origine sabine, constitués par Romulus, puis organisés par Numa Pompilius.

On suppose que leur nom provenait des prés Flamiens qui leur avaient été donnés par Numa.

On suppose aussi qu'il provenait d'une espèce de voile couleur de feu (*flammeum*) en fil de laine (*flamen*) dont ils se servaient pour nouer leurs cheveux.

Les flamines principaux majeurs attachés spécialement au culte de Jupiter étaient :

Le flamine de Quirinus.

Le flamine de Mars et le flamine de Romulus.

Il y avait aussi les flamines mineurs.

En recevant l'ordre de se rendre chez le grand prêtre de Jupiter, Téléphore comprit aussitôt que le moment décisif était arrivé, il affermit son cœur, et s'y rendit en toute hâte.

Avant d'arriver aux prés Flaminiens voisins du Capitole, il aperçut le licteur qui précédait le cortège du flamine, et il entendit le crieur public qui avertissait les artisans d'interrompre leurs travaux.

Les regards du flamine ne devant s'arrêter sur aucun travail manuel, pas même rencontrer une arme ni une souillure quelconque.

Puis apparut le flamine vêtu de pourpre et d'or.

Sa laine, vêtement pontifical, attachée par une broche au-dessus de la gorge (il lui était interdit de porter un nœud quelconque sur lui).

Il tenait à la main un bâton d'olivier, et portait sur la tête un apex (haut bonnet surmonté d'une touffe de laine).

Le flamine paraissait âgé d'une soixantaine d'années. Sa physionomie, quoique froide, était douée d'une grande intelligence et d'une finesse incomparable.

On le disait très savant, très sévère dans l'exercice de son pontificat, et très sceptique au fond.

Téléphore le regarda attentivement, puis se plaça respectueusement à sa suite, et il arriva de

cette façon à la *domus flaminia*, située dans les prés Flamiens, voisins des champs sacrés de Mars et du Capitole.

Télesphore montra sa lettre de convocation et peu de temps après il fut introduit près du flamine, qui l'accueillit très affablement, et qui lui dit :

« Nous sommes seuls, mon cher confrère, nous allons donc, si vous y consentez, parler à cœur ouvert.

(Sans pouvoir affirmer que la forme de la conversation qui suit soit authentique puisque mon assertion ne repose sur aucun document écrit, notre conviction est complète quant au fond; la situation est tellement claire, les événements accomplis tellement formidables et la loi des conséquences historiques tellement démonstrative que les termes nous en arrivent comme s'ils nous étaient dictés.)

— Je suis à vos ordres, répondit modestement Télesphore.

— Je dois d'abord vous notifier sévèrement que le culte israélite et tout ce qui s'y rattache est interdit à tout jamais dans l'Empire romain.

— Je m'y attendais et j'ai pris mes mesures en conséquence; à dater d'aujourd'hui, l'Église judéo-chrétienne est devenue l'Église chrétienne. J'ai eu soin de faire traduire en langue latine les maximes que notre messie Jésus, envoyé de Dieu, a recom-

mandé comme favorables à la moralisation des masses populaires, de la foule.

— La foule ne se moralise pas, elle se contient, interrompt le flamme; la moralisation n'est que le prétexte de la religion. Son but véritable est la domination des masses par la terreur— la domination par la force.

Les élites, les exceptions, n'ont nul besoin de nous pour se moraliser, elles se moralisent par elles-mêmes.

L'homme est un animal méchant. — Observez-le dans son enfance, — il est menteur, il est gourmand, il est ingrat, il est paresseux, il dérobe tout ce qu'il peut, il se plaît à faire souffrir tout être vivant qui tombe sous sa main, il éventre jusqu'à ses poupées.

En grandissant, ces instincts deviennent des vices; — ces vices ne se corrigent jamais, — ils se contiennent par la force, ils se substituent les uns aux autres; — mais ces vices ne deviendront jamais des vertus. Vous ferez tout au plus des hypocrites. Quant aux masses, dès qu'elles sont déchaînées, il n'est pas de barbaries qu'elles ne commettent.

— En ce qui concerne la majorité, sans doute, répondit Téléphore; mais il est cependant un certain nombre de natures malléables, accessibles à la moralisation. — C'est à elles principalement que

nous nous adressons, on peut toujours essayer pour les autres; si cela ne leur fait pas de bien, du moins cela ne leur fera pas de mal.

— Soit, nous y consentons; — en récompense de votre fidélité, nous accordons que votre messie fait partie des dieux inconnus, auxquels nous avons élevé une statue dans Rome; mais puisque Jéhovah ne sera plus votre Dieu, — quel est celui que vous avez choisi?

— Nous retournons jusqu'au péché originel, conséquemment jusqu'à Élohim.

Et notre messie Jésus, nous rachète de notre crime par ses vertus.

« Et tous étant morts par Adam — tous seront vivifiés par Jésus. »

— C'est fort ingénieux, et comme cela n'a pas le sens commun, cela peut réussir.

— Nous avons aussi la peur de l'autre monde — la confession publique (voir Basile, épître 63, d'après Bersier) — l'absolution des péchés.

— Tout cela constitue une religion triste. — N'oubliez jamais que c'est par les femmes que l'on mène les hommes. Personnellement, je suis obligé de garder les apparences. — Je suis le seul de l'empire qui n'ait pas la faculté de divorcer. Et si j'ai le malheur de perdre ma femme, je dois donner ma démission, mais mes prêtres ont

les mains libres et ils en usent; donc, à votre place, j'aurais préféré les mystères d'Isis, mais nous n'y aurions pas consenti. Cela nous ferait trop de tort.

— Donc, vous y consentez.

— Au nom de l'empereur, j'y consens; mais j'aurai toujours la haute main sur vous.

— Cela ne peut pas être autrement et vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre les motifs qui nous font agir.

— Et vous, mon cher évêque, trop de science et trop de sens pour nous mettre dans la nécessité de sévir contre vous. Allez et n'oubliez pas, puisque vous êtes comme moi un grand manieur d'hommes, n'oubliez pas que c'est par les femmes que l'on mène les hommes.

— Et je n'oublierai pas non plus la reconnaissance que je vous dois, grand pontife, pour vos excellents conseils et pour votre touchante affabilité.

— Encore un mot, je ne vous demande pas de vous décirconcire, vous voyez que je ne suis pas exigeant, mais préparez-vous un successeur incirconcis.

— J'y ai songé, grand pontife, mais il ne peut être prêt avant quelques années. Il est très intelligent, il s'appelle Marc.

— Nous ne sommes pas pressés tant que vous serez là. »

Et le flamine salua Téléphore, qui s'éloigna de la *domus flaminia*, sévère en apparence et joyeux au fond du cœur, entendant son âme qui disait :

— Je tiens enfin le premier anneau de la chaîne que j'ai forgée depuis trois années; et Rome, la formidable Rome, a maintenant un ver dans son bois.

O mes chers frères!! si vous me voyez de là-haut, vous devez comprendre maintenant que si je ne suis pas mort en combattant à vos côtés c'était afin de conserver à l'humanité le spiritualisme incomparable de la Bible..., et peut-être aussi, frères infortunés, peut-être aussi... afin de vous venger... Oui... mes deux aspirations..., mes deux rêves.



II

TÉLESPHORE ET SES DISCIPLES

Arrivé à mi-chemin de son église, Télésphore aperçut ses élèves préférés, Hygin, Pic, Anicet, Celadion, Marc, qui étaient venus à sa rencontre.

« Nous sommes autorisés, leur dit froidement en apparence Télésphore. Je vous en dirai davantage tout à l'heure », et ils arrivèrent ainsi jusqu'à l'église.

Puis quand ils furent réunis dans le cabinet de travail de Télésphore, et que la porte en fut fermée, Télésphore leur dit en s'abandonnant à sa joie :

« Le spiritualisme de la Bible est sauvé, chers enfants, et c'est notre chef spirituel, notre admirable Jésus qui l'aura conservé à l'humanité. Nous sommes autorisés.

Vous le voyez, mes enfants, nous n'aurions jamais été autorisés et nous aurions été chassés et dispersés comme nos frères, si je n'avais eu soin il y a trois ans de faire disparaître l'évangile selon les Hébreux, trop explicite pour être interpolé, et

si je n'avais remanié l'évangile de Matthieu, en faisant brouiller les dates des événements racontés, passer sous silence l'entrée à Jérusalem aux cris de vive le roi des Juifs, lequel cri attestait incontestablement la révolte de Jésus, puisque les révoltes nombreuses qui s'étaient manifestées pendant la domination romaine avaient toutes été signalées par ce cri.

En interpolant la déclaration de Pilate se lavant les mains du meurtre de Jésus, alors que son devoir impérial avait été de le saisir et de le faire exécuter (Matthieu, chap. XXVII), alors, aussi, qu'il avait fait dire par Caïphe au Conseil des anciens que s'il n'abandonnait pas Jésus, que s'il voulait prendre sa défense, leur nation entière périrait, et qu'il valait mieux « qu'un homme mourût plutôt que toute une nation. » (Jean, XVIII-14.)

Car si aujourd'hui le flamme s'était aperçu que notre Jésus, notre fils de Dieu, notre Messie était signalé dans nos évangiles comme ayant été mis à mort sur l'ordre de Pilate, il ne nous aurait jamais permis de célébrer le culte d'un roi des Juifs, c'est-à-dire d'un chef de révolte mis en croix par eux.

Et Jésus étant la personnification la plus éclatante de la Bible, et le Sermon de la montagne, en constituant un résumé des plus succincts et des

plus substantiels, Jésus ayant disparu, le spiritualisme de la Bible aurait disparu avec lui.

Ce premier succès nous impose de nouveaux devoirs que je vais vous signaler.

Le paganisme ne se soutient plus que par la prépondérance de l'empire romain, il faut dès aujourd'hui nous préparer à hériter de sa succession.

Mais les sectes gnostiques sont depuis longtemps nos antagonistes.

Seulement elles sont divisées entre elles.

Notre premier souci doit donc être de nous unifier.

J'entends donc qu'un compromis soit passé entre les partisans de Pierre et les partisans de Paul qui divisent notre Église.

Les deux doctrines sont opposées, d'accord; mais qu'importe, en présence du but que nous poursuivons, il faut que chacun y mette du sien, de la souplesse d'abord et de l'audace ensuite, ce n'est qu'à ce prix que nous pourrions triompher. Le but que nous poursuivons est tellement élevé qu'il justifie tous les moyens employés pour l'obtenir.

Le flamme me l'a très bien fait observer, c'est par les femmes que l'on s'empare des hommes; il faut donc s'assurer l'alliance, la conquête des femmes par tous les moyens.

La confession, de publique qu'elle est aujourd'hui

deviendra particulière et vous donnera tous les secrets de la maison, et quand vous les posséderez vous posséderez la femme, et quand vous posséderez la femme vous posséderez la maison.

La rémission des péchés, le célibat des prêtres, et d'autres moyens encore seront mis à votre disposition dans ce but.

Donc que le but justifie les moyens soit un principe convenu entre nous.

Je vous le répète, ayez toujours les yeux tournés vers le but que vous poursuivez; — il est tellement noble et il importe tellement à l'avenir du genre humain qu'il vous impose jusqu'au sacrifice de vous-même.

Allez, et que les chefs commandent et que les disciples obéissent comme dans un régiment, afin que vos destinées s'accomplissent.

Allez, et que chacun fasse son devoir.

Allez, et dès que vous serez puissants, alliez-vous avec les puissants.

Et vendez-leur votre concours au prix d'une partie de leur autorité.

Et lorsque vous serez devenus les alliés du trône — faites que le trône soit soumis à l'autel. »

Et il en fut ainsi que l'avait intérieurement préparé et que l'avait ordonné l'homme de génie qui commandait alors l'Église de Rome.

Et le troisième siècle de l'ère n'était pas terminé que l'Église était devenue assez puissante pour que Jean pût insérer sans danger, dans son Évangile, l'entrée à Jérusalem aux cris de : Vive le roi des Juifs (1).

L'importante signification de ce cri de révolte étant constatée par l'historien Flavius Josèphe et par l'affirmation de Celse, laquelle se trouve dans la dénégation d'Origène contre Celse.

Et on peut juger, par la disparition du livre de Celse, de la valeur des critiques qu'il contenait et de la solidité de son argumentation.

(Voir aux Sources.)

(1) Voir le *Roi des Juifs*, chapitre III (1870. 1 volume in-8°).

Voir aussi Celse, dans *Origène contre Celse*, livre III, ch. VII.

Voir Josèphe, XVII — 12.

Voir Jean, XIX — 12.

BIBLIOTECA MUNICIPAL
"ORIGENES LESSA"
Tombo Nº 66.148
MUSEU LIT. RARIO

III

LA CONQUÊTE DE ROME

Dès les premières années du iv^e siècle, la puissance de l'Église était solidement établie — le spiritualisme de la Bible et de Jésus était conservé à l'humanité et le premier rêve de Téléphore était réalisé.

Dès lors l'Église se consacra entièrement à la conquête de Rome dont la première étape devait être la fondation des États de l'Église — et du pouvoir temporel — et la politique devint son seul souci.

Sans doute ce n'était que de la politique — mais quelle admirable politique? Quelle souplesse, quel ensemble, quelle suite, quelle audace, quel mépris de l'homme, quel génie de la domination et comment ne pas s'enthousiasmer pour le grand homme qui sut entreprendre une telle œuvre, et enflammer l'esprit des successeurs qui exécutaient de point en point ses instructions et qui les firent triompher.

L'Église fit alors tous les sacrifices de spiritualisme qu'elle crut devoir faire aux compromis, avec

les gnostiques et avec les païens — pour conclure son alliance avec Constantin, alliance qui inaugura l'alliance du trône et de l'autel.

Elle inspira certainement à Constantin la faute de porter le siège de sa capitale à Constantinople — ce qui détruisit l'unité de son empire, mais ce qui rendit Rome plus facile à acquérir.

Puis elle fonda les États de l'Église — première étape de la conquête de Rome, avec les donations de Pépin le Bref au pape Étienne II de Ravenne et de la Pentapole en 755.

Charlemagne y ajouta le Perrugin et le duché de Spolète en 774.

L'empereur Henri III céda au pape, en 1053, le duché de Bénévent.

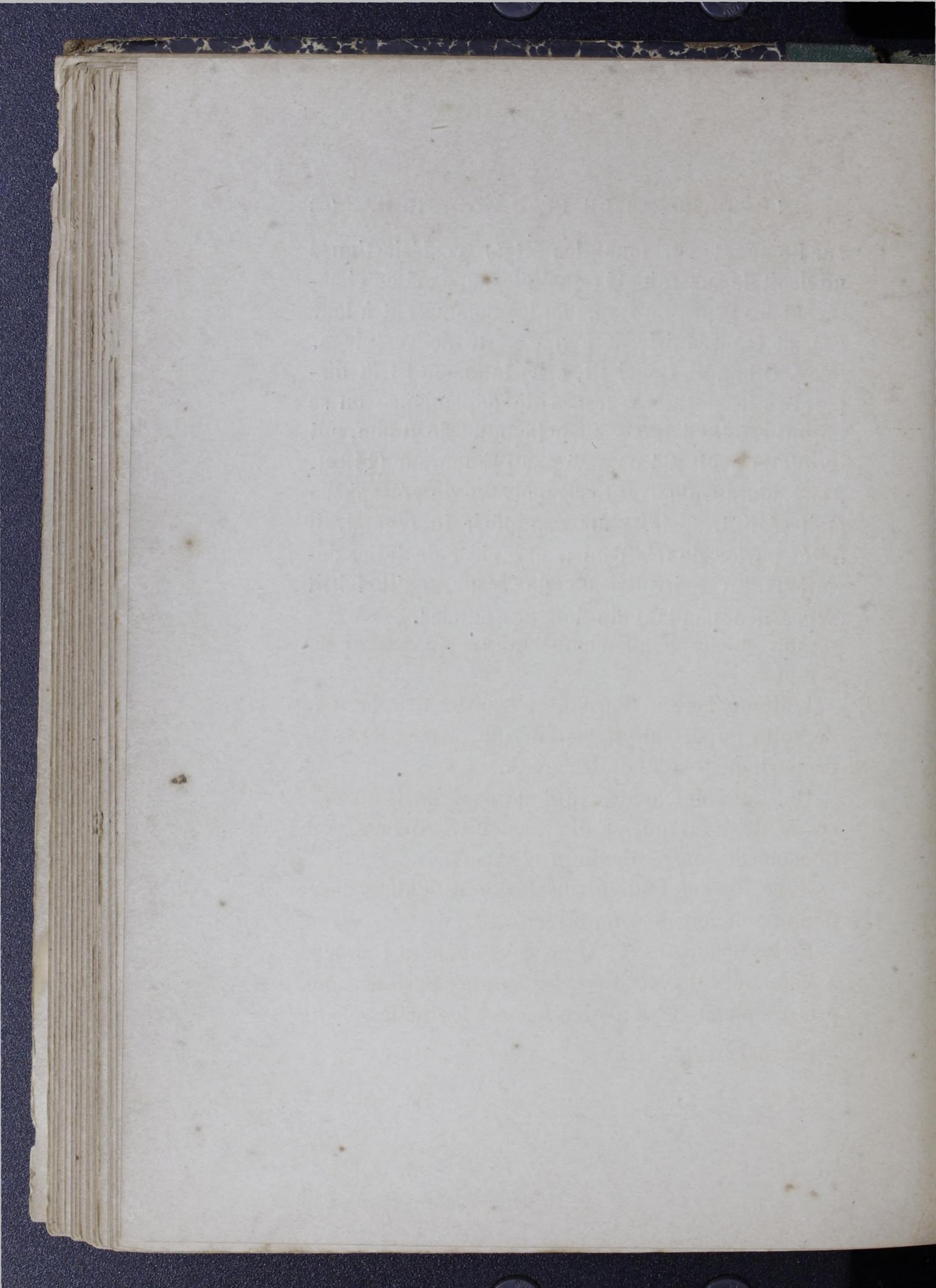
La comtesse Mathilde, souveraine de la Toscane, par une donation célèbre, ajouta, en 1077, les villes de Bolsena, Bagnara, Montefiascone, Viterbe, Civita-Castellane, Civita-Vecchia, Cornetto, Bracciano, etc., qui formèrent le patrimoine dit de saint Pierre.

La longueur, du nord au sud, fut alors de 180 kilomètres, la largeur de 188; ensemble, une superficie de 4,148,895 hectares, contenant 3,124,700 habitants.

Toutefois, les papes ne jouirent pas sans contestation de ces possessions. A différentes époques, les empereurs d'Allemagne prétendirent exercer

sur Rome et sur tous les États ecclésiastiques un droit de suzeraineté ; quelques-uns même chassèrent les papes de Rome ou les nommèrent à leur gré, et les réduisirent à une sorte de vasselage. (Voy. Othon I^{er}, Henri III, etc.) Innocent III fit disparaître les dernières traces de dépendance en se faisant rendre hommage par le préfet de Rome, qui jusque-là avait été nommé par l'Empereur (1198). Alors, alors seulement le second rêve de Téléphore était réalisé. Mais, pour conquérir le second, il fallut porter de tels coups, organiser de telles déviations au spiritualisme de Jésus, qu'il faillit disparaître pendant de longues années.





IV

LA DÉVIATION

La déviation spiritualiste s'étant accomplie conjointement avec la conquête de Rome par les successeurs médiats de Téléphore, il paraît indispensable à la clarté de ces deux récits de les présenter séparément.

Afin que les arbres n'empêchent pas de voir la forêt.

Afin que le détail n'empêche pas de saisir l'ensemble.

L'alliance avec Constantin en 312 fixe la date de cette importante déviation, qui prit en 313 des proportions tout à fait décisives.

Or, saint Melchiade ayant été pape de 311 à 314, ce fut donc lui qui, en 312, conclut l'alliance avec Constantin contre Maximin et Arius.

Et ce fut aussi lui qui fit déclarer l'Église chrétienne religion de l'empire en 313.

Et les donatistes (1) ayant constamment reproché à Melchiade d'avoir livré les saintes Écritures aux prêtres païens et d'avoir encensé les idoles, cette

(1) Voir les *Donatistes*, page 133.

seule accusation, continuée avec cette persistance pendant plus d'un siècle contre un pape, atteste suffisamment à quel point cette époque était troublée.

Il est évident, du reste, que l'Église n'a pu devenir religion de l'empire sans faire d'importantes concessions aux prêtres païens et aux habitudes païennes, et sans même leur accorder plus tard un minimum de paganisme.

C'est ainsi seulement qu'on justifie, ou tout au moins qu'on explique, la concordance du culte rendu à Jésus à partir de cette époque avec le culte rendu à Adonis à Byblos (Phénicie) et rapporté par Strabon (XVI-755) : Adonis pleuré pendant trois jours — pour sa mort — était ensuite fêté pendant trois jours pour sa résurrection.

Adonis était le Baal de la Bible.

A l'heure qu'il est, et vu la disparition des documents (disparition évidemment calculée), on ne peut juger, on ne peut que constater les faits accomplis.

Or, il est incontestable qu'à partir de 313 surtout, la recherche de la moralisation de l'homme fut sacrifiée à la recherche de la domination de l'homme.

Les deux lettres suivantes du pape Innocent III vont établir, de façon indiscutable, le degré de fureur, le degré de démence dans lequel la dévia-

tion spiritualiste était arrivée, l'an 1199, lorsqu'elle décréta la proscription de la Bible.

« Notre vénérable frère l'évêque de Metz nous a fait savoir par sa lettre que dans la ville et dans le diocèse de Metz une multitude de laïques et de femmes, entraînés par un désir immodéré de connaître les écritures, ont fait traduire en langage français les évangiles, les épîtres de saint Paul, les psaumes, les moralités sur Job et plusieurs autres livres, dans le but coupable et insensé de se réunir en discrets conciliabules dans lesquels ils ne craignent pas de se prêcher les uns les autres, ils vont même jusqu'à mépriser ceux qui refusent de se joindre à eux, et les regardent comme des étrangers.

« Réprimandés à ce sujet par les prêtres de leur paroisse, ils leur ont résisté en face, cherchant à prouver par des raisons tirées de l'Écriture qu'on ne devait pas défendre cet exercice ; quelques-uns, même, surprirent la simplicité de leurs pasteurs, et quand ceux-ci leur proposent une voie de salut, ils disent tout bas qu'ils ont mieux dans leurs livres et qu'ils sont en état de parler avec plus de savoir. »

— Puis, dans sa lettre particulière au chapitre métropolitain du diocèse, Innocent III lui confie le soin de rechercher quel est le véritable auteur de cette traduction, et de rappeler par les exhor-

tations et les châtiments ceux qui s'éloignent de la bonne voie.

— Il paraît que l'envoi de ces deux lettres ne suffit pas pour tranquilliser le pape.

Les Messins ne tardèrent pas à recevoir la visite d'abbés missionnaires, qui ne trouvèrent rien de mieux à faire que de brûler les bibles françaises.

Ce qui avait lieu à Metz n'était pas un fait isolé, et tout porte à croire qu'il se rattachait à une tendance générale.

En effet à partir de ce moment les traductions se multiplièrent.

Trente ans après, le Concile de Toulouse publiait le canon suivant :

« Nous prohibons aussi qu'on permette aux laïques d'avoir des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, à moins que quelqu'un désire par dévotion posséder un psautier ou un bréviaire pour les services divins ou les heures de la bienheureuse Vierge, mais nous leur défendons très expressément d'avoir en langue vulgaire, même les livres ci-dessus. »

« Et les décrets de ce Concile qui établissait le tribunal de l'Inquisition se sont renouvelés dès lors de siècle en siècle.

« Décrets de feu, de sang et de dévastation.

« Dans les chapitres III, IV, V, VI, ils ordonnaient

qu'on détruisît entièrement jusqu'aux maisons, aux plus humbles abris et même aux retraites souterraines des hommes convaincus de posséder les Écritures, qu'on les poursuivît jusque dans les forêts et dans les antres de la terre; qu'on punît même sévèrement quiconque leur donnerait asile.

« Avant et après ce Concile, les bulles des papes menacèrent, à fréquentes reprises, d'excommunication et de mort tous les lecteurs laïques du saint livre.

« Ces décrets et ces bulles furent accompagnés, durant cinq cents années, — d'innombrables supplices, où le sang des innocents coula comme de l'eau. — Les Vaudois découvrent dans leurs livres des motifs toujours plus nombreux et s'éloignent de Rome, — et cette tendre mère les poursuit avec le fer et avec le feu. » (*Voir Bible en France*, R. Pétavel, — pages 23 à 27.)

Voici maintenant, sans phrases, la date de quelques-unes des déviations qui précédèrent et qui suivirent le Concile de Toulouse.

Et voici comment l'Église, instituée dans le but de conserver à l'humanité le spiritualisme de la Bible, en la plaçant sous la sauvegarde de la parole de Jésus, voici comment elle arriva à le proscrire et à le traquer ainsi que l'on fait d'une bête fauve.

Ajoutons ici que cette immense conquête, qui fut payée d'un tel prix, ne se compose plus aujourd'hui que du Vatican

Date des déviations dans l'ordre chronologique

245. — Concile d'Éphèse, contre ceux qui niaient la distinction des personnes dans la Trinité.
325. — Concile de Nicée. — Réuni par Constantin, avec ordre de proclamer la consubstantialité du père et du fils et la condamnation d'Arius. — Ne fut formé que par 318 évêques, choisis par Constantin, sur 2,048 qui s'étaient présentés; 1,030 se désistèrent, ayant refusé de s'occuper de la divinité de Jésus. (De Potter, *Hist. des Conciles*, t. I^{er}, p. 243.)
340. — Les moines.
381. — Doctrine de la divinité du Saint-Esprit. Concile de Constantinople.
391. — La messe latine.
- 412 et 431. — Doctrine du péché originel. — Concile d'Éphèse.
550. — L'extrême-onction.

593. — Le purgatoire.
 715. — De la virginité et de la divinité de la mère du Christ.
 715. — Invocation des saints. — Leur présence universelle.
 809. — Baise-pied du pape.
 993. — Doctrine des saints.
 1000. — Les cloches.
 1015. — Célibat des prêtres.
 1119. — Les indulgences.
 1200. — Les dispenses.
 1204. — L'inquisition.
 1215. — Confession orale.
 1229. — Concile de Toulouse. — La proscription de la Bible.
 1860. — L'immaculée conception.
 1870. — Infaillibilité du pape.

Revenons maintenant jusqu'en l'an 325.

La parole incisive, imagée et originale, dont Jésus posséda seul le secret, atteste (Matthieu, V, 18) la concordance de son spiritualisme avec le spiritualisme de la Bible.

18. « Car je vous dis en vérité que jusqu'à ce que le ciel et la terre soient passés un seul *iota* ou

un seul trait de lettre de la loi ne passera point que toutes ces choses ne soient faites. » (Voir aux Sources.)

Ce verset 18 l'affirme, le *Sermon de la montagne* le prouve.

Il établit de façon indiscutable que chacun des versets du *Sermon de la montagne* a pris son origine dans la Bible et qu'il n'en était que la reproduction. (Voir *Origines du « Sermon de la montagne »*. 4 vol. in-8°, 1868.)

Donc, les successeurs médiats de Téléphore, en réunissant le concile de Toulouse en 1229 et en parvenant à lui faire décréter la proscription de la Bible et des évangiles, proscrivit le spiritualisme de la Bible, et par conséquent proscrivit le spiritualisme de Jésus lui-même.

Avec le v^e siècle et avec le grand hérésiarque Pélage, les discussions sur le péché originel recommencèrent.

V

PÉLAGE

Pélagé était un des hommes les plus instruits et les mieux animés de son temps. — Lié avec toutes les supériorités, notamment avec saint Augustin, qui devint cependant son principal adversaire, il représentait le rationalisme le plus élevé du v^e siècle.

Il enseignait que si le péché originel doit retomber sur ceux qui ne pèchent point, la justice de Jésus-Christ doit suffire également à ceux qui ne croient point.

C'est-à-dire : si nous participons au mal, sans notre faute, nous devons aussi participer au bien sans notre mérite.

Il réclamait le libre arbitre, et niait la grâce fataliste chrétienne.

Il fut condamné au Concile de Carthage, l'an 416, au Concile d'Antioche en 424, et au Concile œcuménique d'Éphèse en 431, comme hérésiarque.

Il semble aujourd'hui que le véritable orthodoxe

fut Pélagé, et que les hérétiques étaient ceux qui l'ont condamné.

Et comme Pélagé continuait à tourmenter les consciences par sa doctrine audacieuse sur le péché originel, sur le libre arbitre et sur la grâce de Dieu, le pape Innocent II le frappa également.

De Potter, dans son *Histoire des Conciles*, tome II, page 184, dit à propos du Concile de Carthage :

« Théodore, un des hommes les plus instruits et les plus fermes dans ses principes, que le christianisme nourrissait dans son sein à cette époque, s'éleva avec force contre le prêtre Jérôme et ses dangereuses innovations, il l'appela l'inventeur de l'hérésie du péché originel. »

En dépit de ces condamnations et de ces anathèmes, les doctrines de Pélagé se continuèrent jusqu'au VI^e siècle.

Ce travail ne s'adressant qu'aux élites, aux gens instruits, nous ne donnerons pas, après l'admirable Michelet, l'histoire du moyen âge auquel cette déviation conduisit l'humanité, à la venue de Luther qui en fut la réaction, la conséquence.

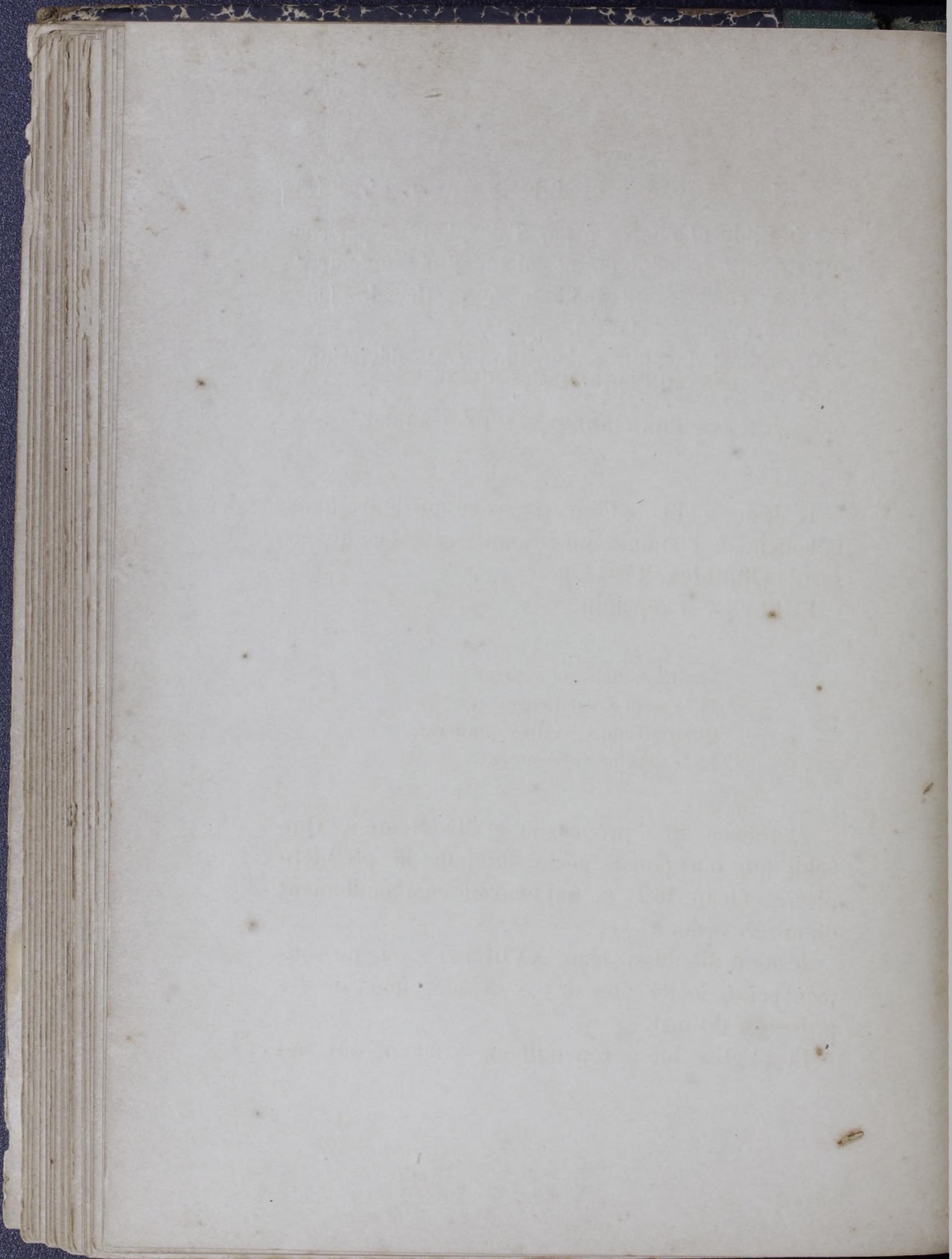
A l'Inquisition et à la Saint-Barthélemy qui en formèrent le retour.

Et à la Révolution française, qui remit en honneur l'esprit de justice, de liberté et de solidarité inspiré

par la Bible et conservé par Téléphore et par ses successeurs immédiats, et abandonné seulement par ses successeurs médiats à partir de leur alliance avec Constantin.

Or, qu'est devenue aujourd'hui cette déviation? Nous allons essayer de le dire.





VI

DES COMMANDEMENTS DE JÉSUS ET DES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE

1. Jésus a dit : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme qui le souille, c'est ce qui en sort. » (Matthieu, XV-11.)

Et l'Église a répondu :

Vendredi chair ne mangeras,
Et le samedi mêmement.
Quatre-Temps, vigiles, jeûneras,
Et le Carême entièrement.

2. Jésus a dit à propos de la Madeleine : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre » (Jean, II-7), ce qui était un commandement de miséricorde.

Jésus a dit aussi (Jean, XVIII-15) : « Je ne vous prie point de les ôter de ce monde, mais de les préserver du mal. »

Et l'Église lui a répondu en exigeant des mo-

narques le jour de leur sacre le serment qu'ils extermineraient les hérétiques.

Et l'Église lui a répondu en instituant les peines éternelles et en instituant l'Inquisition, la Saint-Barthélemy, le massacre des Vaudois, les dragonnades, etc., etc., etc.

3. Jésus a dit que pas un *iota* de la loi ne devait disparaître, et l'Église a répondu par la proscription de la Bible et par l'ordre de raser toute maison, à Metz, dans laquelle se trouvait une Bible. (Voir la *Bible en France*, de Petavel — 1864.)

5. Jésus a dit : « Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. » (Marc, II-27.)

L'Église a répondu en consacrant chacun des jours de l'année au culte d'un saint auquel elle a accordé la présence universelle, attribut de la divinité.

6. Jésus a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

L'Église a répondu en instituant le pouvoir temporel.

7. Jésus a dit (Matthieu, XXI-12, Marc, XI-15, Luc, XXXI-15) : « Chassons les vendeurs du temple. »

L'Église a répondu par la vente des indulgences.

8. Jésus a dit (Jean, IV-42) : « Si vous ne voyez vous autres des merveilles et des choses extraordi-

naires, vous ne croyez point (sous-entendu à Dieu). »
Ce qui était la recommandation de chercher le créateur dans l'ordre de la création et non dans son dérangement.

Et l'Église a répondu en instituant chaque jour des miracles que rien ne justifie et qui ne justifient rien.

9. Jésus a dit (Marc, XII-23-33) : « Écoute, Israël, notre Dieu est un, tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Et l'Église a répondu en instituant la trinité, la divinité de Jésus, la virginité et la divinité de Marie et tous les saints du calendrier.

10. Le Décalogue et Jésus ont dit : « Ne fais pas d'image sculptée de moi. »

Et l'Église a commandé le culte des images.

Nous pourrions en dire long sur ce sujet, mais à quoi bon ; ceux qui cherchent la lumière doivent être éclairés.

Et quant aux aveugles par vocation, les pires aveugles, ils ne regardent même pas ce qu'ils voyent.



Cette curieuse histoire, absolument authentique dans ses grandes lignes, tient aussi du roman.

Elle en offre le caractère et elle en possède tous les personnages habituels.

Almaviva, c'est Téléphore.

La bien-aimée, c'est la Bible.

Bartholo, c'est le flamme.

La rivale, c'est Rome.

Le traître, c'est Melchiade, qui livre la bien-aimée pour s'emparer de Rome.

La bien-aimée est enfermée dans une tour obscure.

Luther la délivre et la Révolution française la personnifie.

Puis, les hommes continuent leurs gredineries comme par le passé.



CONCLUSION

Et c'est ainsi que le péché originel, toujours vaincu par le raisonnement, redevenait toujours victorieux par le fait.

Mais les critiques toujours renaissantes et toujours plus vives remettaient incessamment en question la base de la religion; il fallait en finir.

Et c'est alors que, par un trait de génie, l'Église décréta la foi chrétienne, bien différente de la foi de Jésus.

Lorsque Jésus dit (d'après Jean, IV-42) : « Si vous ne voyez vous autres des merveilles et des choses extraordinaires, vous ne croyez point. »

Ce ne pouvait être de la foi chrétienne qu'il s'agissait, puisque les dogmes qui la composent n'existaient pas encore.

La foi dont parle Jésus, c'était la fiance, la confiance en Dieu.

L'Église, en décrétant la foi nouvelle, affirmait

que la raison avait été donnée à l'homme pour qu'il ne s'en servit point.

Que c'était elle qui était chargée de penser pour le genre humain.

Et que quiconque n'admettrait pas sans réflexion les conclusions de l'Église serait déclaré hérétique — et puni dans ce monde d'abord, puis éternellement dans l'autre.

Et une fois dans cette citadelle les choses se continueront ainsi jusqu'à nos jours.

Seulement, les progrès considérables de l'instruction gratuite et obligatoire ayant inquiété sur l'avenir religieux des masses et inspiré la nécessité de se mettre à la tête du mouvement qui se prépare.

Si bien, qu'on dit depuis déjà quelque temps, on dit, et sans émoi, je ne puis le redire, on dit qu'un grand parti libéral est en train de se former au Vatican.

Pour asseoir sur les bases de la science, sans toucher en quoi que ce soit aux dogmes acquis, une réforme religieuse, une révélation nouvelle.

Laquelle rechercherait d'abord un déisme scientifique — les découvertes de Lavoisier — qui ont établi que la création du monde était une œuvre purement chimique, constitueraient d'abord la preuve certaine de l'existence de Dieu.

En effet, puisqu'il combine, il existe — laquelle

réforme rechercherait aussi au moyen de nouveaux instruments de précision, sur les planètes qui nous entourent et au milieu desquelles nous gravitons, des découvertes nouvelles sur les lois de la création — et par conséquent sur les volontés du Créateur.

Laquelle réforme enfin mettant en application les paroles des prophètes qui ont dit unanimement que ce n'était pas la prière, que c'était l'œuvre qu'il fallait obtenir des hommes.

Écoutez Isaïe :

« Qui vous demande de venir dans mes parvis ? Vos noménies, vos sabbats, vos jours de fêtes me sont indifférents, et vous avez beau multiplier vos prières, je ne veux point les écouter... Ce n'est pas cela que je désire.

« Ce que je demande, c'est que vous soyez purs et vertueux, que vous vous éloigniez du mal, que vous vous attachiez au bien, que vous pratiquiez la justice, que vous secouriez l'opprimé, que vous preniez la défense de la veuve et de l'orphelin. »
(*Isaïe*, chapitre I, verset 12.)

« Ils viennent à toi, dit encore le Seigneur au prophète Ézéchiël; l'affluence est grande, il s'assied devant toi, mon peuple; ils écoutent tes paroles, mais ne les mettent pas en pratique. C'est délice que ce qu'ils exécutent de leur bouche, mais leur

cœur est après le gain. Et voilà, tu es pour eux une chanson charmante, belle voix, savante musique, ils écoutent tes paroles; mais eux les pratiquer, ils n'y songent pas. » (XXXIII, 31 et suiv.)

Écoutez aussi Matthieu :

« Est-ce là ce que vous appelez un jeûne et un jour agréable au Seigneur? Non. — Le jeûne que je demande, le voici :

« Délivrer les liens du vice, s'affranchir des nœuds de la méchanceté, délivrer les opprimés, partager son pain avec ceux qui ont faim, donner asile aux indigents et vêtir ceux qui sont nus, rassasier les âmes affligées et briser le joug de l'esprit du mal. » (Matthieu, VI, 16.)

Ce principe fécond bien appliqué renouvellerait entièrement les formes des cultes rendus jusqu'ici à son créateur par l'homme.

Formes des cultes que les barbares rendent à leur chef, à leurs pachas, formes de culte indignes de la puissance qui a organisé les millions de planètes à travers les milliards de lieues que nous entrevoyons autour de nous, formes de culte qui, aux yeux des fidèles, remplacent les bonnes œuvres et annulent les mauvaises. En Espagne, en Italie et même encore quelquefois en France, la femme qui vient de commettre un adultère s'empresse d'entrer dans une église, de prononcer

quelques litanies, puis elle se frotte les mains, convaincue que tout est effacé.

Louis XI se contentait de tourner son bonnet devant lui, ce qui était plus vite fait et ce qui était certainement aussi efficace.

Et la science et le sentiment religieux marchant d'accord dans cette voie nouvelle, il en résulterait que les actions morales remplaceraient désormais les pratiques religieuses.

Que les amulettes, les chapelets, les génuflexions, les encens, etc., etc., devraient être considérés comme indignes de la grandeur du Créateur.

— Des œuvres, des œuvres, toujours des œuvres, et rien que des œuvres. — L'avancement religieux ne demande pas autre chose.

Certes, la religion a toujours recommandé les bonnes œuvres; et quand elle voulait remplir la vie humaine de pratiques pieuses, elle cherchait à empêcher l'homme de se livrer à ses mauvaises passions, les masses ignorantes n'y ont trouvé que le moyen de s'y abandonner sans en être jamais puni.

Le chef religieux qui acceptera la mission de formuler cette révolution devra d'abord dégager son esprit de toute idée préconçue, peser le pour et le contre de chacune des questions qu'il aura à résoudre, et ne se laissera ensuite guider que par le seul amour de l'humanité.

Je n'ai aucune prétention de m'immiscer ici dans son œuvre ; je reste dans les hauteurs, dans les nuages de la question. Je ne veux être, je ne suis que le petit oiseau qui appelle.

Et tout au plus l'étoile du matin d'un grand jour qui se lève.



SOURCES I

Eusèbe, Livre IV, Chap. vi. — *Dernière prise de la ville de Jérusalem sous le règne d'Adrien.*

Le soulèvement des Juifs contre les Romains croissant de jour en jour, Rufus, gouverneur de Judée, reçut des troupes de l'Empereur pour réprimer leur insolence, et usa si cruellement de sa victoire qu'il fit mourir un nombre innombrable d'hommes, de femmes et d'enfants, et qu'il réduisit leur pays sous l'obéissance des Romains, Les Juifs étaient alors commandés par un chef nommé Archochebas, c'est-à-dire astre. C'était un homme adonné au brigandage et au meurtre, qui imposait par la rencontre de son nom aux misérables qui le suivaient, leur faisant accroire qu'il était un astre qui devait dissiper les ténèbres de leur mauvaise fortune. La guerre s'étant fort échauffée en la dix-huitième année du règne d'Adrien, et les Romains s'étant tellement opiniâtrés au siège de Bethara, ville extrêmement forte dans le voisinage de Jérusalem la plus grande partie des séditieux périrent par la faim et par la soif; leur chef fut châtié

comme il méritait, tout le peuple fut chassé, et il lui fut défendu, par un édit d'Adrien, de regarder du côté de la patrie, comme il est rapporté par Aristion de Pella. La ville de Jérusalem ayant été ainsi désolée et ses enfants exterminés, elle fut remplie d'étrangers, devint une colonie romaine, et fut nommée Elia du nom de l'Empereur qui l'avait vaincue. Plusieurs gentils convertis à la foi ayant depuis composé l'Église de cette ville, Marc en fut le premier évêque après ceux qui étaient Juifs d'origine et qui avaient été circoncis.

« Les chrétiens, dit Basile, au moment où ils entrent dans la maison de Dieu, confessent leurs péchés à Dieu avec beaucoup de tristesse, de sérieux et de larmes, chacun prononçant de vive voix sa propre confession. » (*Ad clerum neocæs.*, épître 63); *Dictionnaire des sciences religieuses* (Culte, par Bersier, tome III). Voir aussi, *Histoire des papes* (sans nom d'auteur), Administration de librairie, 26, rue Notre-Dame-des-Victoires.

Le successeur médiat de Téléphore fut, en 310, saint Eusèbe de Cassano, et, en 311, saint Melchiade ou Miltiade (*Histoire des souverains pontifes*, par le chevalier Artaud. 1847, t. I^{er}, pages 156 et 157).

SOURCES II

Celse, d'après *Origène contre Celse*, Livre III, Chap. VII (Origène, 133-233).

Mais s'il est faux que les Hébreux, Égyptiens d'origine, n'aient formé un corps de nation que par suite de leur révolte, « il n'est pas plus vrai que » ce soit un esprit de sédition qui, du temps de Jésus, ait porté d'autres Juifs à se soulever contre l'État pour embrasser le parti de ce même Jésus. Nous défions Celse et ses partisans d'articuler contre les Chrétiens un seul fait séditieux. D'abord si c'était la sédition qui eût donné naissance à une société de Chrétiens qui tirassent leur origine des Juifs auxquels il était permis de se défendre par les armes et d'immoler leurs adversaires, il est certain que le législateur de ces Chrétiens ne leur eût pas interdit d'ôter la vie à personne. Jamais il n'eût enseigné à ses disciples que la violence contre un homme, malgré sa malice, était illégitime ; car il ne convenait pas, selon lui, à des lois divines comme les siennes de permettre le meurtre, de quelque nature qu'il fût. D'ailleurs des Chrétiens,

dont l'origine remontait à une sédition, n'auraient jamais consenti à recevoir des lois si pacifiques qui les obligent à se laisser égorger comme des agneaux, sans leur permettre de se venger de leurs persécuteurs. Au reste, quiconque voudrait approfondir les choses trouverait que ce ne fut pas sans un miracle que tout un peuple sortant de l'Égypte reprit soudain, et comme si Dieu la lui avait inspirée, la langue hébraïque. Voilà la merveille que désignait en ces termes un de leurs prophètes : « Lorsqu'ils sortirent de la terre d'Égypte, ils entendirent une langue qu'ils ne connaissaient pas. »

Celse, d'après *Origène contre Celse*, Livre II, Chap. vi.

Que Jésus ait observé toutes les prescriptions judaïques, même celles qui concernent les sacrifices, je le veux bien : où est la raison pour qu'on ne le croie pas fils de Dieu ?

Jésus est le fils de ce même Dieu qui a donné la loi et les prophètes. Et nous qui sommes dans son Église, au lieu de violer la loi, nous répudions les fables des Juifs, et nous travaillons à nous instruire ou à nous perfectionner, en cherchant le sens caché de la loi et des prophètes. Les prophètes eux-mêmes,

pour nous avertir qu'ils ne circonscrivent pas dans la simple histoire des événements, ou dans la lettre même de la loi, le sens de ce qu'ils disent, s'expriment souvent en ces termes avant de raconter un fait : « J'ouvrirai ma bouche, je te montrerai en figures les choses cachées depuis le commencement. » Parlent-ils des préceptes de la loi ? Comme il s'agit d'une chose obscure qu'ils n'étaient pas capables de comprendre sans l'assistance de Dieu, ils lui demandent l'intelligence en ces termes : « Ouvre mes yeux, et je contemplerai les merveilles de la loi. »

Jean dit, Chap. XIX de son évangile 12 : Depuis cela Pilate tâchait de le délivrer, mais les Juifs criaient en disant : « Si tu délivres celui-ci, tu n'es point ami de César, car quiconque se fait Roi est contraire à César. » (Jean, XIX, 12.) Ainsi, Jean appuyait la continuation du mensonge sur Pilate par une vérité reconnue de tous.

SOURCES III

Depuis 1860, le territoire des États de l'Église ne comprenait plus que les provinces de Viterbe, Civita-Vecchia, Rome, Velletri et Frosinone avec 750,000 habitants. Depuis 1870, les États de l'Église ne se composent que du Vatican.

SOURCES IV

L'histoire du pélagianisme a été écrite par MM. Vossius Noris et Patouillet.

LES DONATISTES

Secte chrétienne du nom de son chef, Donat — date de l'an 304 — défendait les doctrines des Apôtres contre les déviations païennes du pape Melchiade.

Les donatistes étaient les orthodoxes; ils furent condamnés pour crime d'hétérodoxie par les papes et par les Conciles de Rome et d'Arles; on en fit des fanatiques et des martyrs.

Ils se maintinrent en état de rébellion et organisèrent une guerre religieuse en Afrique qui dura pendant trois siècles

Ils ne disparurent que sous Maurice, empereur d'Orient, vers l'an 600.

(Voir Tillemont, tome VI, saint Optat et saint Augustin, les *Dissertations* de Colline de Bologne en 1758.)

OUVRAGES A CONSULTER

Munck. *Palestine* (1856).

Salvador. *Domination romaine* (1847, 2 vol.).

Pères de l'Église. Traduction Genoude (1843, 13 vol. in-8°).

Lichtenberger. *Encyclopédie des sciences religieuses* (1847, 12 vol.).

Anonyme. *Histoire des papes* (1842, 10 vol.).

Flavius Josèphe. *Traduction Buchon* (1858).

De Potter. *Histoire du Christianisme* (1836, 8 vol.).

De Potter. *Histoire des Conciles* (1821, 8 vol.).

Socrate. *Hist. de l'Église*. Traduction Cousin (1675).

Eusèbe. *Hist. de l'Église*. Traduction Cousin (1675).

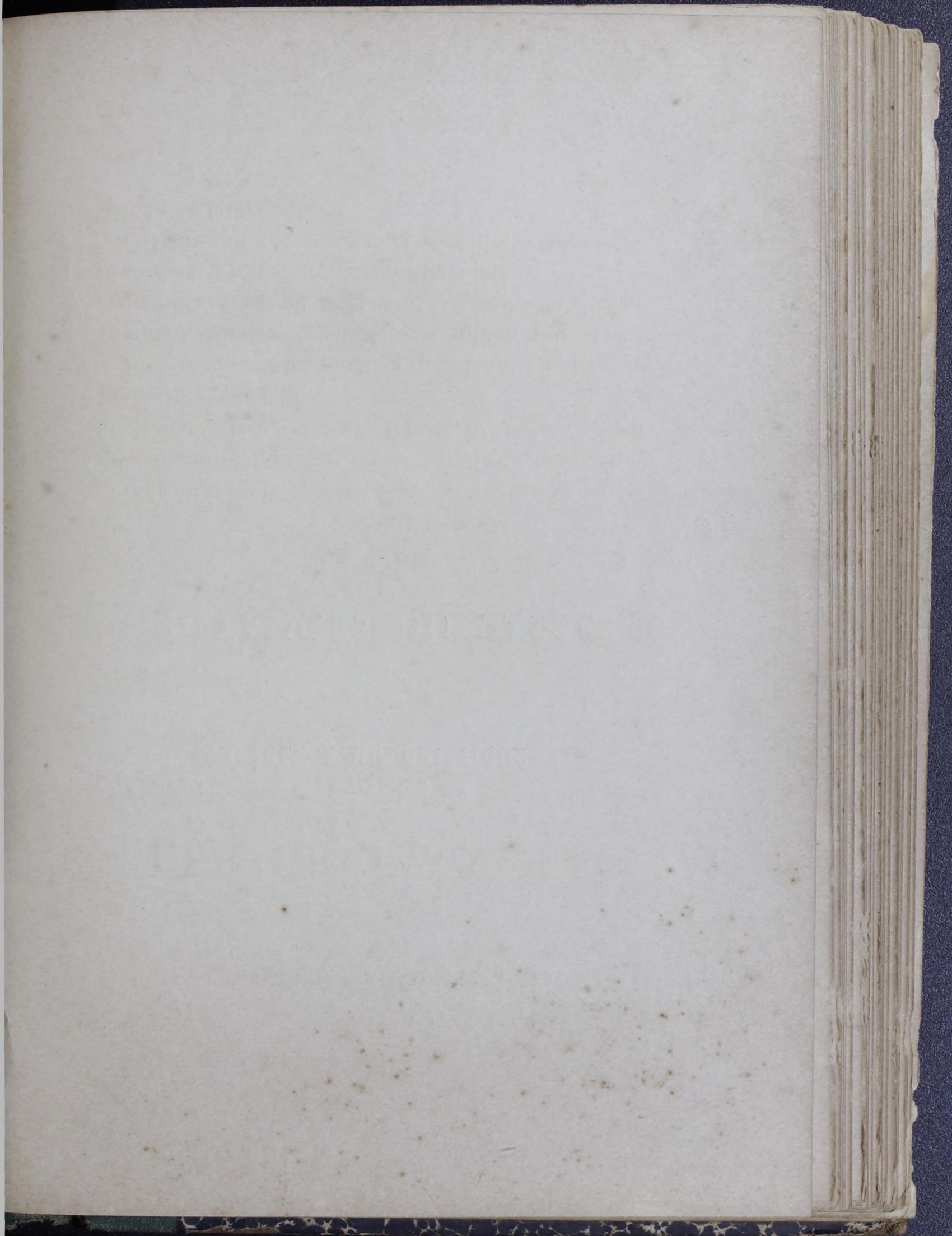
Sozomène. *Hist. de l'Église*. Traduction Cousin (1676).

Théodoret et Evagre. *Hist. de l'Église*. Traduction Cousin (1676).

CONFÉRENCE HUMORISTIQUE

SUR LES

CROYANCES DU PASSÉ



CONFÉRENCE HUMORISTIQUE

SUR

LES CROYANCES

DU PASSÉ

I

LE CIEL

L'histoire de la croyance au ciel est une des plus divertissantes que l'on puisse étudier; il faut rire, et toujours rire, et tenir Démocrite pour le seul philosophe véritable.

Rien ne démontre mieux à quel point l'homme se complait dans ses ignorances, combien peu savent en sortir, et combien répètent ce qu'ils entendent dire sans y réfléchir, par routine pure.

O Panurge! tes moutons seront donc éternellement des hommes!

Et vous voulez que j'appelle ces êtres mal réussis, mes frères? fi donc!

Non, plus on étudie, et plus il semble que le monde soit partagé entre les gnostiques et les scientifiques, mais, hélas! partagé bien inégalement.

Les gnostiques prétendent que les croyances ne doivent procéder que de l'imagination.

Les scientifiques, au contraire, affirment que la science seule donne le vrai; comme l'idéal donne le beau, et comme le sens moral donne le bien.

Avant le télescope de Galilée (1600), l'homme regardant le ciel à l'œil nu ne voyait et ne pouvait voir en lui qu'une sorte de plafond, qu'une voûte; et cette voûte recouvrant la terre était admise sans contestation.

Mais, le gnosticisme aidant, la discussion s'ouvrit sur le nombre des voûtes superposées les unes sur les autres.

L'opinion générale admettait sept voûtes sans qu'aucune indication, aucune base permit d'émettre la moindre conclusion; et chacune des sept voûtes portait un nom connu.

Toutefois le rabbin Judas n'admettait que deux voûtes.

Mais saint Thomas en admettait trois.

Saint Paul a prétendu (II, Corinth., XII, 2) qu'il

fut privilégié d'un ravissement qui le transporta au troisième ciel.

Platon (430 av. J.-C.) en établit huit.

Alphonse X, dit l'Astronome (1252), admettait douze voûtes.

Eudoxe (400 av. J.-C.) en compte vingt-trois.

Aristote (384 av. J.-C.), quarante-sept.

Et enfin Fracastor (1483), médecin et poète italien, en affirme jusqu'à soixante-dix.

Seul Jordano Bruno (1550), qui fut brûlé vif à Rome en qualité de calviniste, possédait une conception nette de l'espace et des planètes.

Nous venons de citer des hommes supérieurs, d'une autorité incontestable, eh bien! ils n'en ont pas moins été les personnages des scènes de comédies qui ressortissaient de leurs discussions sur le nombre de voûtes d'un ciel qui n'a jamais existé.

Vous figurez-vous les allégations sans bases possibles qui leur tenaient lieu de raisonnements?

Et sur le sérieux comique avec lequel ils devaient affirmer leurs convictions et avec lequel on les écoutait?

Les médecins de Molière n'ont jamais été que des pitres en comparaison des démonstrateurs du ciel et de ses voûtes.

La Bible et les Évangiles, les prophètes et Jésus ont bien enseigné le ciel, mais ils parlaient en réa-

lité de ce qu'ils voyaient et ils n'ont jamais discuté sur le nombre de voûtes.

D'après la Bible, le ciel, la voûte céleste, est un plafond, une tente, qui recouvre la terre, et sur laquelle Dieu se tient assis au milieu de ses saints. (Ésaïe, Ps. 2, XVIII, 10. — Job, 4, XXII. — Ésaïe, XVI. — Genèse, 1, XI, 5.)

La conception du ciel théologique des Hébreux est aussi celle professée par les Évangiles.

Le ciel, résidence de Dieu, est aussi le séjour des anges, et c'est là que Jahvé tient conseil avec eux et leur confie les missions qu'ils ont à remplir.

« C'est du ciel qu'il descend sur la terre, et c'est encore du ciel que vient son esprit. » (Mathieu, III, 14. — Pierre, I, II. *Actes*, 2).

« Mais je vous dis, moi, ne jurez en aucune manière, ni par le ciel car c'est le trône de mon père. » (Mathieu, V, 34.)

« Soyez les enfants de votre père qui est aux cieux. » (Mathieu, V, 45.)

« Car je vous dis que dans les cieux leurs anges regardent toujours la face de mon père qui est aux cieux. » (Jean, VI, 32.)

Toutefois les discussions sur le nombre de voûtes continuèrent jusqu'en l'an 1600.

Enfin Galilée apparut (1564-1642), et le niveau de la science fut élevé par lui à des hauteurs qui

n'avaient jamais été entrevues; et par lui les lois du pendule, qui donnèrent le mouvement de la terre, furent révélées dès 1583; puis les lois de la gravité, le thermomètre et la stabilité relative du soleil centre du monde.

Et enfin en 1600 il construisit le premier télescope dont la puissance était mille fois supérieure à celle de nos yeux.

Et dès lors il fut scientifiquement prouvé que le ciel n'existait pas et qu'il n'avait jamais existé, et qu'il n'avait jamais été qu'une illusion, et qu'il composait en réalité l'espace infini dans lequel gravitent en ordre parfait les planètes, les mondes que nous apercevons sous formes d'étoiles; planètes et étoiles dont le nombre minimum reconnu de nos jours dépasse déjà quarante millions.

Et dès lors il sembla qu'il était impossible de résister à l'évidence et de nier des vérités aussi scientifiquement démontrées.

Et dès lors Galilée fut mis en prison, accusé d'avoir essayé d'infirmier les livres saints.

Et en 1633 l'Inquisition lui signifia « que les deux propositions sur la stabilité du soleil centre du monde et sur le mouvement de la terre étaient des opinions absurdes et fausses en philosophie et formellement hérétiques. »

Et en dépit de sa grande réputation et de ses

royales amitiés, il fut obligé, sous peine d'être brûlé vif, de prononcer à genoux son abjuration solennelle.

Et il est à peu près certain qu'en se relevant, il frappa la terre du pied et dit à mi-voix : *e pur si muove*, et pourtant elle se meut.

Et depuis trois cents années on continue à affirmer, à prêcher, à croire à la voûte, au plafond séjour des Dieu et des anges.

Et l'homme continue à lever les yeux vers le ciel avec ferveur lorsqu'il supplie Dieu d'interrompre le cours naturel de la création en faveur d'un de ses caprices ou de ses intérêts.

Tant il est vrai que l'homme n'aime pas la vérité, et qu'il lui préfère le rabâchage d'une chimère; et que tant qu'il sera élevé dès sa plus tendre enfance à croire des choses qu'il ne peut pas comprendre; et que tant qu'il ne sera pas habitué à passer au creuset de son examen tout ce qu'il répète à tort et à travers, il sera un objet de risée et de dédain pour quiconque réfléchit.

De tous les proverbes enfantés par l'idée du ciel, je ne citerai aujourd'hui que celui-ci :

« Aide-toi, et le ciel t'aidera », avec son ironique sous-entendu : « Si tu ne t'aides pas, ce n'est pas le ciel qui t'aidera ».



II

LES ANGES

Parmi les croyances gnostiques, la croyance aux anges est une des plus curieuses à étudier.

Curieuse par son peu de consistance, curieuse dans sa marche à travers l'histoire et curieuse surtout par la façon dont s'est opérée sa dernière transformation.

Commençons par la caractériser.

Ange provient du grec, *aggelos*, et signifie messager.

On tient les anges pour intermédiaires entre Dieu et les hommes, et pour purement spirituels.

Et mêlés, quoique invisibles, aux actions des hommes, dont ils sont les gardiens.

Ils veillent sur eux, et leur voix muette, comme celle de la conscience, les avertit des dangers qu'ils vont courir.

Cette croyance a tenu une place considérable

dans les croyances religieuses de l'Inde, de la Chine, de l'Égypte et de la Perse.

Son extension dans le mosaïsme et, par suite, dans le christianisme, date de l'exil de Babylone.

Job et Zacharie sont les premiers qui en aient parlé à ce point de vue dans la Bible.

On trouve dans Épiphane qu'il existait à l'est de la Mésopotamie une secte des angelites (adorateurs d'anges), qui enseignait, d'après les gnostiques, que le monde avait été créé par les anges. (Haag, II, 158.)

Nicéphore rapporte que ces angelites étaient des Sabelliens, et qu'ils se réunissaient dans un lieu nommé Agelius ou Angelius.

Ambroise, d'après Chrysostome, fut le premier des docteurs de l'Église qui ait fait un devoir aux fidèles du culte des anges.

Dès le second concile de Nicée (vi^e siècle), des temples donnèrent au culte des anges la sanction ecclésiastique.

On a prétendu même que, dès le iv^e siècle, l'empereur Constantin (274-337) avait fait ériger un temple à leur adoration.

Sous Philippe de Valois, la monnaie d'or en usage portait l'effigie d'un ange; elle valait 75 sols de l'époque.

De Louis IX jusqu'à Louis XI, la monnaie d'or s'appelait un angelot.

L'archange saint Michel y était figuré tenant de la main droite une épée et de la main gauche un cœur chargé de trois fleurs de lis, et avait un serpent sous ses pieds.

L'angelot d'or valait 1 écu d'or, soit 14,20.

L'Église latine a institué une fête pour honorer les anges; cette fête se célèbre encore le 2 octobre.

Toutefois, au bout d'un grand nombre de siècles, on a fini par s'apercevoir que ces anges, ces messagers, n'avaient en réalité jamais rien communiqué aux hommes.

Et que ces gardiens n'étaient jamais venus au secours d'un innocent en péril.

Et qu'ils avaient assisté, impassibles, aux forfaits les plus exécrables.

Les meurtres de l'Inquisition, les massacres des Vaudois, le carnage de la Saint-Barthélemy, les dragonnades et autres n'ayant pu les décider à une manifestation quelconque de leur présence, leur impuissance ou leur indifférence en était naturellement ressortie.

On dit bien encore de nos jours : « Beau comme un ange »; mais ce n'est en réalité qu'une supposition, puisque personne n'en a vu.

On dit aussi : « Spirituel comme un ange »; mais,

puisqu'une personne n'en a entendu, cette affirmation n'est également qu'une supposition.

Toutefois, et malgré l'inconsistance de l'idée, cette croyance est tellement agréable, elle flatte tellement l'orgueil humain, elle est si favorable à la routine, au jargon de nos conversations familières !

Son apparence poétique l'a tellement enchâssée dans la littérature que, par une sorte d'entente tacite, nul n'a voulu émettre les raisons qui s'opposaient au maintien de son idée.

On craignait d'autant plus d'y toucher que l'on comprenait que le moindre souffle suffisait pour la faire disparaître.

Et peu à peu, cependant, elle s'est dilatée, effacée, volatilisée, effritée, quoique restant encore dans nos mœurs, dans notre langage familier et surtout dans nos comparaisons louangeuses.

Résumons maintenant les grandes lignes de cette surprenante histoire.

Les anges n'ont constitué d'abord qu'une croyance gnostique ou mystique.

Croyance transformée ensuite en dogme.

Puis des temples leur ont été érigés, — et on les a invoqués, leur accordant ainsi qu'aux saints la présence universelle.

Puis on les a tellement adorés qu'il sont devenus le bon Dieu.

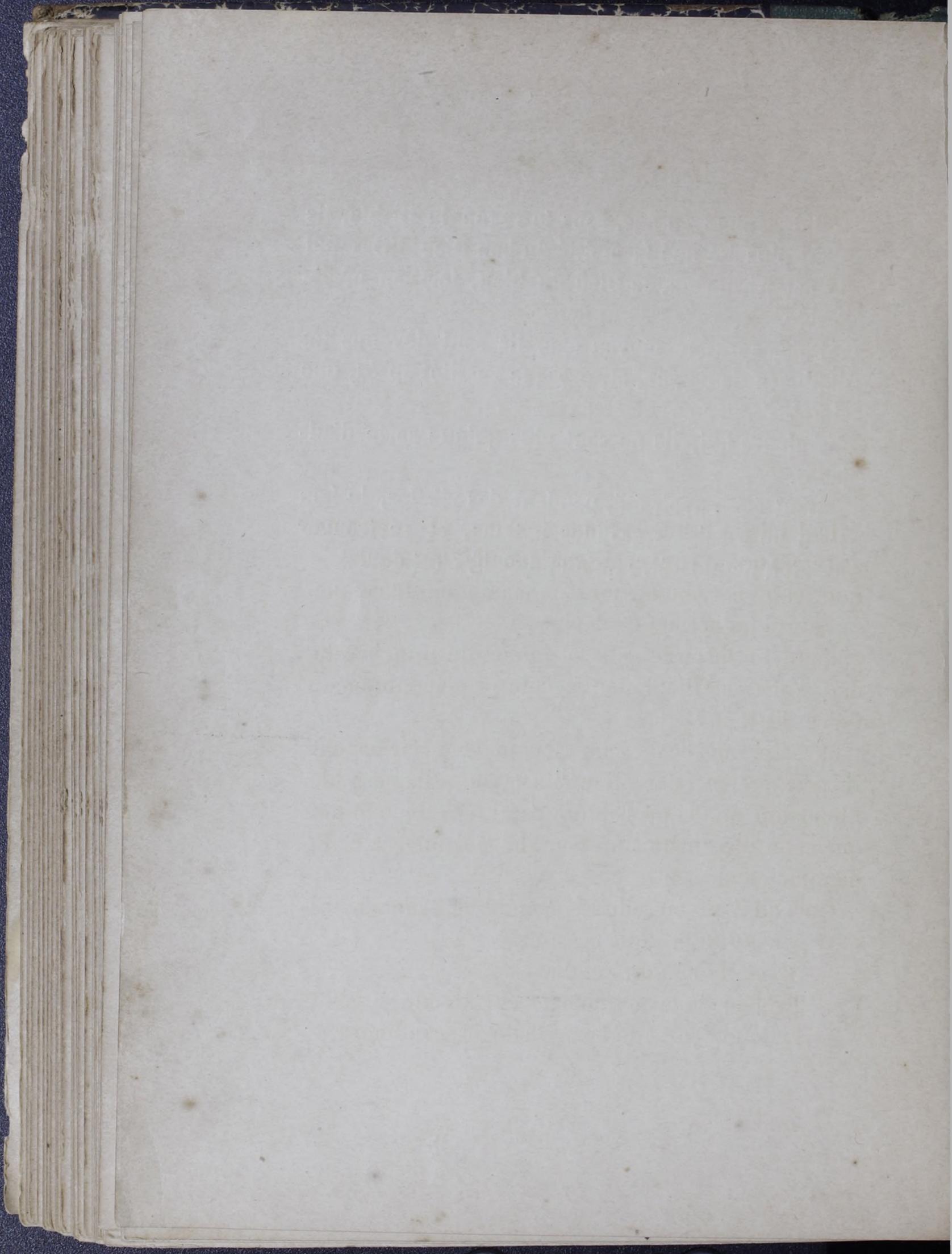
Puis, au moyen âge, sous le règne du Diable, ils n'ont plus été que la moitié du bon Dieu, l'Orzmud de cet Ahrimane, le Dieu du bien, le Dieu négligeable.

Puis, après le moyen âge, ils sont devenus un diminutif de dogme, et, presque aussitôt après, une simple croyance.

Aujourd'hui, ils ne sont plus qu'une sorte d'adjectif.

C'est égal, avoir été, pendant des siècles, le bon Dieu de plusieurs grandes nations, et se trouver réduit à ne plus être qu'un adjectif, c'est dur.





III

LE DIABLE

La loi de la lutte, de l'antagonisme, place chacun des êtres créés en face de son ennemi, de son dévot, et lui fait obtenir ainsi le maximum de ce que sa nature lui permet de donner.

Cette loi inspira-t-elle la dualité du principe du mal, l'idée du Diable, en face du principe du bien, l'idée de Dieu?

Il est permis de le supposer, mais la science eut si peu de part dans l'organisation religieuse de l'humanité que la probabilité paraît être bien plutôt que cette idée naquit un jour du seul intérêt de la domination cléricale.

Quoi qu'il en soit, elle se répandit de bonne heure et se généralisa presque aussitôt.

— Azira Maingu du Zend avesta,

— Typhon de la mythologie égyptienne,

— Le loup Fenris de la mythologie scandinave,

— Le serpent Sisciah des Indiens,

— Algal des Arabes,

— Ahrimane des Perses,

ont été les ancêtres et les précurseurs du Diable des religions qui descendent de la Bible.

Le Diable n'apparaît dans la Bible qu'après Ezra et le retour de Babylone.

Les livres de Job et de Zacharie sont les premiers qui parlent de Satan.

Ce Satan, antagoniste de Jéhovah, descend incontestablement d'Ahrimane antagoniste d'Orz mud, dieu du bien.

Et l'idée du Diable, savamment présentée, devint plus tard le moyen le plus efficace de terreur religieuse et, par suite, de domination cléricale qui ait servi à l'abrutissement des peuples et des rois.

Le moyen âge fut à la fois l'époque du triomphe du paulinisme et l'époque du triomphe du Diable.

Pendant le moyen âge (475-1453) ce n'était pas l'amour de Dieu qui reliait, c'était la peur du Diable.

Il n'était plus question de Dieu — la terreur du Diable avait tout envahi.

Le moyen âge produisit une terreur autrement longue et autrement sanglante que celle de 1793.

Et elle ne peut, comme elle, invoquer en sa faveur la situation désespérée de la patrie et la loi de la

légitime défense, toutes les frontières envahies par les armées européennes avec le concours armé des émigrés, la Vendée soulevée et alliée aux Anglais, et le fanatisme déchainé jusqu'à l'assassinat.

(Voyez Michelet, d'une éloquence et d'une logique incomparable sur ce sujet et sur l'histoire de la Révolution).

Et ajoutez pour l'édification des patriotes que les Chambres de la Restauration votèrent en 1825 une indemnité d'un milliard en faveur de ces mêmes émigrés et de ces mêmes chouans (ce qui réjouit fort les ultras mais ce qui fut très critiqué par les libéraux d'alors).

« Le moyen âge a vécu en présence du Diable », dit Michelet.

« Le dévot a plus peur du Diable qu'il n'adore Dieu », dit Raspail.

Et les idées les plus superstitieuses et les plus funestes triomphèrent alors, les massacres des Albigeois (1173-1219), l'Inquisition de Torquemada et la Saint-Barthélemy (1572) furent les fruits les plus exécrables de la terreur du moyen âge.

Et l'on affirmait que les sorciers faisaient pénétrer des diables dans les corps des hommes et des animaux et que l'esprit du mal les possédait alors, et l'ignorance était tellement générale que les magistrats qui condamnaient ces malheureux au nom de

Jésus, ne se doutaient pas du rôle joué par lui dans les évangiles. (Voir Matthieu, IX, 33 — XII, 24. — Voir aussi Luc XII, 14, 15, 18, 19, 20).

Et l'on a jugé, condamné et brûlé vif ces innocents pendant des siècles et les lois qui ordonnaient la punition de leurs crimes imaginaires ne furent révoquées qu'en 1695.

Il est à remarquer toutefois que, de nos jours, la science médicale a reproduit au moyen de l'hypnotisation certains phénomènes qui servaient à convaincre du crime de sorcellerie.

Ces possédés du Diable, quand ils n'étaient pas des calomniateurs, n'étaient donc que des malades que les médecins soigneraient aujourd'hui.

Le siècle de Louis XIV jusqu'à la veuve Scarron, — le siècle de Voltaire et la Révolution française mirent fin à ces croyances dégradantes.

Toutefois nos conversations familières abondent encore en locutions qui datent de ces époques.

Nous nous contenterons ici d'en citer quelques-unes :

« Ce que femme veut, le Diable le veut. »

« Le Diable m'emporte si... »

« Cela ne vaut pas le diable ».

« Il fait un froid du diable ».

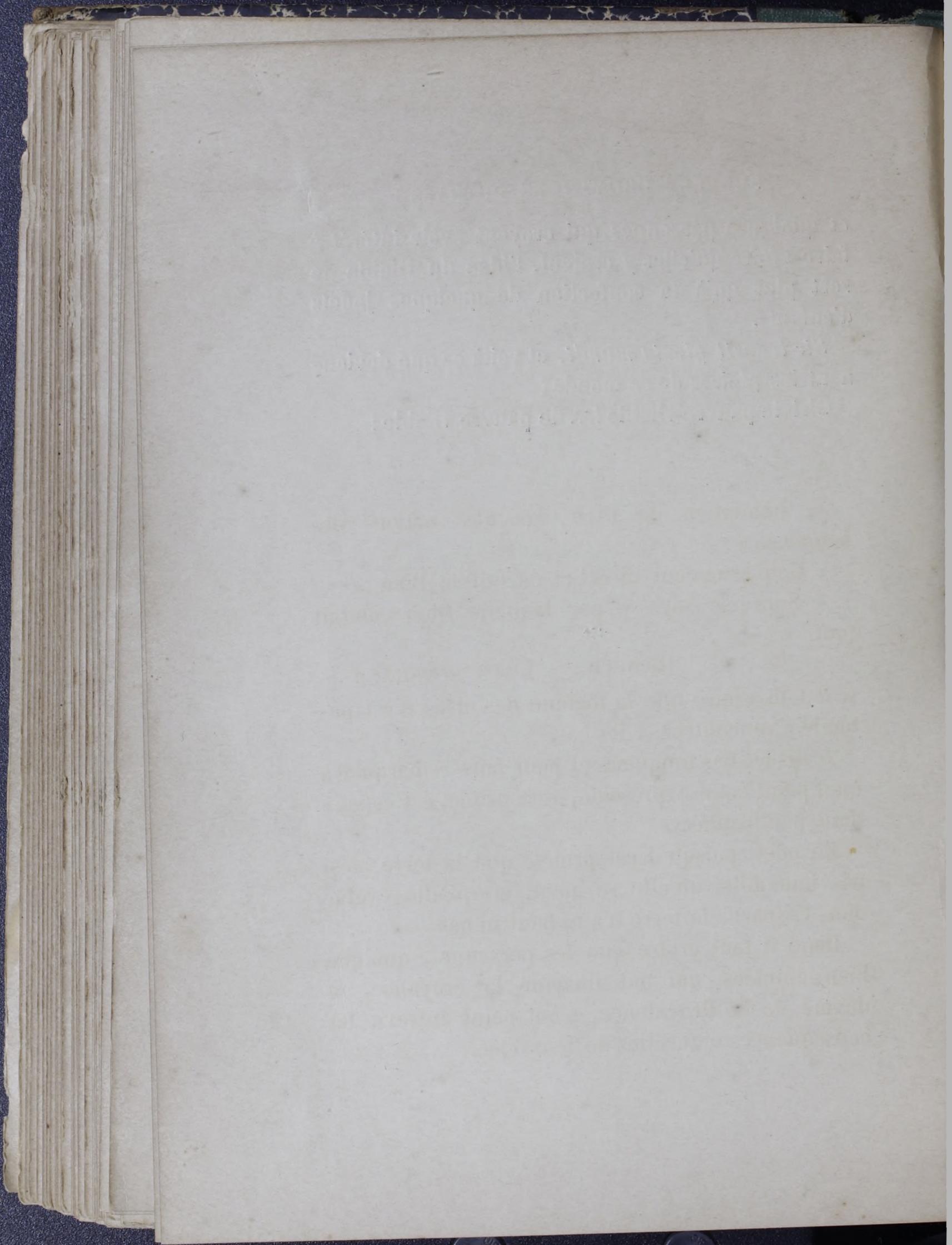
Et aujourd'hui, sauf quelques cerveaux fêlés, —

et quelques personnes qui croient avoir intérêt à faire croire qu'elles y croient, l'idée du Diable ne sert plus qu'à la confection de quelques jouets d'enfants.

Sic transit gloria mundi, et voilà ce que deviennent les gloires de ce monde !

Oh ! le pauvre Diable !... le pauvre Diable !





IV

LA PROVIDENCE

« Immixtion de Dieu dans les actions des hommes. »

« Gouvernement direct et effectif de Dieu. »

« Suprême sagesse par laquelle Dieu conduit tout. »

(Bonnet. — *Cause première.*)

Il faut croire que la logique des idées n'est pas facile à rencontrer... ici-bas.

Je dis ici-bas uniquement pour faire remarquer à quel point cette expression, fort usitée, est cependant peu justifiée.

En effet, puisqu'il est prouvé que la terre n'est pas immobile, qu'elle se meut, et qu'elle évolue dans l'espace, la terre n'a ni haut ni bas.

Donc il faut croire que les personnes, quoique bien animées, qui ont imaginé la croyance, le dogme de la Providence, n'ont point entrevu les conséquences naturelles de leur idée.

Car s'il était vrai que les actions des hommes soient soumises à l'immixtion de Dieu et à son gouvernement direct et effectif, ils ne seraient plus responsables de leurs actions et ils ne posséderaient ni vertus ni vices.

En outre, le libre arbitre n'aurait pu être donné à l'homme.

La loi de la lutte n'aurait plus sa raison d'être et nous ne serions que des pantins dans la main d'un grand enfant.

Donc cette idée, quoique présentée respectueusement depuis quelques siècles, ne constitue en réalité qu'un outrage à l'Être suprême.

Car, s'il en était ainsi, si Dieu assistait impassible au meurtre d'un innocent, s'il ne s'entremettait entre l'assassin et sa victime, lui tout-puissant, il deviendrait son complice et la responsabilité morale en retomberait tout entière sur lui.

Eh quoi, le moindre d'entre nous apercevant un inconnu en danger court à son secours au péril de sa vie, et Dieu, Dieu qui a doué nos âmes de ce sentiment d'abnégation suprême; Dieu, tout-puissant, ne s'opposerait pas à la perpétration des crimes?

« Celui qui a fait l'œil ne verrait pas? — Celui qui a formé l'oreille n'entendrait pas? »
(*Psaumes*, 94, v. 9.)

Et celui qui a inspiré les grands sentiments ne les ressentirait pas ?

Et d'après vous, non seulement Dieu consentirait chaque jour au triomphe du méchant et à l'écrasement du juste, mais ce serait d'après ses ordres qu'ils seraient effectués.

Eh bien, partisans de la Providence, ouvrez l'histoire et reculez d'horreur.

Car, alors, si nous agissons sous le commandement direct et effectif de Dieu, ce n'est plus la Fortune qui couronne les forfaits les plus inouïs, c'est votre idée de Dieu ;

Car, alors, ce n'est plus la méchanceté et l'ignorance des hommes qui élèvent aux plus hautes dignités un Alexandre VI ou un Borgia ;

Car, alors, ce n'est plus la lâcheté des hommes qui maintient au pouvoir un Néron ou un Caligula, c'est votre idée de Dieu ;

Car, alors, ce n'est plus l'orgueilleuse sottise de Torquemada et de ses inquisiteurs qui ont brûlé vifs des milliers de braves gens dont la conduite était irréprochable, mais dont les opinions religieuses n'étaient pas absolument pareilles à celles de Philippe II et de Charles IX, c'est votre idée de Dieu.

Et, en outre, cette croyance, qui prétend adoucir les souffrances des malheureux, les exulte en affir-

mant l'idée d'un Dieu cruel et injuste : cruel, puisqu'il les fait souffrir; et injuste, puisqu'il les punit quoiqu'ils soient innocents.

Donc, en dépit de quelques phrases sonores et creuses qui ont été prêchées sur ce pseudonyme de Dieu, disons avec Proudhon : « Le dogme de la Providence de Dieu est démontré faux et en fait et en droit. »

Et ajoutons que c'est fort heureux pour l'idée de Dieu.

Et finissons en rappelant l'axiome cher aux providentiels, axiome qu'ils répètent à tout propos.

« L'homme propose et Dieu dispose. »

Dispose signifie certainement ici, détermine.

Et la responsabilité de Dieu sur les actions des hommes s'y trouve nettement caractérisée.

Plus respectueux de l'idée de Dieu, je réproouve cette locution, et je m'écrie avec la Bible (Ésaïe, LV, 8) :

« Seigneur, si vous laissez dominer la méchanceté sur la terre, c'est que vos pensées ne sont pas mes pensées. »

« Mais, permettez-moi de ne pas croire que le triomphe de l'injustice émane de votre justice. »

CONFÉRENCE HUMORISTIQUE

SUR

LE SENS MORAL

CONSTITUTIONS

LE SEIGNEUR MORAL

CONFÉRENCE HUMORISTIQUE

SUR

LE SENS MORAL

I

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE LA RELIGION

Aussitôt que l'homme eut créé Dieu à son image, il essaya de l'exploiter.

Et d'obtenir de lui tous les biens de ce monde.

Et pour ce faire, il employa les moyens par lesquels il avait réussi auprès de ses pachas.

Et il l'encensa, et il s'agenouilla, et il le flatta, et il lui éleva des autels, et il lui dressa des statues.

Seulement, au bout d'un temps, il s'aperçut que le culte individuel n'avait pas changé le cours des choses.

Et il imagina le culte collectif et il inventa le prêtre.

Et la religion fut fondée.

Toutefois les fruits de la prière n'étaient pas encore d'une évidence frappante; mais l'homme était patient quoiqu'il ne fût pas éternel — et le chef religieux qui avait pris la direction de cette entreprise était inventif, obstiné, et décidé à tirer pied ou aile de la situation acquise.

Et au moyen des espérances en l'avenir répandues à profusion parmi les fidèles, les choses marchèrent encore ainsi pendant un certain temps.

Mais on avait beau prier Dieu, processionner, prêcher, chanter et s'agenouiller, les malades ne guérissaient pas plus souvent que par le passé, les nominations n'étaient pas plus nombreuses que les places disponibles, et sur les deux armées en présence il n'y en avait jamais qu'une de victorieuse.

C'est pourquoi la prière commençait à perdre de son autorité, et le chef religieux aussi; et les biens de ce monde n'arrivaient pas, et la prière en commun était en baisse et le crack menaçait.

Alors un malin inventa de dénigrer les biens de ce monde, dont les raisins étaient décidément trop verts, et de célébrer les biens de l'autre monde.

Et il s'en déclara le distributeur, moyennant finances, toujours.

Et la baisse s'arrêta et le crack fut conjuré.

Et afin de lui donner une apparence de corps il appela l'autre monde le ciel.

Et il se déclara le distributeur de ses biens.

Et comme personne ne revenait de l'autre monde, personne ne pouvait démentir les affirmations de ce chef.

Et au moyen de la vente des biens de l'autre monde, ce chef acquit une grande partie des biens de ce monde.

Et la domination religieuse fut fondée.

Et elle l'emporta bientôt sur la domination de la force.

Et le trône fit alors alliance avec l'autel.





II

LE PARDON

Dans un but que je me garderai bien d'incriminer, mais qui cependant paraît avoir été celui d'augmenter sa domination, la religion imagina que Dieu pardonnait les péchés et les crimes — et se déclara la distributrice de ces pardons.

Et ce fut en vain qu'il lui fut observé que le libre arbitre ayant été donné à l'homme, il était responsable, abandonné aux conséquences de ses actions; lesquelles actions constituaient des semences, et que l'homme devait récolter d'après ce qu'il avait semé.

Que d'ailleurs les péchés de nature, c'est-à-dire issus de la nature donnée à l'homme, ne pouvaient trouver la justice de Dieu inclémente à leur égard.

Que quant aux péchés d'hygiène, ils n'étaient justiciables que de l'Académie de médecine et que Dieu était trop grand pour se préoccuper de ce que l'homme mangeait et de ce qu'il ne mangeait pas.

Et qu'en ce qui concernait les péchés qui cons-

tituent des crimes commis par les destructeurs des œuvres de la création, par les assassins et par les voleurs, la justice de Dieu ne pouvait être capricieuse, pardonner aux uns et condamner les autres pour les mêmes actions.

Et qu'elle ne pouvait non plus charger d'autres hommes d'être les magistrats de sa pensée, et que les pardons accordés deviendraient un encouragement aux récidives, et que la démoralisation humaine en serait la conséquence.

Mais la religion ne tint aucun compte de ces raisonnements, elle déclara qu'ils ne constituaient que de la philosophie et elle organisa la vente des indulgences.

Ce qui fit faire à la moralisation de l'homme un grand pas.

Un grand pas en arrière.

Puis vint Luther, la réaction morale et la réhabilitation de la Bible.

De la Bible proscrite et persécutée depuis Innocent III, l'inventeur de l'Inquisition (1160-1206), — Saint Dominique, le premier inquisiteur, — Concile de Latran, — Croisade contre les Albigeois ⁽¹⁾;

Puis la Saint-Barthélemy (1572), Torquemada et l'inquisition, puis les Dragonnades (1685), répondirent à Luther ;

(1) Voir *Justice de Dieu*. Appendice II, page 292 et suivantes.

Puis 1789 et la Révolution française ;

Puis Robespierre, qui décapita la Révolution et la livra à la réaction.

Laquelle triompha jusqu'à Charles X et fut renversée avec lui.

Puis les choses marchèrent cahin-caha depuis, faisant deux pas en avant et un pas en arrière — ou un pas en avant et deux pas en arrière.

Puis enfin on prétend aujourd'hui que l'amélioration, la réforme des formes du culte est devenue possible.

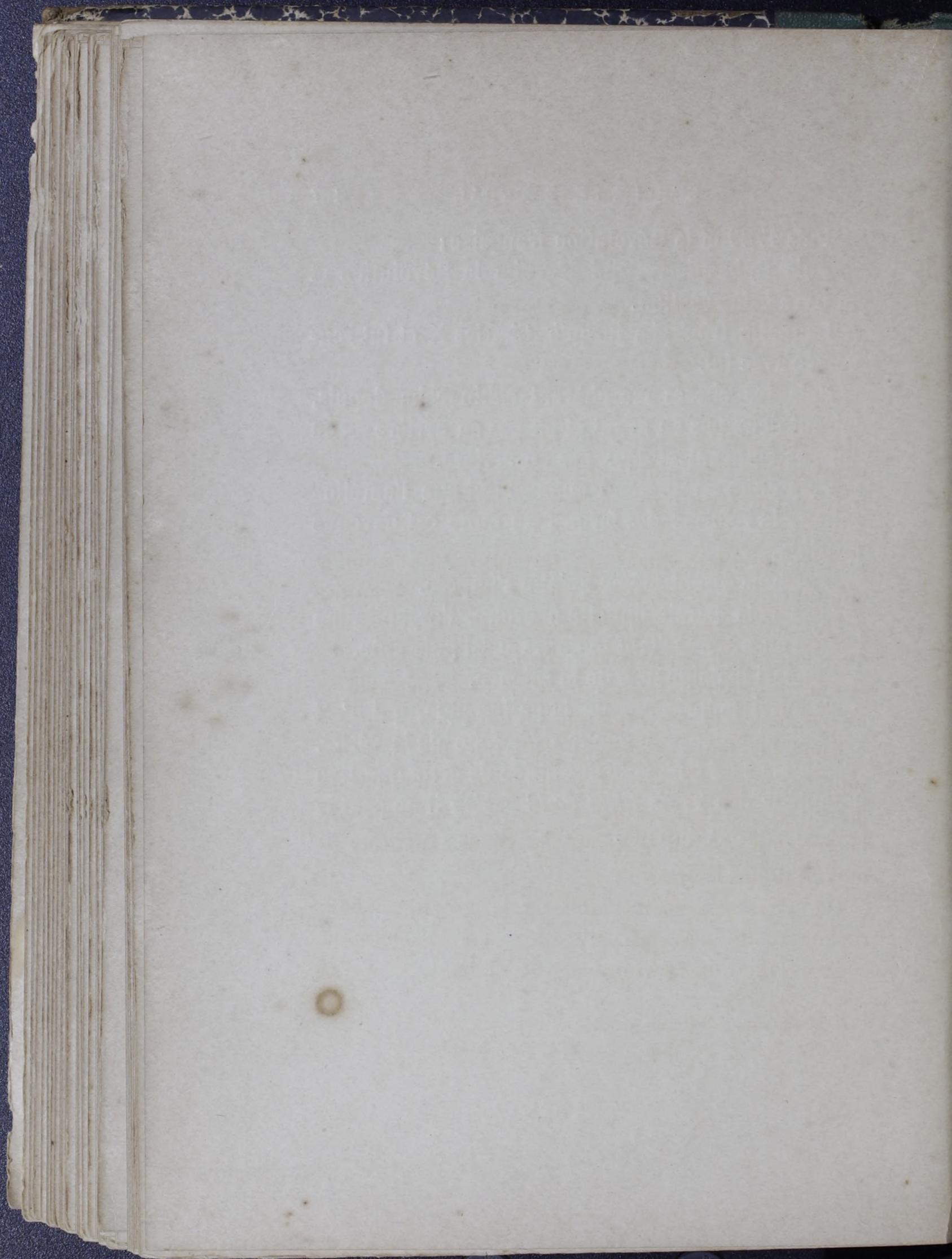
D'aucuns disent même qu'elle s'impose.

Mais cela paraît difficile à croire, l'organisation hostile au progrès étant toujours aussi puissante.

Et aussi dédaigneuse de la science.

Et aussi méprisante de la philosophie, qui n'est cependant en somme que la recherche de la vérité.

Toutefois on demande une étude de cette question à l'auteur des *Trois filles de la Bible* ; il ne peut la refuser, c'est son dada.



III

L'ARBRE DE LA SCIENCE

DU BIEN ET DU MAL

L'arbre de la science du bien et du mal, autrement dit, le sens moral, injustement condamné par le Dieu polythéiste du péché originel⁽¹⁾.

Avant d'aller plus loin, il faut qu'il soit bien entendu qu'il ne s'agit ici que des formes du culte.

Que les dogmes religieux ne sont nullement en question, qu'ils font partie de la liberté de conscience et que chacun a le droit de les croire, ou de ne pas les croire — il n'y a pas à discuter.

Tous les bons esprits, divisés sur les dogmes, sont cependant d'accord pour reconnaître que la moralisation de l'homme est le but suprême de la religion, et que l'amour de Dieu constitue le moyen de la déterminer.

Or, l'examen scientifique de la création et la recherche de ses lois naturelles, en lui donnant connaissance de la grandeur, de la bonté et de la

(1) L'homme est comme l'un de nous.

(Genèse, III, 22.)

puissance du Créateur, lui inspire la volonté d'élever son âme jusqu'à lui, de la rendre digne de lui et de soumettre mentalement tous les actes de sa vie à son approbation. Et détermine chez lui la pensée habituelle de Dieu.

Que par conséquent c'est appuyée par et sur la science que la religion devra désormais poursuivre son œuvre;

Et que la prédication absolument transformée devra affirmer que le culte que l'homme doit rendre à son Créateur ne se trouve que dans les actions qui composent sa vie;

Et qu'il importe que les idées qui les guideront soient en harmonie avec la grandeur de Dieu;

Et que l'examen scientifique de la création et la recherche de ses lois naturelles constituent le premier devoir de l'homme envers son Dieu;

Que, par conséquent, c'est appuyée sur la science que la religion devra poursuivre la moralisation de ses fidèles.

Je dois avouer ici, en toute humilité, que les idées que je viens d'exposer ne sont pas tout à fait nouvelles.

Il y a environ deux mille cinq cents ans, un nommé Isaïe (694 av. J.-C.), empruntant la voix de l'Éternel avait dit :

« Ecoutez la parole de Jéhovah, prince de Sodome; prêtez l'oreille à la doctrine de notre Dieu, peuple d'Amora;

« Qui vous demande de venir dans mes parvis;

« Vos néoménies, vos sabbats, vos jours de fête, me sont indifférents, et vous avez beau multiplier vos prières, je ne vous écouterai pas.

« Ce n'est pas cela que je désire, ce que je demande c'est que vous soyez purs et vertueux, que vous vous éloigniez du mal, que vous vous attachiez au bien, que vous pratiquiez la justice, que vous secouriez l'opprimé, que vous preniez la défense de la veuve et de l'orphelin. » (ISAÏE, chap. I).

« Ils viennent à toi, dit encore le Seigneur au prophète Ézéchiél, l'affluence est grande, il s'assied devant toi mon peuple, ils écoutent tes paroles, mais ne les mettent pas en pratique, c'est délice que ce qu'ils exécutent de leur bouche, mais leur cœur est après le gain;

« Tu es pour eux une chanson charmante, belle voix, savante musique, ils écoutent tes paroles, mais eux, les pratiquer, ils n'y songent pas. » (ÉZÉCHIEL, XXXIII — 31).

Et bien, avant Isaïe, Ézéchiél, et les autres prophètes, celui qui, en face des dieux mythologiques, a révélé à l'humanité le Dieu moral, avait promulgué

un code moral plus connu sous le nom de *Décatalogue*, dans lequel étaient incrustés dans la pierre, en termes concis et saisissants, les cris de la conscience de l'homme de bien qui ne l'a pas laissé étouffer par les appétits de la chair.

Et cela s'est passé vers l'an 1725 avant J.-C., — c'est-à-dire il y a à peu près trois mille cinq cents ans.

Et cette incomparable école des prophètes fondée par Samuel (1150 à 1057 av. J.-C.) continua de produire des hommes merveilleux par leur courage, leur dévouement, leurs sentiments élevés et leur science.

Et ils prêchèrent aux peuples et aux rois le sens pratique et le sens moral de toutes leurs actions.

Et ils le conduisirent ainsi jusqu'à Hillel. (Voir le *Roi des Juifs*, — les clefs de Jésus, — Hillel, — chapitre V, page 47.)

Hillel, le sommet, l'apogée, le point culminant de la religion naturelle et de l'amour élevé de Dieu.

Je ne citerai ici que l'anecdote suivante :

Shammaï représentait la lettre de la loi — Hillel en représentait l'esprit.

« Je me convertirai à ta religion, dit un païen à Shammaï, si tu parviens à me l'enseigner

pendant que je me tiens devant toi, debout sur un pied. »

Shammaï, irrité, repoussa le païen qui se rendit alors auprès de Hillel :

« Ce que tu veux que l'on fasse pour toi, fais-le toi-même aux autres, » lui répondit Hillel ;

Voilà toute la loi, le reste n'en est que le « commentaire ».

Hillel fit triompher sa doctrine anticérémonielle et sa liberté d'interprétation cent ans avant la naissance de Jésus.

Et Jésus, ainsi que tous les juifs de son temps, fut hillelliste et le prouva par la conformité et par l'élévation de sa prédication.

Mais la petite province de la Palestine, soumise aux Romains, était devenue trop grande, pour ne pas humilier et exciter la jalousie du paganisme romain.

Et Titus (né à Rome l'an 49 de Jésus-Christ), le doux Titus, fut chargé de détruire le temple de Jérusalem et d'égorger la plus grande partie de la nation juive ; ce qu'il fit avec une cruauté qui lui acquit une renommée de douceur qui ne fut jamais contestée.

Puis Adrien, l'an 125, fut chargé de réprimer la révolte de Barcokebas et d'Akiba.

Et ce petit peuple, — toujours vaincu, jamais soumis, — dit Tacite, fut enfin exterminé.

Et ce qui en resta fut chassé du pays qu'il habitait et répandu sur la surface de la terre, et persécuté et calomnié ensuite, sans que jamais sa fierté naturelle en fût abattue, et sans que jamais son courage eût failli à son malheur.

Et il ne fut plus question du sens moral jusqu'à Luther.

Et la fortune continua de couronner les forfaits les plus inouïs.



IV

LE PRINCE DE BISMARCK

Fortune dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs.

(J.-B. ROUSSEAU. Livre II, ode VI.)

Les gens qui parlent de la civilisation du XIX^e siècle me font toujours sourire.

Le sens moral continuant à être méprisé, il n'est pas de civilisation possible, puisque le seul élément de civilisation qui existe se trouve dans le sens moral.

Sans doute, la science, la littérature, les arts, l'industrie, le commerce, ont fait des progrès considérables, merveilleux, mais ils n'ont pu nous faire sortir de la barbarie dans laquelle nous croupissons, sans avoir l'air de nous en douter, depuis le commencement de l'ère actuelle.

Certes le brigandage individuel est toujours poursuivi et puni sévèrement; mais le brigandage en masse est de plus en plus organisé sans honte et acclamé par les populations dès qu'il a réussi.

Les chefs continuant à prendre la place des grands hommes dans l'histoire. On leur élève des arcs de triomphe, et personne ne songe à protester.

J'ai dit que cela se passait encore de nos jours.

Nous l'allons prouver tout à l'heure.

Il y a une trentaine d'années, deux grandes puissances se sont ruées sans prétexte sur le Danemark et lui ont arraché le Schleswig-Holstein.

Personne n'a protesté : ni pouvoir temporel, ni pouvoir spirituel.

Puis, les deux puissances n'ont pu s'entendre sur le partage du butin.

Et la bataille de Sadowa ayant donné raison à la Prusse, l'Autriche devint sa dépendante et l'appuya dans les brigandages qui suivirent.

Puis, avec la complicité de l'Europe entière, la Prusse, au moyen d'une fourberie dont l'auteur n'a pas eu honte de se vanter publiquement, il y a peu de jours, la Prusse a forcé, par point d'honneur, une grande puissance qui n'était nullement préparée et dont l'incapacité des chefs était manifeste, à entrer en ligne avec 250,000 hommes contre 1,200,000.

Et c'est ainsi que cinq milliards et deux provinces furent arrachés de vive force à la France.

Et personne ne protesta : ni pouvoir temporel, ni pouvoir spirituel, ni peuples, ni rois, ni prêtres.

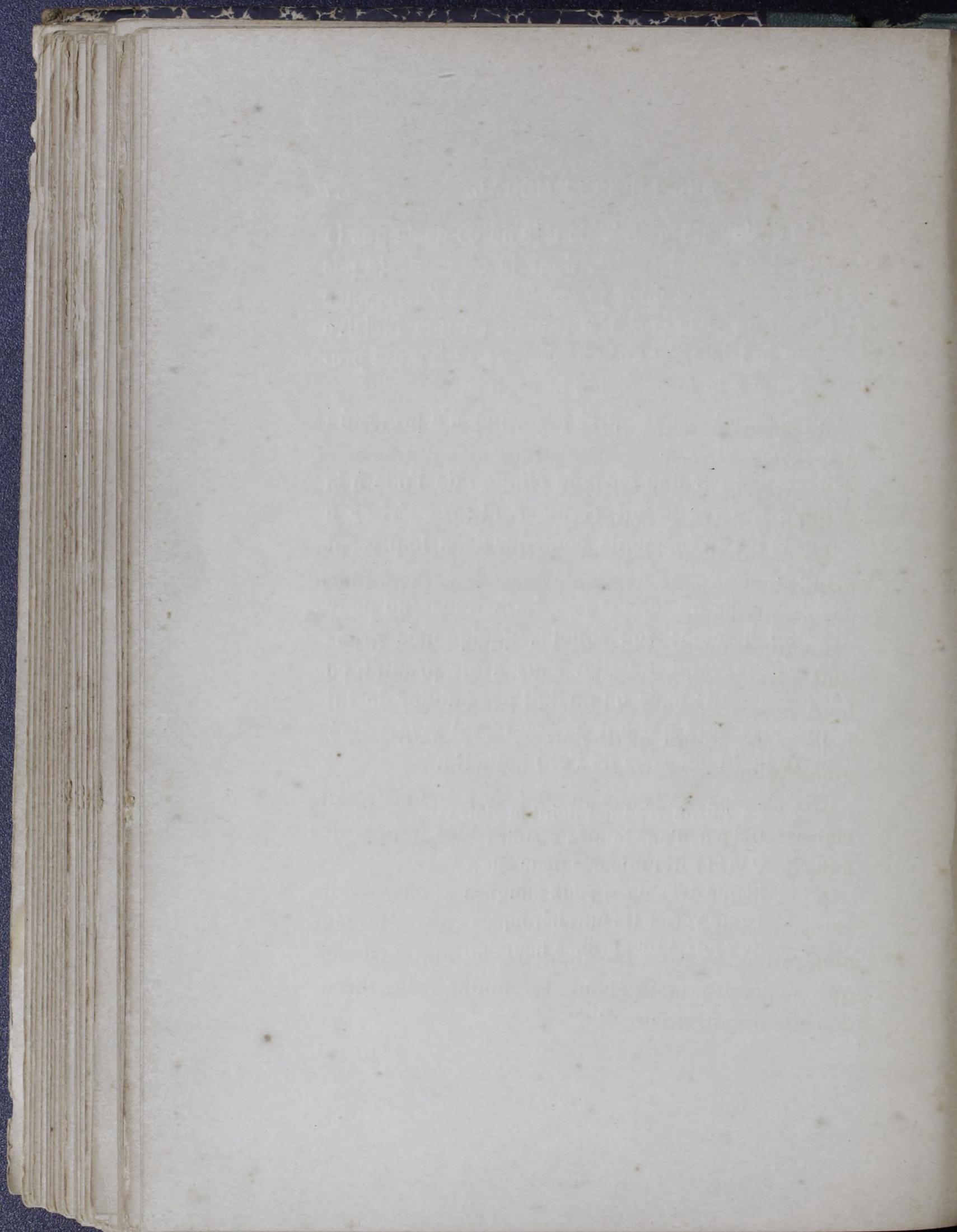
Et le diplomate madré, dont je ne conteste pas le talent, et le grand soldat, dont je ne conteste pas la vaillance, mais dont je constate ici l'arrogance et l'oubli du sens moral, a traduit en une incisive maxime le triomphe de la barbarie ; et il a osé proclamer que « la force prime le droit ».

Et personne n'a rougi et personne n'a protesté : ni peuples, ni rois.

Je termine par une seconde citation de l'ode à la Fortune, qui me paraît résumer et caractériser à merveille les événements contenus dans le présent chapitre.

Certes, nous ne tenons pas J.-B. Rousseau pour un grand homme ; son souffle, quelquefois grandiose, s'interrompt aussitôt sans avoir produit ce qu'il promettait ; mais on ne doit pas oublier de lui les quelques vers qui ont puissamment stygmatisé l'histoire de la barbarie de l'ère actuelle.

La raison n'admet point la gloire
Qui naît d'une injuste victoire
Que le sort remporte pour eux,
Et que devant ses yeux stoïques
Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.



V

LE DEVOIR ET LE DROIT

Revenons à notre culte scientifique, débarrassé des rêveries grecques, des cérémonies d'Adonis et d'Astarté, et des assertions latines (Adonis était, à Byblos, le Baal dont parle la Bible).

La domination cléricale a trouvé jusqu'ici son explication et peut-être son excuse dans l'ignorance des populations.

La diffusion de l'instruction impose dès à présent à nos pasteurs une transformation complète de leurs enseignements et de leurs caractères.

Ils n'ont besoin ni de mitres, ni d'étoles, ni de grands dignitaires, ni de gros traitements.

Dix pasteurs s'élisent un chef, et les chefs réunis choisissent parmi eux un représentant auprès des autorités. Voilà toute la hiérarchie.

C'est de la supériorité des hommes chargés de cette mission, c'est de leur science, c'est de leur abnégation, c'est de la simplicité de leur existence que dépendra maintenant la rapidité du succès de cette organisation.

Leur prédication, purement scientifique, — n'employant aucune assertion dénuée de preuves, et ne perdant jamais de vue l'œuvre morale qu'elle poursuit, — devra s'appuyer à la fois sur le sens pratique et sur le sens moral dans toutes les appréciations qu'elle aura à établir sur les événements passés et présents de l'histoire.

Il lui appartiendra de reconnaître et d'établir que les grands savants qui ont révélé les preuves scientifiques de l'existence de l'organisateur des mondes doivent être considérés comme les apôtres de la moralisation qui devra en ressortir.

Ainsi Copernic (1473-1543) et Galilée (1564-1642), apôtres de l'organisation des mondes.

Ainsi Newton (1642-1727), apôtre de la gravitation universelle et de l'attraction.

Ainsi Lavoisier (1743-1794), apôtre de la composition chimique de la création.

Lesquels ont en même temps démontré que le hasard, une force inconsciente, ou une force purement humaine, n'ayant jamais pu accomplir une œuvre aussi immense, aussi compliquée, l'existence de l'organisateur se trouva démontrée.

Les pasteurs devront être mariés pour pouvoir pénétrer dans les familles et y remplir la mission de pasteur missionnaire du devoir.

C'est à eux qu'il appartiendra de faire comprendre au fils ou à la femme en danger que le droit ne marche jamais seul et qu'il accompagne toujours le devoir.

Et que le devoir est très fier, — et que lorsqu'il s'aperçoit qu'on ne fait aucun cas de lui, il s'en va.

Et que le droit le suit immédiatement.

Et que, par conséquent, celui qui ne fait pas son devoir, perd son droit.

Et ainsi de suite pour les conséquences de chacune de nos actions, appréciées au point de vue du sens moral.

L'organisation de sa prédication demande quelque préparation.

Quoiqu'il ne s'agisse plus de parler à l'imagination, il importe de disposer les âmes à la méditation et aux pensées élevées.

La musique, la musique instrumentale surtout, paraît destinée à remplir cette mission.

Une symphonie de Beethoven ou de Mendelssohn précédant la prédication, — et la marche finale du *Songe d'une nuit d'été* la terminant, il devrait ressortir de cette cérémonie, courte, concise et scientifiquement religieuse, une satisfaction intérieure favorable à l'éclosion des grands sentiments de l'humanité.

Il serait certainement désirable que chaque pré-

dication soit ensuite imprimée aux frais de l'État et délivrée la semaine suivante aux fidèles, afin qu'ils puissent l'étudier.

L'ensemble de ces prédications devrait former chaque année une sorte de Code moral, — lequel Code, mis au concours, fournirait à son vainqueur une prime décernée par l'État.

Je ne puis terminer cette Conférence, un peu écourtée, sans réclamer du gouvernement de la République l'organisation en philosophie d'une classe de sens moral, destinée à l'étude de l'histoire des dix-neuf siècles de l'ère actuelle, et à la démonstration de la barbarie, accompagnée de perfidie, qui n'a cessé de triompher jusqu'ici.

Peut-être, peut-être ainsi sera écarté le danger du sens immoral qui menace.

C'est à notre belle et studieuse jeunesse qu'il appartient de prendre le drapeau du sens moral, source du progrès de l'humanité.

Il est à remarquer que comme il ne s'agira dans nos réunions que de l'amélioration et de l'élévation des formes du culte rendu à Dieu,

Dieu sans autre désignation,

Les sectateurs de Bouddah, de Zoroastre, de Manou, de Mahomet, de Jésus, de Luther et de Jéhovah pourront, sans aucune apostasie, joindre leurs aspirations aux nôtres, afin d'honorer

leur créateur de façon supérieure et scientifique.

Or comme il n'existe qu'une science, par la suite des temps la science unifierait et réunirait toutes les religions.

Ce ne serait donc plus qu'une question de temps.

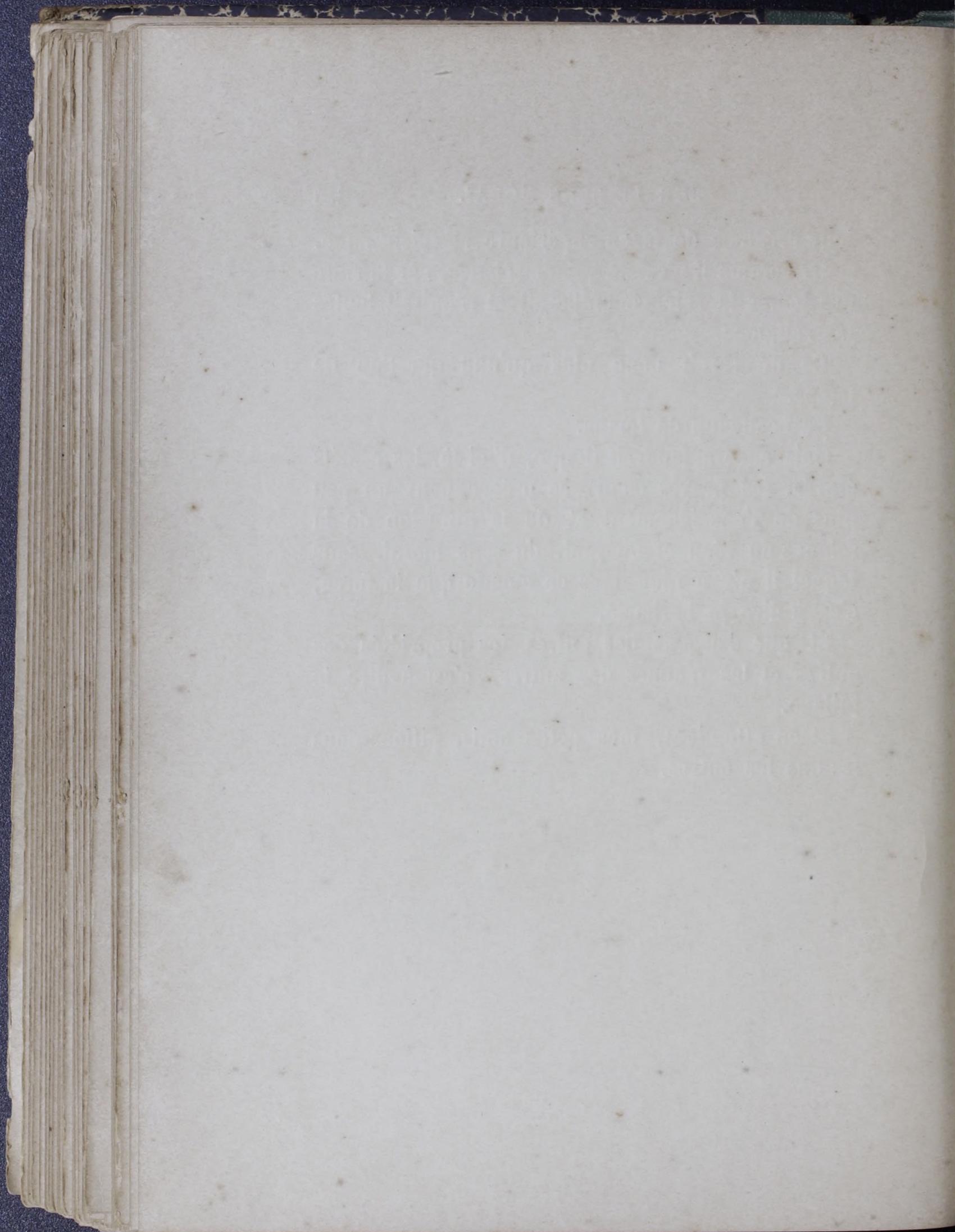
De beaucoup de temps.

Mais encore faudrait-il que, d'ici là, les esprits élevés, les braves cœurs se préoccupent un peu plus de l'enseignement et de la diffusion de la science du bien et du mal, du sens moral, sans lequel il n'y a plus dans ce monde que la force, c'est-à-dire la barbarie,

Et que l'argent des autres, les propriétés des autres et les femmes des autres, c'est-à-dire le pillage.

Et en attendant, mes petits amis, pillons-nous les uns les autres.

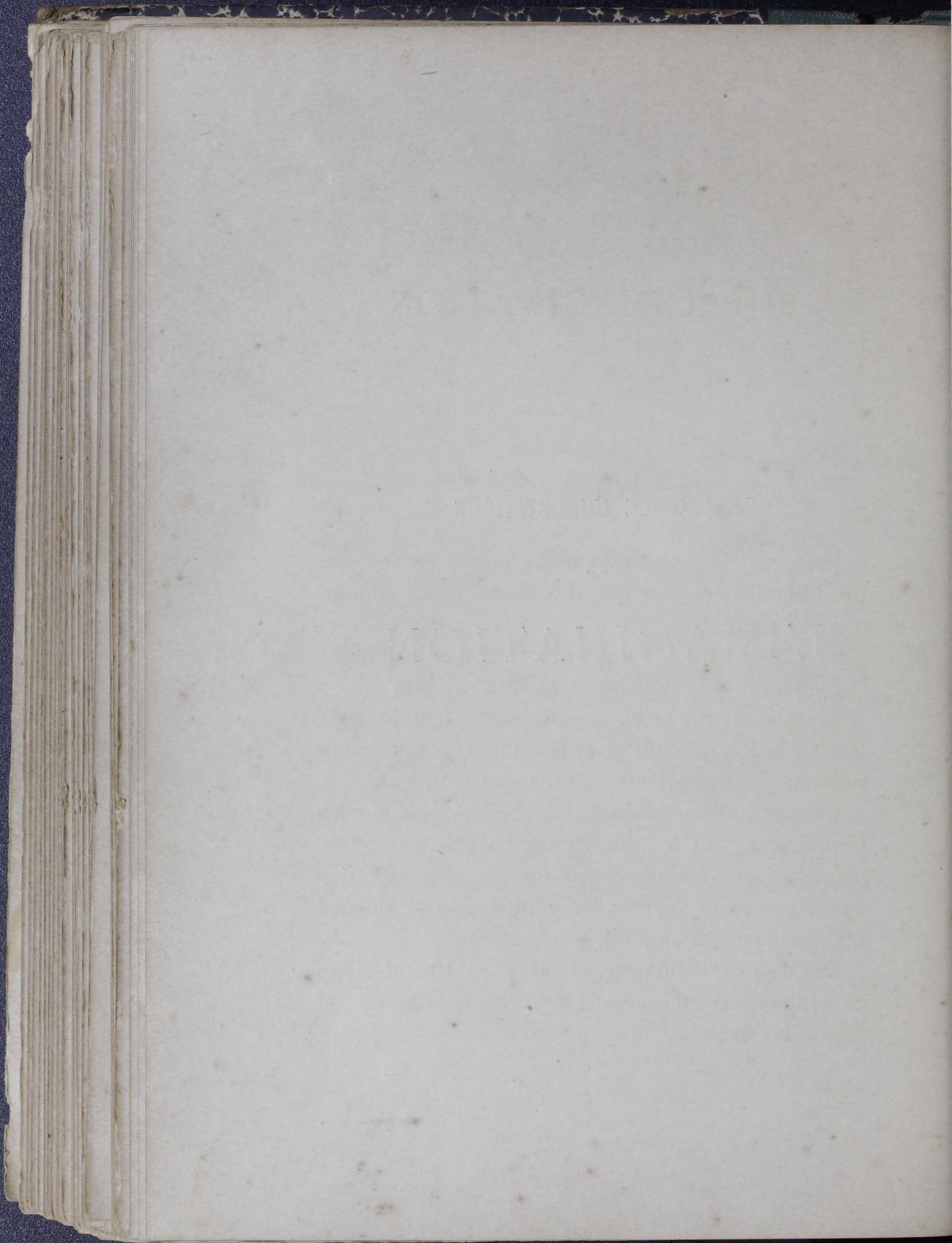




CONFÉRENCE HUMORISTIQUE

SUR

L'IMAGINATION



CONFÉRENCE HUMORISTIQUE
SUR L'IMAGINATION

I

L'ART ET LA GNOSE

Ésope a tort : ce n'est pas la langue qui constitue la meilleure et la pire des choses de ce monde, c'est l'imagination.

Et d'abord quelle merveille ! et quelle gloire !
L'homme créé devenu créateur à son tour ;

Et créateur du beau, et créateur auquel la perfection créée ne suffit pas, et auquel la perfection rêvée ne suffira jamais — créateur de l'idéal.

Rêveur sublime poétisant le beau, poétisant les grandes idées et les grands sentiments, les exprimant de façon lyrique et passionnée, et ayant ainsi doté l'humanité de tous les génies qui ont charmé son existence et ennobli son cerveau.

En inspirant Homère et Virgile, Michel-Ange et Raphaël, Beethoven et Meyerbeer, Phidias et Praxitèle, et toutes leurs pléiades :

Corneille et Molière, Rubens et Rembrandt, Mozart et Weber, Jean Goujon et Coysevox;

Horace et La Fontaine, Mendelssohn et Gluck, Le Titien et Salvator Rosa, Pradier et Clodion;

Racine et Voltaire, Rossini et Halévy, David et Meissonier, Rude, Mercié et tant d'autres.

Oui, l'imagination confinée dans sa sphère accomplit la plus merveilleuse, la plus élégante et la plus noble des missions.

Mais il faut aussi reconnaître que cette partie décevante de l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours, n'est qu'une puissance trompeuse, un feu follet.

« Cette faculté indépendante de la réflexion est la source de nos passions et de nos erreurs.

« Loin de dépendre de la volonté, elle la détermine.

« Elle nous pousse vers les objets qu'elle peint, ou nous en détourne selon la manière dont elle les représente.

« Elle produit tous les égarements de la raison humaine, toutes les maladies de l'esprit; l'enthousiasme et le fanatisme sont ses enfants.

« Cette espèce d'imagination servile, partage du peuple ignorant, a été l'instrument dont l'imagination forte de certains hommes s'est servie pour dominer. »

(VOLTAIRE.)

Il ne faut donc la laisser agir qu'à condition que la raison tienne toujours la bride de ce coursier dangereux ;

L'imagination gâtant tout à force de tout embellir.

Elle est une gloire, il est vrai, mais elle est aussi une honte ;

Elle mérite de monter au Capitole et elle mérite aussi d'être précipitée du haut de la roche Tarpéienne.

Puisque, lorsque cette faculté créatrice de l'idéal veut s'introduire dans le monde pratique, dans le monde de la science, dans le monde réel, elle s'égaré aussitôt.

Et cette source d'avancement dans l'art devient une source de recul dans la science.

Et l'humanité qui prenait son élan pour atteindre les régions supérieures de la vérité scientifique, la vérité prouvée, retombe aussitôt à son contact dans les barbaries de la légende et de la superstition religieuse.

C'est ainsi que le développement de l'école d'Alexandrie a imprimé à la gnose pendant les premiers siècles de l'Église ses plus détestables maximes et qu'elle a remis en question la plupart des progrès moraux et religieux de l'école de Moïse, de Hillel et de Jésus.

Il suffit, en effet, d'avoir suivi dans la Bible la marche ascendante de son spiritualisme pour reconnaître sa décadence dès que la gnose s'en est emparée.

La prépondérance de l'imagination dans les idées sociales et dans les croyances religieuses date, en effet, de la gnose.

Gnose (*gnosis*) signifie connaissance, il est vrai.

Mais les gnostiques, ne reconnaissant d'autre autorité que celle de l'imagination, ne pouvaient que s'égarer dans les recherches des lois de la nature et de l'organisation des mondes; et ne possédant qu'une confusion vague du sentiment religieux, ils devaient forcément entrer en lutte avec la science et s'opposer à tout avancement de la vérité philosophique : l'imagination étant l'ennemie domestique de la philosophie, et la philosophie étant la recherche de toute vérité.

Et la gnose, glorifiée et généralisée, la gnose devenue l'apôtre de la folle du logis, ainsi que l'appela si justement Malebranche, la gnose dédaigneuse de la science, dédaigneuse de la raison, et ennemie implacable de toute connaissance prouvée, la gnose a développé dans l'humanité une maladie morale dont nous souffrons encore de nos jours.

Et c'est en vain que ses partisans les plus célèbres ont essayé de rehausser ses doctrines.

En vain que saint Paul a affirmé qu'il fallait entendre par la gnose la connaissance approfondie de la révélation.

Car s'il se comprend que la révélation provienne de l'imagination, il ne se comprend pas qu'elle en soit la connaissance.

Clément d'Alexandrie appelait la gnose « l'intuition morale et l'intuition de l'amour de Dieu ». Seulement il négligeait, ainsi que tous les glorificateurs, d'établir les bases de son affirmation.

L'école des apologistes d'Alexandrie l'a appliquée au dogme supérieur de la connaissance chrétienne lorsqu'elle a essayé de réunir les deux adversaires qui se partageaient le courant religieux de leur époque.

Et au III^e siècle, le christianisme mis en péril par la gnose fut obligé de passer un compromis avec elle; puis, ensuite, il l'absorba.

Ainsi que lorsqu'il réunit les partisans de Pierre et de Paul, il absorba Pierre dans Paul.

Et le Dieu moral de Moïse dans les Dieux élohistes du péché originel.

(Elohiste vient d'Elohim, qui en hébreu signifie Dieux, au pluriel.)

Ce qui constitua le renversement des progrès acquis et le retour à la barbarie superstitieuse, puisque, dès lors, penser devint inutile, se rendre compte des origines devint superflu, donner les raisons pour et les raisons contre, à quoi bon puisqu'il suffit désormais de fermer les yeux, de rêver, et surtout de ne pas réfléchir, pour que le reste vînt par surcroît.

Et voilà comment le règne de l'imagination a conduit l'humanité de Hillel et de Jésus jusqu'aux obscurités, aux horreurs et aux ignominies du moyen âge.

Et voilà comment la moelle humaine s'en étant imprégnée, — en dépit de l'admirable dix-huitième siècle, du siècle de Voltaire, — l'atavisme (voir *Note 1*, page 14) a continué encore de nos jours, et dans nos idées et dans notre langage usuel, une partie du gnosticisme qui avait déshonoré les siècles précédents.

Et en dépit des progrès de la science et de l'instruction, nous avons encore à lutter pour extirper les restes de cette fatale maladie morale dont le nom a cependant à peu près disparu de la circulation.

Car la gnose était à la fois la glorification du mal moral dont elle avait infecté l'humanité et elle en était aussi la glorificatrice. Elle s'en vantait.

Non seulement vous faites le mal, a dit je ne sais quel prédicateur, mais vous le louez.

Nous connaissons notre mal, il s'agit maintenant de trouver le remède.



NOTE

On trouve dans une lettre de M^{me} de Maintenon à M^{me} de Caylus, en date du 26 novembre 1716 :

« C'est l'imagination qui gâte tout à force de tout embellir. »

Mais cette juste et forte pensée ne paraît pas émaner de cette perverse hypocrite.

Et elle semble lui avoir été soufflée par le Père Letellier, qui lui en a soufflé bien d'autres.

Et qui, d'accord avec elle, terrifia tellement l'esprit affaibli de Louis XIV, qu'il décida le successeur de Pharamond (voir *Note 2*, page 14) à devenir aussi le successeur de Scarron.

Service qui lui fut payé par la néfaste (voir *Note 3*, page 14) révocation de l'édit de Nantes et par les criminelles dragonnades qui suivirent.

Henri IV avait habilement mis fin aux guerres de religion par cet édit :

Un prêtre, aidé par une courtisane, le fit révoquer par un roi tombé en enfance.

Un roi qui avait protégé Molière contre les cléricaux et fait représenter *Tartufe*.

Puis aussi, quand le diable devenu vieux se fit ermite, les rigidités de son gouvernement déterminèrent, par voie de réaction, les désordres de la Régence.



Note 1, page 192.

Atavisme.

En botanique, — tendance des plantes hybrides à retourner à leur type primitif. — En physiologie, — ressemblance avec les aïeux.

Note 2, page 194.

« Comment ! dit Louis XV à l'un de ses favoris, comment ! on assure que j'ai succédé dans les bonnes grâces de la comtesse à Monsieur de

— Oui, Sire, répondit le favori, et absolument de la même façon que Votre Majesté a succédé à Clodion le Chevelu. »

Note 3, page 194.

Néfaste — toute violation
de la loi divine.

Vient de ne — non,
et de faste — droit,
de fari — prononcer.

(d'après LITTRÉ.)

II

ANECDOTES

LA BRANCHE CASSÉE

A la fin d'une journée d'automne un homme marche seul dans une sombre et vaste forêt.

La solitude, la demi-obscurité, le jour verdâtre qui altère les formes, inquiètent et impressionnent le voyageur, et mettent en mouvement son instinct de conservation.

Son regard, trop tendu, vacille sur tout ce qu'il aperçoit, ses sens avivés et troubles effrayent son imagination et lui font craindre l'apparition de quelque monstre.

Dans cette disposition, un bruit subit se fait entendre — une branche d'arbre a remué à quelques pas de lui.

A l'instant, le voyageur associe comme cause au bruit qu'il vient d'entendre un être humain, diabolique, ou divin, selon l'ordinaire de son imagination.

Cette branche lui paraît un bras qui s'est levé pour le frapper ou pour le saisir.

Et il croit sentir une main appuyée sur son épaule; une frayeur panique s'empare alors de lui, et il s'enfuit éperdu.

Et en arrivant chez lui il s'écrie qu'il vient d'échapper à un grand danger, que le diable a voulu s'emparer de sa personne, qu'il a senti sa main s'appesantir sur son épaule, mais que son bon ange est arrivé à son secours, ce qui lui a permis de s'enfuir.

Et que désormais il renonce à passer par cette forêt.

Il fera le tour par le village, ce sera deux lieues de plus à faire le matin et deux lieues de plus le soir.

Mais qu'il préfère cette fatigue au danger d'être de nouveau poursuivi par le démon.

Or, qu'y avait-il de réel en tout cela? le seul remuement d'une branche d'arbre.

Le reste n'avait existé que dans son imagination.



MARIUS

Marius s'étant aperçu que les récits qui avaient été faits à ses soldats sur la force, le courage et la férocité des Cimbres, avec lesquels ils étaient en guerre, avaient fait impression sur leurs esprits, Marius craignant qu'ils ne lâchassent pied à leur première rencontre fit promener dans son camp quelques captifs malingres et honteux achetés en secret, et les leur présenta comme des prisonniers cimbres.

« Voilà, dit-il à ses soldats, voilà ceux à qui vous avez affaire. »

Cette supercherie suffit pour raffermir leur courage.

Et quelques jours après ils remportèrent une victoire complète sur les Cimbres.

A quoi tiennent donc l'énergie et le découragement des soldats !

A quoi tiennent la valeur et la lâcheté des armées en présence !

C'est pourquoi les grands capitaines commandent à l'imagination ainsi qu'aux manœuvres de leurs soldats.

Ils savent que la confiance qu'ils inspirent détermine le courage, qui assure le gain de la bataille.



LE SABBAT

Un pâtre dans sa bergerie raconte, après souper, à sa femme et à ses enfants ce qu'il a entendu dire des cérémonies du sabbat.

Et comme son imagination est fortement excitée par les vapeurs du repas, il se figure qu'il a assisté plusieurs fois en rêve à ces assemblées.

Et son éloquence naturelle sur ce sujet si terrible et si nouveau laisse d'étranges et profondes traces dans ces esprits faibles et ignorants, parfaitement convaincus de la vérité des récits qu'ils viennent d'entendre.

C'est un mari, c'est un père que l'on respecte et que l'on aime qui leur a raconté ce qu'il croit avoir vu. Comment mettre en doute sa sincérité?

Ce pâtre répète plusieurs fois son récit, et l'imagination de la mère et des enfants s'en imprègne chaque fois davantage.

Puis la curiosité arrive; ils veulent assister aussi à la cérémonie du sabbat.

Ils se frottent le corps avec certaines drogues qui leur ont été conseillées — et ils se couchent l'imagination échauffée par l'état d'excitation qui en a été la conséquence.

Et pendant leur sommeil chacun d'eux croit assister réellement au sabbat — reproduction fidèle du récit du pâtre.

Le matin venu, ils se communiquent leur rêve — et la similitude de leur récit fortifie encore leur conviction.

Et la légende se trouve formée, et elle passe ainsi de génération en génération.

Puis enfin la raison humaine se révolte et prouve scientifiquement que ce n'est qu'une légende, qu'elle ne s'appuie que sur des assertions dénuées de preuves — et que le moindre examen fait évanouir.

Et alors..., alors... elle se conserve intacte dans tous les esprits faibles et ignorants, et il est à supposer que le développement de l'instruction publique pourra seul, avec beaucoup de temps, la faire disparaître, à peu près complètement, de la circulation.

Et nous ne parlons ici que des légendes sincèrement émises; jugez de celles qui ont été répandues dans l'intérêt d'une domination peu soucieuse des moyens employés pour parvenir à son but.



III

S'il est effectivement vrai que le culte de l'imagination professé par la gnose a engendré en France le culte du péché originel et des superstitions filles naturelles du moyen âge,

Lesquels cultes ont incrusté dans nos mœurs et dans notre langage familier l'affirmation incessante des erreurs depuis longtemps détruites par la science;

Erreurs que les persistances des religions du passé à affirmer ont aidé à perpétuer.

Ainsi de la voûte céleste — le ciel — ainsi des anges, des démons, du diable, de l'enfer, du paradis.

Ainsi des affirmations non prouvées de l'âme, de la Providence, de l'autre monde, etc., etc.,

Lesquelles n'existent qu'à l'état d'induction, plus ou moins probables ou possibles.

Ainsi des préjugés ridicules contre le nombre 13 — le vendredi — le vol des oiseaux — le renversement du sel, les étoiles — etc.,

Lequel mal, perpétué pendant des siècles d'igno-

rance, a introduit dans notre atavisme un vice de plus en plus difficile à déraciner, tant il est vrai que le mal engendre le mal.

Il est temps de ne plus mériter le reproche de légèreté et d'ignorance que nos excellents voisins nous adressent si souvent,

Et de reprendre enfin la tête de la civilisation européenne à laquelle la révolution de 89 nous avait placés pendant quelque temps,

Et que notre état d'infériorité scientifique nous a fait reperdre aussitôt.

Mais l'entreprise n'est pas facile.

Toutefois, comme il n'y a que le difficile qui honore, on finira bien par trouver le moyen d'extirper de nos habitudes et de notre langage familier les ignorances et les superstitions qui le ridiculisent,

Et, par suite, d'en débarrasser l'atavisme des générations futures.

Seulement, en ce qui concerne la génération actuelle, il est trop tard; il n'y a rien à faire, c'est dans le sang, le pli est pris.

Elle dira toujours :

— Le ciel soit loué; —

— La divine Providence; —

— Cela ne vaut pas le diable; —

— Il est beau comme un ange, etc., etc. —

Sauf les élites, qui n'admettront et qui n'affirmeront jamais que les vérités prouvées, les vérités scientifiques, le grand public, la masse, le tas, qui n'approfondit pas les paroles qu'il prononce, et qui répète par routine des clichés tout faits, et qui ne se rend aucun compte de ce qu'il dit,

Cette tourbe (de *turba*, foule), qui fait seulement acte de mémoire, et qui ne pense pas plus à ce qu'elle dit qu'elle ne pense ce qu'elle dit, il est inutile de s'en occuper.

J'ai plusieurs fois fait remarquer timidement à des personnes relativement instruites que telle ou telle de leurs affirmations avaient été détruites scientifiquement depuis de longues années.

Elles me répondaient très sincèrement : « Oui, je crois que vous avez raison, » et, cinq minutes après, elles recommençaient sans s'en apercevoir à dire :

- Que le ciel m'en préserve; —
- Que le diable l'emporte; —
- Elle danse comme un ange; —
- Grâce à la Providence. —

Ainsi donc, soit habitude prise, soit préjugé

religieux, soit cerveau contourné dès l'enfance par une éducation cléricale, il n'y a rien à faire avec la génération actuelle.

Il faut, comme l'a dit de nous si peu élégamment le farouche prince de Bismarck, il faut la laisser cuire dans son jus.

Mais grâce au développement de l'instruction publique, il y a tout à faire avec la génération nouvelle.

Les amis de la science forment une ligue naturelle dont le ministre de l'Instruction publique est incontestablement le chef suprême.

Et dès que son attention aura été portée sur la situation actuelle, personne ne doute qu'il ne s'empresse de réunir une Commission dont feront partie les représentants de l'Académie des Sciences.

- Du Conseil supérieur de l'instruction publique.
- De l'École polytechnique.
- Des Proviseurs des grands collèges.
- Et des compétences particulières.

Laquelle Commission aura à lui recommander les mesures les plus favorables et les plus décisives.

Il semble tout d'abord qu'un prix scientifique pourrait être ajouté aux prix décernés par le Concours général.

Prix destiné à célébrer les révélateurs scientifiques.

On doit entendre par révélateurs scientifiques, d'abord :

Copernic (1473), Galilée (1564), Newton (1642), Lavoisier (1743).

Ainsi que les organisateurs et révélateurs des forces vives de l'humanité, soit :

L'imprimerie.

La vapeur.

Le gaz.

L'électricité.

La photographie.

Le téléphone, etc., etc.

Un des professeurs serait choisi chaque mois dans chaque collège pour prononcer une conférence qui devrait célébrer éloquemment l'un de ces révélateurs, et la grandeur de l'œuvre accomplie par lui.

Les médaillons de ces révélateurs scientifiques pourraient être commandés successivement aux plus grands peintres de l'époque, et placés dans la salle du Concours général.

Copies de ces médaillons pourraient être placées dans la plus grande salle d'études de chaque collège.

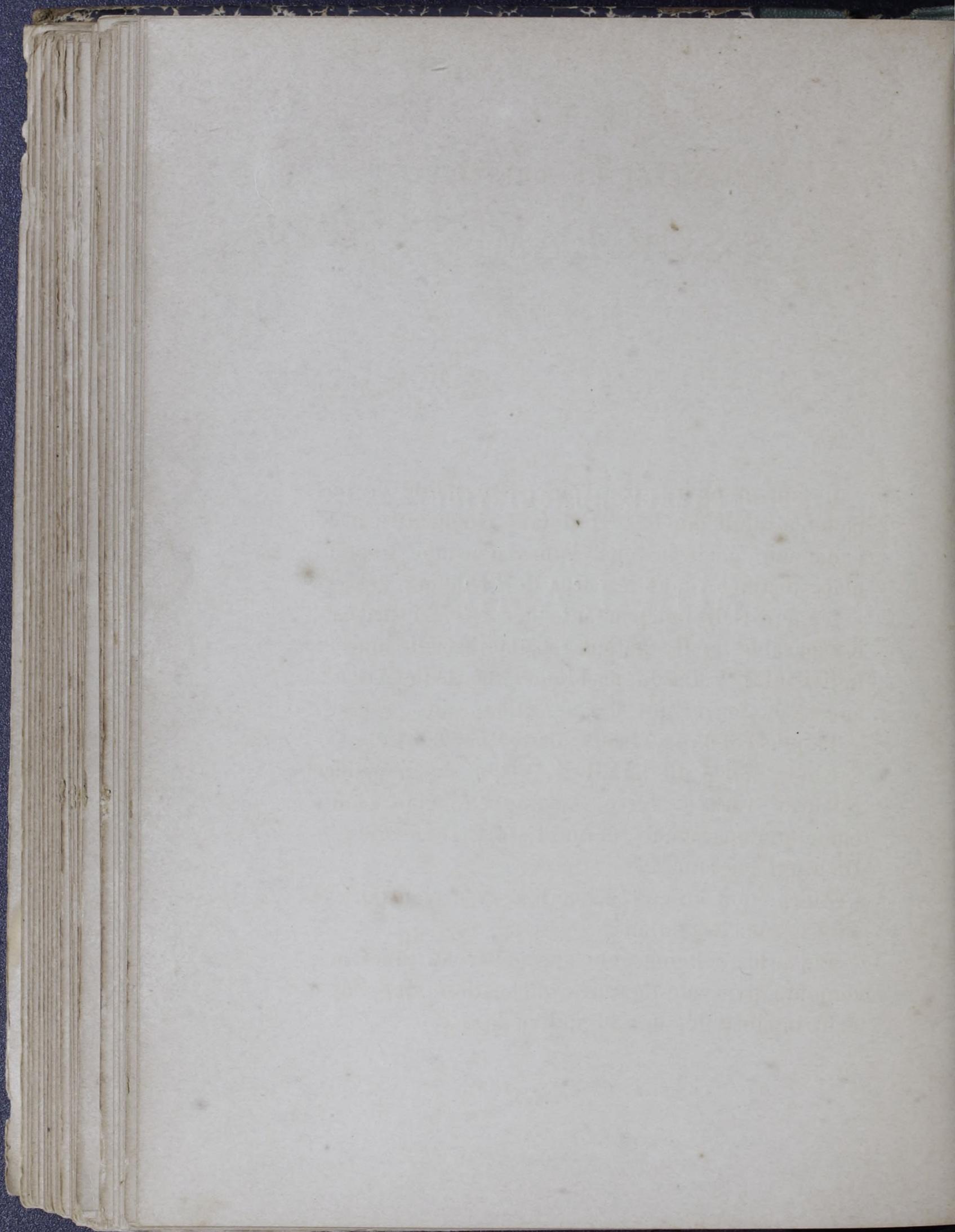
Et enfin les mesures les plus décisives pourraient être prises par le ministre afin d'arriver le plus sûrement à ce triomphe de la science sur l'ignorance.

Et ainsi seulement pourrons-nous être replacés en tête de la civilisation européenne.



CONFÉRENCE HUMORISTIQUE

SUR L'ÂME



CONFÉRENCE HUMORISTIQUE

SUR L'ÂME

I

Il faut entendre, par l'âme, l'ensemble de nos facultés intellectuelles, et il faut reconnaître avec l'anatomie moderne que l'âme n'occupe aucune place distincte dans le corps de l'homme.

L'âme est-elle indépendante du corps? L'esprit est-il séparable de la matière? L'âme est-elle une et indivisible? Voilà le problème sur lequel il n'a encore été fourni que des assertions sans preuves.

La plus célèbre se trouve dans l'*Ecclésiaste*.

L'*Ecclésiaste* dit (XXII-2), « que la poussière retourne vers la terre, comme elle était (sous-entendu, auparavant), et que l'esprit retourne vers Dieu qui l'a donné. »

Affirmation qui fut accueillie avec transport et admise sans hésitation :

Puis, les religions ont surenchéri et proclamé, toujours par voie de pure affirmation, que l'âme était immortelle, une et indivisible.

Mais la science souriait et se disait : Il faudra bien qu'un jour vous vous décidiez à vous appuyer sur moi.

Mais, répondaient les religions, nous nous appuyons sur le sentiment, sur l'instinct, sur l'esprit, sur l'imagination. — Ce sont parfois de bons compagnons, reprenait alors la science, mais ce sont de mauvais guides, des feux follets qui égarent et dont il faut se garer comme du feu (N'ajoutez pas follet).

Et, ne pouvant répondre, les religions haussaient les épaules.

Depuis, grâce à la prodigieuse découverte de Newton, grâce à l'analyse spectrale, au spectre solaire, la science de nos jours ayant réussi à constater les différences atmosphériques des planètes qui nous entourent, il en a été conclu que les corps, des habitants de certaines planètes, ne pouvaient être pareils aux nôtres.

Et il a pu en être conclu que cette différence se trouvait dans la proportion entre l'esprit et la matière qui composent ces corps et l'esprit et la matière qui composent nos corps.

L'hypothèse est certes très séduisante, et il me plairait fort de la faire mienne. Mais la malle aussi plaisait fort à Bilboquet, lorsqu'il a prononcé son fameux : « Cette malle doit être à

nous. » Et cette façon d'établir un droit de propriété n'a pas paru suffisante à la plupart de ceux qui l'ont entendue.

Et il en est de même pour le droit d'établir une vérité scientifique : l'affirmation ne suffit pas.

Je ne puis cependant, encore, en dépit de mes recherches, mettre sous vos yeux autre chose que des affirmations.

Consultons d'abord les traditions.

Soyez tranquilles, j'abrègerai les citations : elles se valent toutes ou à peu près.

Commençons par les philosophes grecs :

Selon Thalès, l'âme (*animus*), le souffle (*anima*) est un principe de mouvement.

Les Pythagoriciens l'appelaient une harmonie, un membre qui se meut de soi-même et qui est l'intelligence.

Platon admettait deux âmes, l'une raisonnable et immortelle, qui loge dans la tête ; l'autre, mortelle et irraisonnable, divisée en irascible, placée dans la poitrine, et en concupiscible qu'il mettait dans le ventre.

Aristote définissait l'âme l'essence, la forme, l'entéléchie ⁽¹⁾ première d'un corps naturel qui a la vie en puissance.

(1) Entéléchie, forme essentielle d'un être — synonyme de la monade de Leibnitz. — *Monade*, unité — élément simple de tous les composés.

Définition fort intéressante, fort suggestive.

Puis il se noyait aussitôt dans son imagination et il comptait trois âmes répandues dans tout le corps : la nutritive ou végétative, la sensitive ou animale, et l'intellective ou rationnelle.

En somme toutes ces affirmations sans base sont indignes des grands esprits dont elles émanent.

Quant à ce que l'on appelle pompeusement les grands maîtres de la chaire : Bossuet, Massillon, Fléchier, Bourdaloue, c'est encore pis.

C'est quelquefois sonore, mais c'est toujours vide, toujours creux et surtout toujours antiscientifique. C'est de l'eau claire.

Jugez-en d'abord par le plus sonore, le plus creux, le plus solennel et le plus surfait de tous. J'ai nommé Bossuet.

« Les âmes vulgaires et obscures ne vivent que pour elles-mêmes. »
BOSSUET.

« L'âme se dit par opposition à corps. La société de l'âme et du corps fait que le corps nous paraît quelque chose de plus qu'il n'est, et l'âme quelque chose de moins. »
BOSSUET.

« Une âme renouvelée par le baptême. »
BOSSUET.

« La fin de la religion, l'âme, les vertus, c'est la charité. » (Sous entendu, qui nous est faite).

BOSSUET.

« Les âmes teintes du sang de Jésus-Christ, reposent dans le sein de la Paix ». FLÉCHIER.

« Les yeux sont le miroir de l'âme, que votre sainte loi soit écrite au fond de son âme. »

MASSILLON.

« C'était une âme vertueuse et bien née. »

BOURDALOUE.

Je n'ai pas le courage de continuer ces bavardages.

Toutefois Cicéron (106-53 av. J.-C.) et Descartes (1596-1650) méritent une mention spéciale, un examen attentif.

Cicéron dit : « Pour la figure de l'âme et pour le lieu où elle réside, c'est ce qu'il ne faut pas chercher à connaître. » (*Tuscul.*, I, 28.)

Ce qui a constitué le dernier mot de la science, il y a vingt siècles.

Et ce qui constitue, hélas peut-être encore le dernier mot de la science d'aujourd'hui.

Puis, Descartes dit dans la deuxième partie de la *Méthode* :

« Il ne suffit pas que l'âme soit logée dans le corps humain, ainsi qu'un pilote en son navire, sinon pour mouvoir ses membres, mais il est besoin qu'elle soit jointe et unie plus étroitement avec lui. »

C'est cette union incompréhensible de deux substances absolument différentes manifestée par l'action réciproque du corps sur l'âme, — sensation, perception, — et de l'âme sur le corps, — mouvement volontaire, — qui a continué après Platon et Aristote de donner lieu à des hypothèses, dont celle qui est due à Descartes lui-même n'est pas la moins fameuse.

Descartes, initiateur et chef du spiritualisme moderne, — Descartes, sur cette question redoutable de l'âme, ne put conserver sa hauteur et ne put appliquer son système.

Après avoir distingué nettement l'esprit de la matière, sans expliquer l'action réciproque des deux substances, il plaça le siège de l'âme dans la glande pinéale.

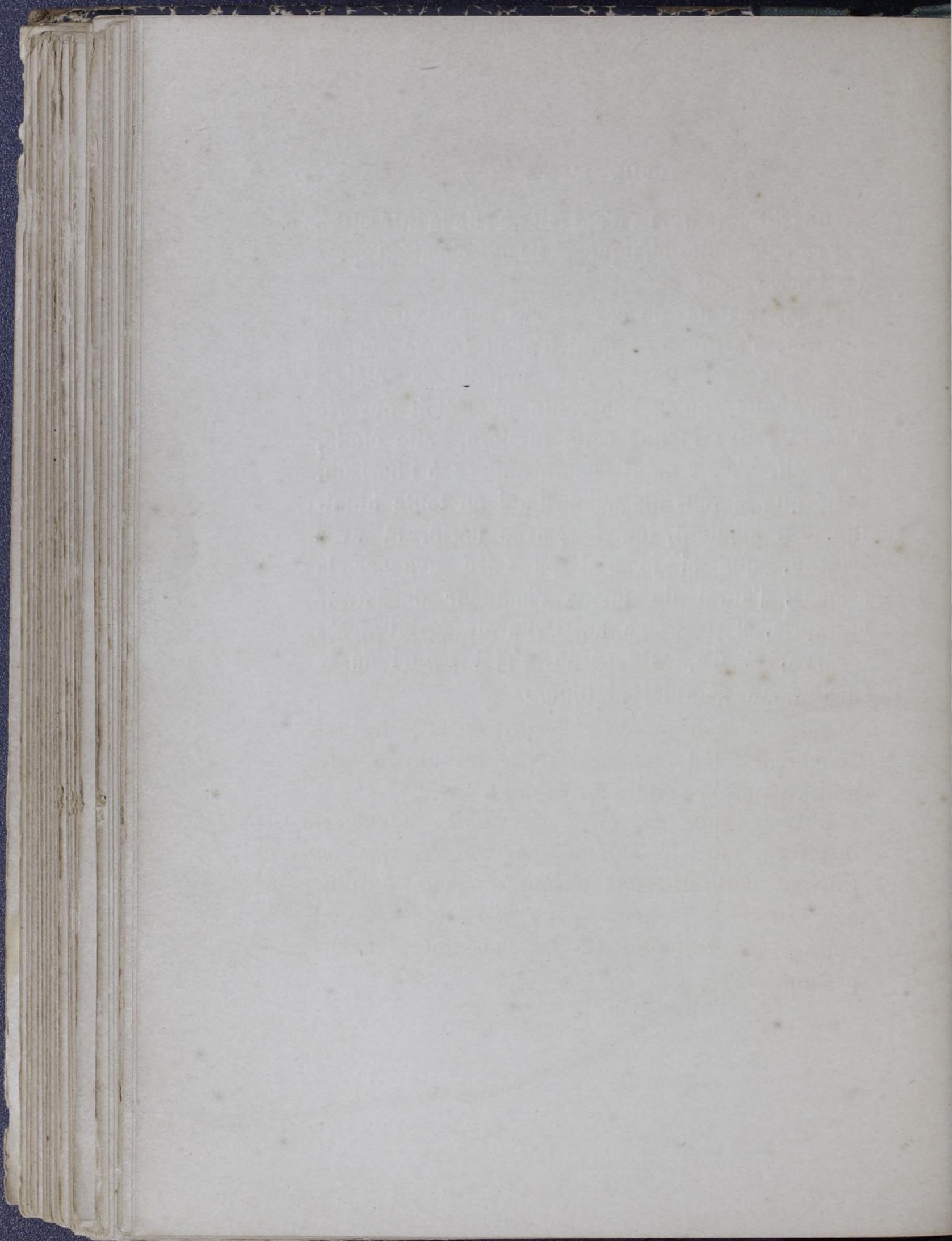
En réalité, donc, il se contenta de l'affirmative de l'*Ecclésiaste*, et il la renouvela en la développant un peu, bien peu.

Quant à Racine, Lamartine, Musset et autres

grands littérateurs, ils n'ont fait que de la littérature sur ce sujet philosophique — ils ont chanté d'après les idées reçues.

Donc, pas un de ces esprits supérieurs, sauf Cicéron, n'a osé dire qu'il n'avait trouvé aucune base aux assertions, aux hypothèses émises jusqu'à eux, qu'aucune route ne s'était ouverte à leurs yeux; et que cette lumière, cette étoile, ce soleil, n'était point encore apparu à l'horizon.

Ce que je vous dis aujourd'hui en toute humilité. En ajoutant, toutefois, avec fierté, et avec Boileau, que si je n'ai pu faire avancer la science, j'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris, et peut-être aussi d'avoir établi après Cicéron, et d'après Cicéron, l'état actuel de la science sur ce sujet périlleux.

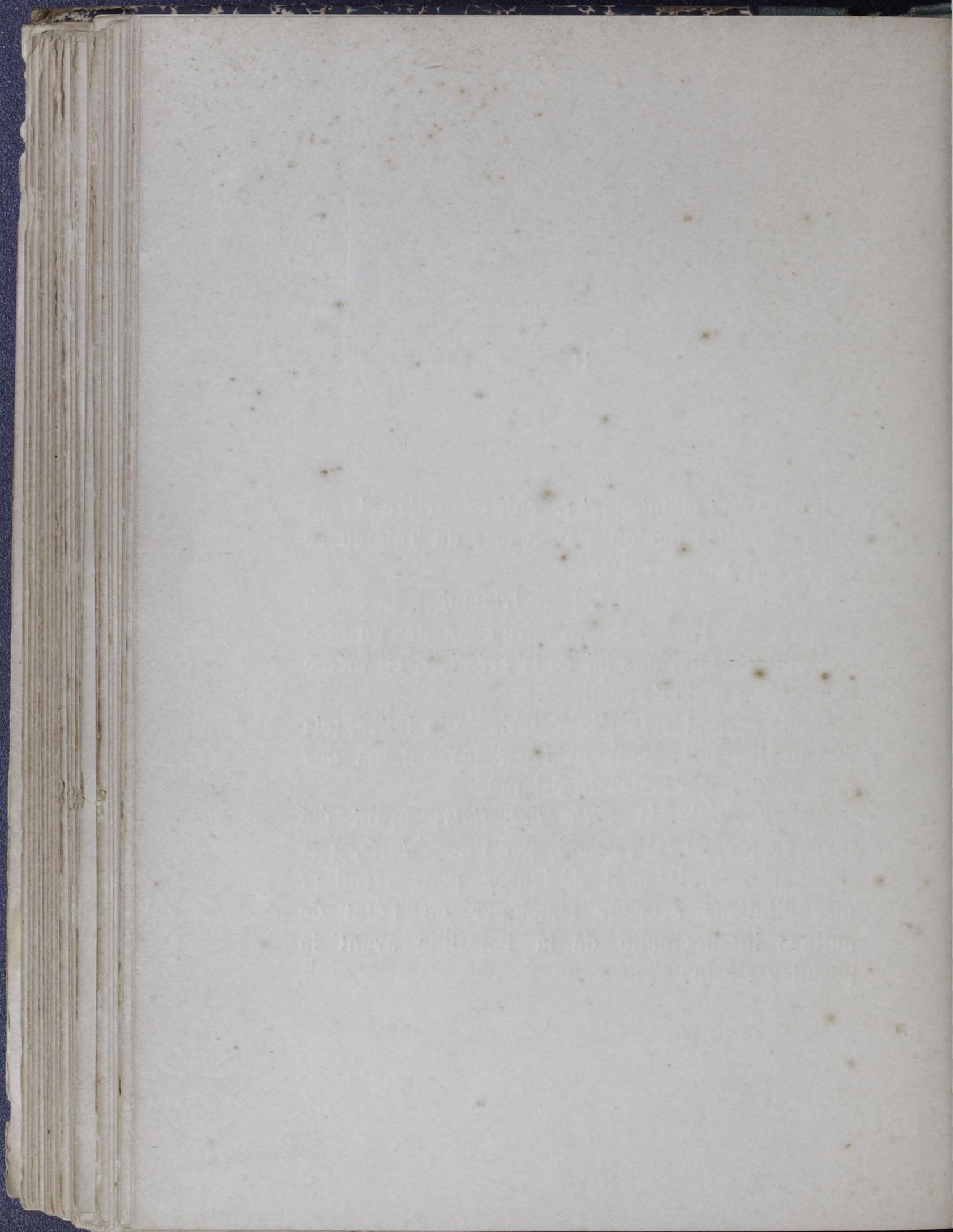


Il nous faut maintenant revenir en arrière et vous faire connaître quelques apologues du Talmud se rapportant à notre sujet.

Instruire en amusant, faire triompher la raison au moyen de l'imagination, faire connaître un précepte de morale, une loi de la création, ou même une simple règle de conduite.

Faire surtout ressortir l'esprit de la lettre, tels étaient les buts poursuivis par les auteurs des midraschim, des fables du Talmud.

L'*Ame*, puis la *Fille des Rois*, ayant été inspirées, dans le Talmud, par l'*Ecclésiaste*, paraissent naturellement désignées pour terminer mes citations et pour témoigner de l'état de culture intellectuelle de la Palestine avant le premier siècle.



III

Après avoir créé les éléments, le Grand Chimiste voulut les combiner.

Et il dit à l'un de ses Anges : que l'âme qui rayonne dans le paradis s'approche de moi.

Et l'âme accourut vers l'Éternel.

Et l'Éternel dit à l'âme : Descends sur la terre, confonds-toi avec la matière, et ne fais qu'un avec elle.

Quoi ! s'écria l'âme, aussitôt. Quoi ! Dieu juste, tu veux que je vive désormais confondue avec ma plus mortelle ennemie et que je ne fasse qu'un avec elle.

Mais je suis pure, et la matière est impure.

Mais je suis ton essence même, et la matière n'est qu'un débris, une pourriture, une poussière.

Et tu veux que je vive en contact perpétuel avec elle.

Et que j'encoure ainsi la responsabilité des actes grossiers auxquels l'entraîneront, et la bassesse de son origine, et la vilenie de ses inclinations.

Mais alors ce corps, dont je fais partie, va devenir l'égal d'un des carnassiers de la création.

Et il aura faim, et il aura soif.

Et il deviendra l'esclave de sa faim et de sa soif.

Et il apaisera sa faim avec la chair des animaux.

Et il apaisera sa soif avec des liqueurs fortes.

Et lorsque je voudrai m'adonner à la culture des grandes pensées et des grands sentiments, cette faim et cette soif m'obligeront à me livrer à la culture de la terre et au massacre des animaux inoffensifs.

Et enfin, le plus beau, le plus noble de tous les sentiments que tu m'as inspirés, le sentiment de la tendresse, cet élan, cet enthousiasme, cette passion pour le beau, pour le bien, pour le vrai, — la tendresse, *l'amour*, l'amour ne va plus devenir que l'apparence, que le prétexte d'une satisfaction de la matière.

Et il ne s'agira plus pour lui de réunir deux âmes, mais seulement de joindre deux corps.

Qu'ai-je donc fait, Seigneur, pour que tu me condamnes à subir pareille souffrance, pareille honte, pareille ignominie.

Et l'Éternel dit à l'âme : Qu'importe ta souffrance, qu'importe ta honte, et qu'importe ton ignominie.

Ce qui importe c'est la perfection de mon œuvre, la perfection par l'effort, c'est-à-dire par la vertu.

Car l'effort à l'aide duquel triomphe le raisonnement sur l'inclination, la conscience sur l'appétit, et l'âme sur la matière ; cet effort n'est pas seulement vertueux, c'est la vertu même.

Mais à quoi donc servirait l'éternité, si la perfection de la création ne devait en ressortir ?

Donc, ce qui importe, c'est qu'au moyen de ton contact, et de la lutte qui s'établira entre vous deux, la matière elle-même se fortifie et se transforme.

Ce qui importe, c'est qu'au moyen du libre arbitre, chacun des êtres vivants puisse acquérir par ses efforts, un mérite, un triomphe.

Et que chacun de ses mérites, chacun de ses triomphes lui constitue un progrès, un avancement, une transformation.

Oui, tu vas pour un instant ne faire qu'un avec la matière.

Et tu ressentiras les impressions des appétits gros-

siers de la matière, pendant que la matière ressentira les impressions de tes élans vers l'idéal.

Et si, dans cette lutte de tous les instants, tu te laisses envahir par les appétits de la matière, sache-le bien, tu seras réduite à l'état de poussière et c'est à peine si l'éternité suffira pour racheter ton indignité.

Car, puisque tu descends de moi, et puisque tu m'as approché, ta faute sera la plus grande de toutes les fautes.

Mais si, au contraire, c'est toi qui l'emporte, et si envahie, convaincue, vaincue par toi, c'est la matière qui succombe.

Sa défaite lui sera comptée comme une victoire, et vous remonterez toutes les deux vers moi, fortifiées, épurées, parfaites toutes les deux.

Car tout ce que j'ai créé possède en lui la faculté de s'améliorer et d'arriver à la perfection par les étapes du progrès.

Et la faculté d'acquiescer chacune de ces étapes, au moyen de ses efforts, de ses vertus, c'est-à-dire de ses triomphes sur son opposé, son ennemi, son dévorant.

Et c'est pourquoi l'âme et la matière ne forment qu'un même corps.

Et c'est pourquoi le bien et le mal ne forment qu'un seul arbre.

C'est la loi de la lutte.

Loi qui s'oppose à ce que tout être créé s'engourdisse dans l'indolence ou dans la félicité.

Loi naturelle qui constitue et qui assure la route du progrès vers la perfection.

La perfection de la création, c'est-à-dire le triomphe définitif de l'âme sur la matière.

Le triomphe définitif du bien sur le mal.

Et l'âme s'inclina devant l'Éternel.

Et elle entra résolument dans la matière.

Et l'Éternel dit : C'est bien.

Et il ne se reposa pas.

HIPPOLYTE RODRIGUES, sources, *Contes parisiens et philosophiques*, page 161.

SOURCES

« La formation et la naissance de l'homme ont lieu malgré la volonté individuelle. »

Traité Aboth, iv-21.

De la double résistance de l'âme, la première à l'occasion de la conception, les commentateurs de la Mischna rapportent ce qui suit :

« Nous savons par nos anciens que l'Ange préposé aux conceptions, au moment d'animer un germe humain, dit à l'âme : « Viens, ma fille, « pénètre dans les entrailles que je te désigne. »

L'âme ne veut pas sortir de la galerie où les âmes sont réunies et séparées dans l'espace par un rideau de nuages.

« Comment, dit-elle, puis-je abandonner un lieu aussi pur pour pénétrer dans les entrailles impures d'une femme! »

L'Ange la contraint.

La résistance à l'occasion de la naissance est rapportée dans le *Yalcout*, 1^{re} p., f° 150 D et 41^e partie, f° 153 A, — dans le *Midrasch Raba*, f° 159 A — et avec le plus de développement dans le *Talmud-Nidat*, f° 303.

Voici le passage du *Talmud-Nidat* :

Rabbi Himlaï prêcha :

« A quoi ressemble l'enfant dans le sein de sa mère, à un registre ployé. »

Suit la description des fœtus.

Un flambeau brille sur sa tête lui éclairant le monde d'une extrémité à l'autre.

Verset à l'appui; il n'y a rien là qui doit surprendre, car l'homme qui dort ne peut voir l'Espagne et les événements qui se passent en Espagne — ce sont là les jours les plus heureux de l'homme — (suivent des versets et des raisonnements à l'appui).

Lorsque l'enfant est sur le point d'apparaître à la lumière du jour, l'Ange lui frappe sur la bouche pour lui faire oublier son enseignement et lui fait prêter un serment dans la formule suivante :

« Tu seras juste et non méchant et quand le monde entier vanterait ta vertu, tu te considéreras comme pécheur — sache que le saint béni soit-il (Dieu) est pur, que ses serviteurs sont purs, que l'âme qu'il t'a donnée est pure — si tu conserves

sa pureté, ce sera bien, sinon je te la reprendrai à l'exemple de Cohen qui confie de la terouma (aliment sacré) à un laïque, en lui disant : « Si tu la
« gardes pure, bien — sinon devant toi, je la livre-
« rai aux flammes. »

(Traduction littérale.)

IV

LA FILLE DES ROIS

On prétend que, par circonstance,
Il advint qu'un riche bourgeois
Conclut une noble alliance
Avec la fille de nos rois.

Il l'adorait, et, pour lui plaire,
Il employait tous les moyens,
Du moins tous ceux que le vulgaire
Considère comme certains.

Il lui donnait de belles fêtes,
Les ajustements les plus beaux,
Et faisait chaque jour emplettes
Des plus magnifiques cadeaux.

Mais elle était indifférente
A tous les efforts qu'il tentait,
Et se montrait si méprisante
Que son mari désespérait.

Et quant parfois il insistait
La fille des rois lui disait :

« Que m'importent ces belles fêtes,
Ces vêtements plus ou moins beaux !
Pourquoi faites-vous tant d'emplettes ?
Je n'ai nul besoin de cadeaux.

Non, si je suis pâle et rêveuse,
Si mes yeux sont au ciel fixés,
C'est que je ne puis être heureuse
Qu'en songeant aux beaux jours passés.

Nous sommes esprit et poussière,
Un livre fameux ⁽¹⁾ me l'apprit.
La poussière retourne en terre
Et vers Dieu remonte l'esprit.

Eh bien, comprenez que mon âme,
Ayant déjà connu le ciel,
Sans cesse ardemment le réclame
En ce monde étroit et charnel. »

Et sans voir l'âme qui s'élève
Par le souvenir du passé,

(1) *Ecclésiaste*, vi-7 — xiii-9.

Le mari disait : elle rêve,
Ce qu'elle dit est insensé.

(Midrasch kohelet Rabbat.

Ecclesiaste, vi, 7.

Ecclesiaste, xii, 9.

La traduction littérale de ce midrasch se trouve :

HIPPOLYTE RODRIGUES, *Apologues du Talmud*, iv, page 156.



V

En guise d'intermède.

Sur un des sommets de l'Himalaya deux femmes se regardaient sévèrement, et cependant avec intérêt; l'une était douée d'une organisation merveilleuse et tenait de la *Gazette de France*.

L'autre était douée d'un organisme impeccable et tenait de l'École polytechnique.

Et la gazette s'écriait :

— Alors vous ne croyez pas à l'immortalité de l'âme.

— Mais, répondait la science, sur quelles preuves voulez-vous que ma conviction soit basée, vous ne me présentez que des assertions.

— Alors vous ne croyez pas à Dieu ?

— Certainement non, ni vous non plus, et je vais vous le prouver — à la condition que nous nous exprimerons d'après la signification des mots que nous emploierons.

Dans l'antiquité polythéiste, idolâtrique et païenne, chaque peuple avait son idole particulière, son Dieu national — en opposition avec le Dieu du voisin.

Et il en fut ainsi jusqu'à Moïse : lequel, révéla un Dieu universel et moral en opposition avec les idoles vénérées en ce temps.

Et lequel, afin qu'il ne fut pas confondu avec les dieux périssables de bois, de pierre, d'argent et d'or, fut appelé l'Éternel.

Et lequel dans le troisième commandement de son Décalogue (*Éxode*, XX-23), dit :

« Vous ne ferez avec moi, vous ne vous ferez ni dieux d'argent, ni dieux d'or. »

Et lequel trouva dans l'harmonie de la création l'unité du Créateur, le monothéisme.

Mais si je ne puis croire à la divinité de ces dieux, je peux, depuis Lavoisier, croire en l'Être suprême, créateur ou organisateur des mondes.

Et voilà comment la science à sa manière a prouvé l'Être suprême.

Avant Lavoisier, l'eau, le feu, l'air et la terre constituaient les quatre éléments de la création.

Lavoisier (1743-1794) ayant successivement décomposé chacun de ces prétendus éléments prouva qu'ils étaient organisés eux-mêmes chimiquement.

Et affirma ainsi que la création était une œuvre entièrement chimique.

Il en résulta que l'organisation avait démontré l'existence de l'Organisateur.

Il combine, donc il existe.

Et cet organisateur qui a combiné ces éléments gigantesques sur cette échelle colossale ne peut être qu'un être très supérieur à nous, un être suprême.

A cela la gazette répondait : — Dieu, l'Éternel, l'Être suprême, l'Organisateur, c'est la même chose : c'est le Créateur.

Vous y croyez aujourd'hui qu'il est prouvé, moi j'y ai toujours cru, voilà la différence.

— Vous faites confusion, dit alors la science : Dieu signifie l'idole nationale, le Dieu national, le maître, le pacha, et ne signifie nullement le créateur et l'organisateur des mondes.

— Ne savez-vous pas que les mots, les termes varient souvent et finissent avec le temps par changer de signification.

— Oui, je sais que le mot foi, fiance, signifiait d'abord confiance, confiance en Dieu; mais ce n'est pas par corruption, c'est par un trait de génie dominateur qu'il est devenu en vos mains la croyance aux assertions que vous affirmez.

— Mais c'est au profit de tous que cette domina-

tion a été établie. Le Talmud ne dit-il pas que le meilleur des chevaux a besoin d'un frein; à plus forte raison la foule.

Ce frein, c'est l'autre monde, et il est devenu en nos mains un domaine que nous cultivons dans l'intérêt de tous.

— Sans vous oublier.

— Parbleu.

— Le frein donné à l'homme, c'est la conscience.

— Pour les élites peut-être, mais pour le tas, l'appétit l'empêche d'entendre.

— Et quels sont les résultats que vous avez obtenus depuis vingt siècles? Comparez la hauteur morale de la Palestine sous Hillel et sous Jésus avec la décadence de nos jours.

— La Palestine était une exception. Comparez l'Europe et son Dieu Teutatès avant l'invasion du christianisme avec l'Europe actuelle.

D'ailleurs les sacrifices n'existaient-ils pas en Palestine?

— Vous ne les avez pas mieux condamnés que les prophètes.

— Non, mais ils n'ont pu les détruire, et nous y sommes parvenus.

— Oui, vous avez récolté ce qu'ils avaient semé, mais vos triomphes ont abouti à l'époque la plus

sombre de l'humanité, au moyen âge, au couvent universel et aux moines mendiants, aux croisades, à l'invincible Armada, à l'Inquisition et à la Saint-Barthélemy et à la proscription de la Bible.

— Vous confondez la religion et la politique, vous confondez le but avec le moyen.

— Et vous, vous continuez à prêcher et à professer ce qui a été renversé par la science.

— Alors, vous espérez nous détruire ?

— Nous n'en doutons pas.

— Et avec quoi nous remplacerez-vous ?

— Avec la vérité.

— La vérité, allons donc, le moindre grain de mil ferait bien mieux leur affaire ; la vérité...

Fontenelle vous a cependant prévenu qu'il est dangereux d'ouvrir la main qui la contient.

— Il est vrai que la vérité coûte toujours cher ; mais quelque chose qu'il faille la payer, on ne la paye jamais ce qu'elle vaut.

— Jugez donc de ce qu'elle vaut par ce qu'elle rapporte, elle ne rapporte que des coups.

— Vous méprisez trop la nature humaine.

— Non, je l'estime, je l'estime à sa valeur. Tenez, cette robe est rouge, je vais leur dire qu'elle est blanche, et ils le croiront. Bien plus, il m'est passé par la tête, un jour, de leur déclarer

que je croyais une chose parce qu'elle était absurde; *credo quia absurdum*, ils l'ont cru — et vous voulez que j'estime des gens qui ont abdiqué toute personnalité.

— Mais c'est votre faute, vous leur avez appris que la réflexion et le bon sens, leur avaient été donnés pour ne point s'en servir.

— La preuve que j'ai eu raison, c'est que j'ai réussi.

— Laissez faire l'instruction.

— L'instruction commence toujours par la demi-instruction; je lui préfère l'ignorance.

— Oui, elle est plus commode, elle ne contredit pas, elle n'examine pas; mais l'instruction atteste la noblesse et la grandeur de l'organisateur.

— Vous êtes bien naïve, dit la gazette.

— Et vous bien inconséquente dit alors la science, vous prétendez que vous aimez le Créateur et vous méprisez la création.

Et les deux femmes se séparèrent sans avoir modifié la moindre de leur conviction, ayant cependant voulu se convertir l'une l'autre et ayant traité les questions sans restriction et sans arrière-pensées, ce qui n'était pas l'habitude de l'une d'elles, du moins.



VI

Depuis Cicéron, deux voies nouvelles se sont, cependant, offertes à nos regards.

Lavoisier a prouvé scientifiquement que la création était une œuvre de combinaison chimique, et l'on a pu en inférer que l'homme était aussi une combinaison faite d'esprit et de matière.

Puis l'astronomie moderne a établi scientifiquement les conditions atmosphériques des planètes qui nous entourent: et elle a prouvé que nos corps, dans leur condition actuelle, ne pourraient exister dans la plupart de ces planètes.

D'où l'on a pu inférer que la proportion d'esprit et de matière n'était pas la même dans le corps des habitants de ces planètes que dans notre corps, et que l'esprit s'y trouvait, vis-à-vis la matière, en quantité différente, d'après les conditions atmosphériques au milieu desquelles ces corps sont appelés à se développer.

L'esprit dominant davantage la matière qui l'enveloppe, l'éthérise, l'idéalise, tandis que la matière dominant davantage l'esprit qu'elle enveloppe, la matérialise, l'ossifie, la gravatise.

Et l'on pourrait peut-être aussi inférer de cette différence de proportion, qu'elle est la conséquence des victoires de l'esprit sur la matière — ou de la matière sur l'esprit.

Mais ces inductions n'étant nullement prouvées, c'est à l'avenir qu'il appartient de les établir ou de les renverser.

Toutefois ce qui paraît prouvé dès aujourd'hui par la corrélation de ces deux découvertes, c'est la différence de proportion qui existe, dans certaines planètes, entre l'esprit et la matière qui composent les corps de leurs habitants, et entre l'esprit et la matière qui composent nos corps.



VII

J'insiste, et je renouvelle ma démonstration en la précisant et en la développant :

1° Il est entendu que l'homme est une combinaison faite d'esprit et de matière — dans une proportion qui n'a pas pu être encore définie, et qu'on n'a pu décomposer ;

2° Il est prouvé que nos corps, dans leur état actuel, ne pourraient exister dans les milieux atmosphériques de certaines planètes.

3° On doit en inférer que la proportion d'esprit et de matière des habitants de ces planètes est différente de la proportion d'esprit et de matière qui compose nos corps ;

4° La corrélation qui existe entre ces deux découvertes paraît avoir ouvert une route nouvelle à nos recherches — et dès que la puissance de nos instruments de précision et de nos aérostats se sera développée, on pourra peut-être tirer de cette indication

de nouvelles révélations sur l'organisation des mondes.

Nul de sensé ne pouvant supposer que la création colossale dont nous faisons partie soit un simple joujou, ne devant servir qu'aux conclusions méprisables auxquelles nous avons assisté jusqu'ici.

Et nul n'ayant encore entrevu le but final que l'humanité doit atteindre, la cause finale;

5° Le champ qui s'ouvre devant nous est tellement vaste, les conséquences tellement multiples qu'il est prudent de s'arrêter devant ce monde nouveau, tout autre que celui que l'on exploite encore aujourd'hui sous le titre de l'autre monde.

Assisterons-nous donc sans plus tarder aux victoires de l'esprit sur la matière ?

Ferons-nous donc partie alors d'un monde dont la grossièreté aura fait place à toutes les délicatesses?.....

Non, tout cela n'est qu'une apparence, un rêve plutôt qu'une réalité.

Cicéron dit encore aujourd'hui le dernier mot de la science.

Et « pour la figure de l'âme et pour le lieu où elle réside, c'est ce qu'il ne faut pas chercher à connaître ».

.
.

Et cependant... je ne puis m'empêcher de croire qu'il sera prouvé plus tard que la proportion d'esprit et de matière qui composent les corps des habitants de certaines planètes est différente de la proportion d'esprit et de matière qui composent nos corps.



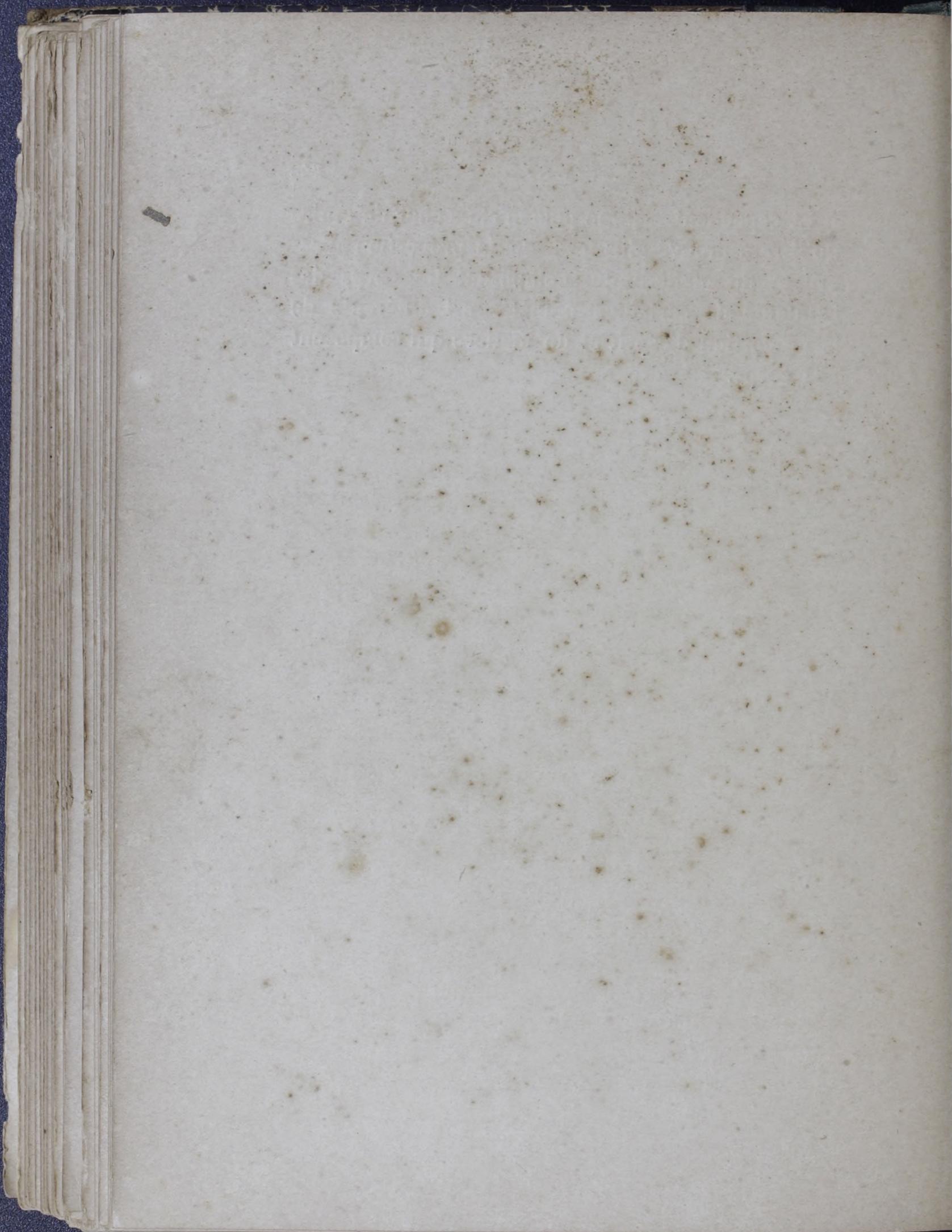


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION	5
Sources	12
Préambule	19

PREMIÈRE ÉPOQUE

ÉPOQUE ÉLOHISTE

Genèse : Examen critique.	23
Résumé :	37
Sources.	45

SECONDE ÉPOQUE

ABRAME (ABRAHAME) 4000 AVANT J.-C.

I. Introduction	49
II. Le Four ardent	53
III. Le Sacrifice d'Abrahame	57
IV. L'Alliance du roi Abimélech.	63
Notice sur Baal.	65

TROISIÈME ÉPOQUE

PIERRE ET PAUL (AN 57)

	Pages.
La Première aux Corinthiens.	69
Sources	78

QUATRIÈME ÉPOQUE

TÉLESPHORE (135 A 1896)

Préface	81
I. Le Flamme de Jupiter.	87
II. Téléspore et ses disciples.	95
III. La Conquête de Rome.	101
IV. La Déviation.	105
V. Pélage	113
VI. Des Commandements de Jésus et des Commandements de l'Église.	117
Conclusion.	121
Sources	127
VII. Les Donatistes (de l'an 304 à 600).	133



CONFÉRENCES

SCIENTIFIQUES ET HISTORIQUES

SUR LES CROYANCES DU PASSÉ

I. Le Ciel.	137
II. Les Anges	143

TABLE DES MATIÈRES 247

	Pages.
III. Le Diable	149
IV. La Providence	155

SUR LE SENS MORAL

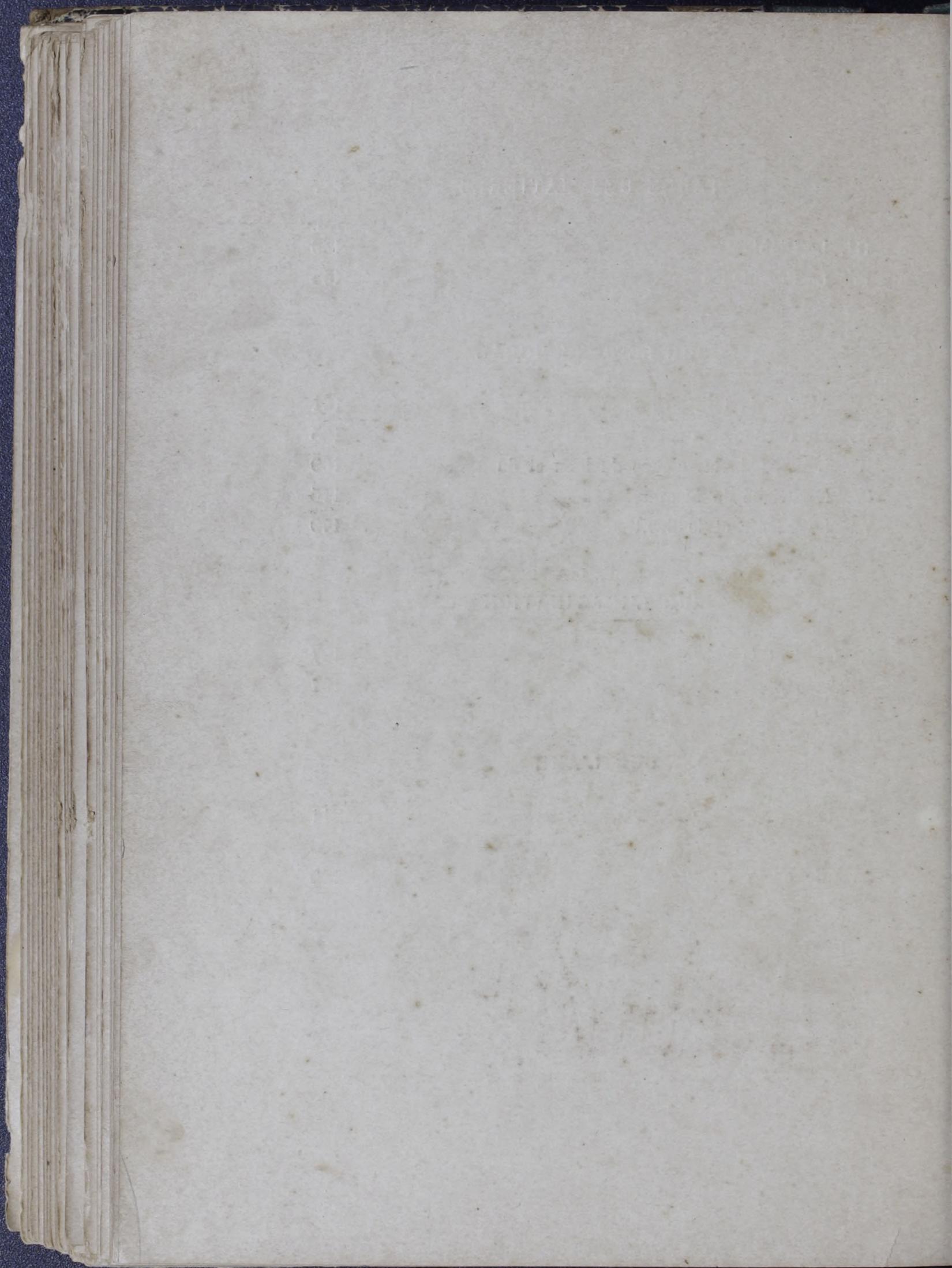
I. Abrégé de l'histoire de la Religion	161
II. Le Pardon.	165
III. L'Arbre de la science du bien et du mal.	169
IV. Le Prince de Bismarck	175
V. Le Devoir et le droit	179

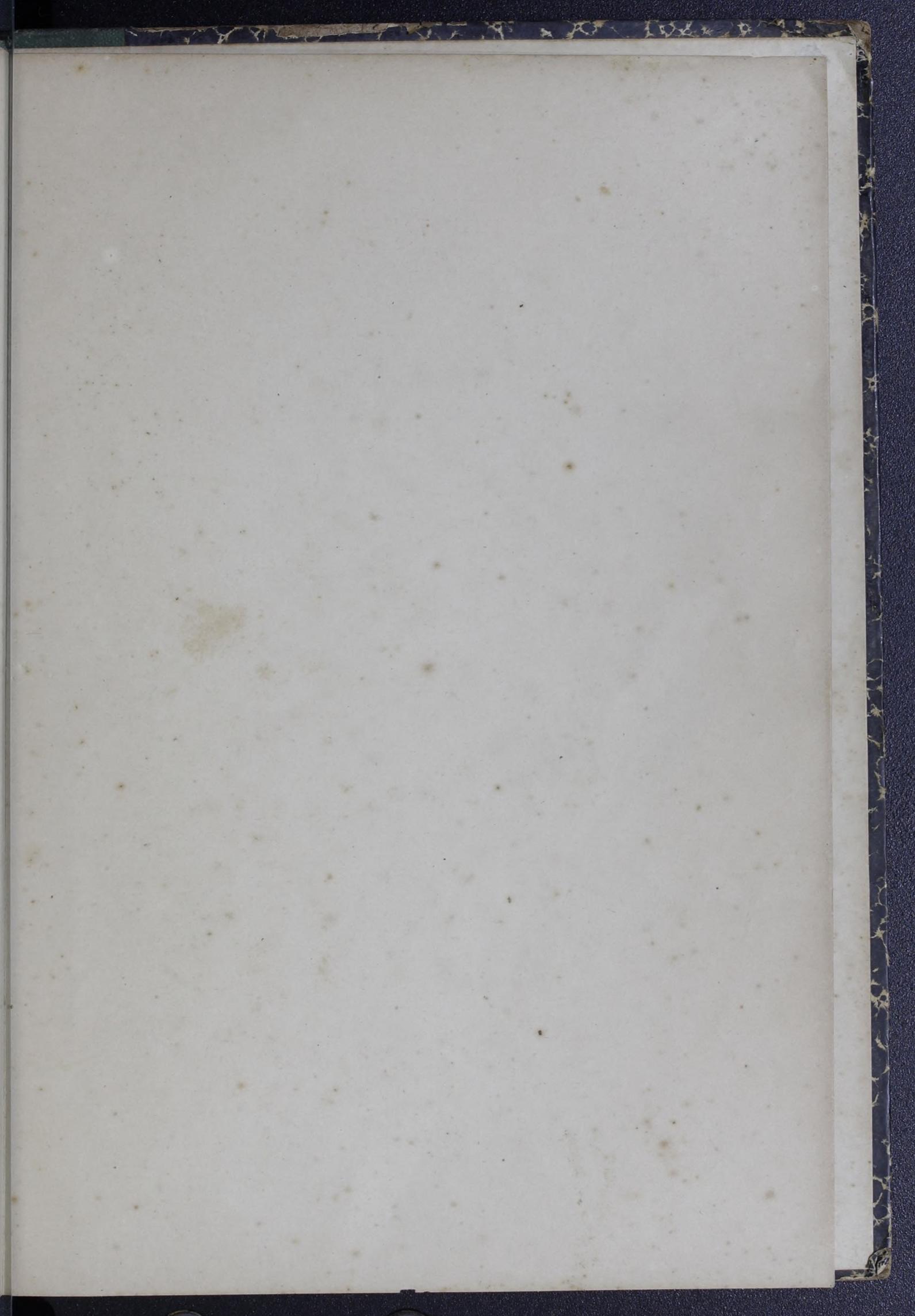
SUR L'IMAGINATION

I. L'Art et la gnose.	187
II. Anecdotes	197

SUR L'ÂME

L'Âme	211
Sources	226
La Fille des rois.	229





ls 763

ps

Rel

Humor français.



